

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS
&
DÉBATS

Hommage à Annie Anzieu



N° 104
janvier 2021

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Bernard Golse et Didier Houzel.

SOMMAIRE¹

Préambule <i>Bernard Golse et Didier Houzel</i>	5
Une femme de qualité, Annie Anzieu <i>Christine Anzieu-Pemmereur</i>	6
De l'adulte à l'enfant <i>Viviane Abel-Prot</i>	8
Hommage à Annie Anzieu <i>Hélène Artigala, Françoise Fradin et Fabienne Roullot</i>	10
Entretien avec Annie Anzieu <i>Alain Braconnier</i>	12
Annie Anzieu : l'enfant, la femme, la thérapeute <i>Élisabeth Cialdella Ravet</i>	14
Un rêve de transfert <i>Brigitte Éoche-Duval</i>	19
Hommage à Annie Anzieu <i>Dominique Fessaguet, Jacqueline Peignot et Marcia Viera</i>	20
Hommage à Annie Anzieu <i>Teresa Flores</i>	23
À l'écoute de l'infra-verbal Considérations contre-transférentielles <i>Annette Fréjaville</i>	27
Une évocation d'Annie Anzieu, psychanalyste et psychothérapeute d'enfants <i>Bernard Golse</i>	34
Hommage à Annie Anzieu <i>Florence Guignard</i>	38
Comment parler des enfants ? <i>Didier Houzel</i>	42
Entretien d'Annie Anzieu avec Laurence Kahn (1990) À propos du dessin dans la psychothérapie d'enfant <i>Laurence Kahn</i>	44
Hommage à Annie Anzieu <i>Nicole Llopis Salvan</i>	50
L'enfant et l'infantile - « Position » de latence <i>Rémy Puyuelo</i>	52
In memoriam Annie Anzieu <i>Luis Rodrigues de la Sierra</i>	55
En séance avec Annie Anzieu : le travail du jeu et du dessin <i>Hélène Suarez Labat</i>	57
Hommage de la Vice-présidente prononcé au cimetière <i>Olivia Todisco</i>	62
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF	63

1. Après notre préambule, nous avons placé en tête de ce dossier le texte de Christine Anzieu, la fille d'Annie Anzieu, les autres contributions figurant ensuite par ordre alphabétique.

Préambule

Bernard Golse et Didier Houzel

C'est un grand honneur pour nous que d'avoir été sollicités pour coordonner ce numéro des *Documents & Débats* de l'APF dédié à un hommage à Annie Anzieu.

Nous avons sollicité un certain nombre d'auteurs pour qu'ils puissent y contribuer.

Sa fille tout d'abord, Christine Anzieu, bien entendu mais aussi différents auteurs qui avaient déjà participé à un dossier de la revue *le Carnet/PSY* consacré à la mémoire d'Annie Anzieu (*le Carnet/PSY*, n° 231, 2020) et d'autres qui devaient intervenir lors d'une journée d'hommage organisée par l'APF et prévue le 6 juin 2020 mais qui n'a pu avoir lieu du fait de l'épidémie virale qui a, on le sait, profondément bouleversé de nombreux agendas.

Parmi ces auteurs, on trouvera des écrits de personnes qui ont été très proches d'Annie Anzieu comme Florence Guignard mais aussi d'autres collègues moins proches qui l'ont cependant bien connue à des titres divers.

Nous n'avons donné aucune consigne particulière aux participants à ce numéro, quant à la forme ou à la longueur de leurs écrits afin de leur laisser une entière liberté en la matière.

Ce que nous souhaitons seulement indiquer ici, en préambule, c'est que le choix qui a été fait de nous confier la coordination de cet hommage, tient peut-être en partie au fait que nous sommes très impliqués dans le champ de la psychanalyse de l'enfant et il nous semble que ceci n'est pas sans lien avec l'œuvre d'Annie Anzieu elle-même.

En effet, Annie Anzieu a certes été une psychanalyste au sens plein du terme, mais il est certain que son travail a accordé une grande place à la psychanalyse de l'enfant et à tout ce que celle-ci peut apporter à la théorie et à la pratique de la cure en général, y compris avec des adultes.

Notre rôle de coordonnateurs de ce numéro des *Documents & Débats* revêt ainsi une dimension symbolique à laquelle nous sommes particulièrement sensibles.

Une femme de qualité, Annie Anzieu

Christine Anzieu-Premmereur

J'ai eu la chance d'être élevée par deux parents qui ont entrepris chacun un travail analytique. Ce bénéfice, lors de mon adolescence dépressive, s'est prolongé quand ils m'ont orientée vers un analyste.

Les générations précédentes des deux branches de cette famille avaient souffert de nombreuses histoires traumatiques ; on connaît malheureusement l'histoire de la psychose puerpérale de Marguerite Anzieu, devenue le cas Aimée ; le côté maternel fut moins gravement atteint, mais tout aussi préoccupant. L'énergie de mes parents à en traiter les traces pathologiques dans leurs analyses a porté ses fruits et j'en ai bénéficié.

Je sais gré à ma mère d'avoir maintenu son attention, non seulement sur les dérèglements de notre famille et comment en prévenir les effets sur ses enfants mais aussi sur la vitalité essentielle au plaisir de l'existence et à la créativité. Sa tendresse constante – pour ses enfants comme pour les amis de ses enfants –, sa capacité d'accueil des étrangers à la famille ont été un soutien solide pour mes expériences et mes choix.

Élevée elle-même par des parents rigoureux, parfois rigides, elle avait hérité d'une tendance au jugement critique et au contrôle sévère qui pouvait aller jusqu'à une impulsivité agressive qu'elle savait mal limiter. L'ambiance familiale a parfois été intense, Didier gérant lui aussi assez mal ses colères. Mais Annie m'a transmis ces exigences élevées et la rigueur dans le travail. Femme féministe, elle était mariée avec un homme qui la tenait pour son égal même s'il lui faisait de l'ombre. Elle a toujours manifesté sa féminité à travers une pensée et une détermination solides. La légitimité de faire une carrière et d'y exceller s'est fondée sur la lutte avec ses parents inquiets, d'où s'est transmis un modèle phallique œdipien de la fille fière de ses capacités et estimée par l'homme, même si le doute est toujours en arrière-fond.

Une qualité essentielle s'est ajoutée à cette personnalité complexe : le jeu. Annie savait jouer, elle aimait la fantaisie ludique. Avec elle, on pouvait s'amuser et rire. Elle a été une grand-mère tendre et attentive, généreuse et joueuse. Cette fantaisie, ce plaisir associatif et cette liberté ont fait d'elle une mère stimulante et une psychanalyste d'enfants très vivante et à n'en pas en douter, efficace.

Car l'analyse d'enfants fut sa passion. Mais elle a dû faire reconnaître aux intellectuels français, devenus analystes d'adultes, que l'enfant n'est pas qu'une reconstruction théorique mais une complexité spécifique trop ignorée par les instituts français. Ce fut une expérience difficile faisant écho à son vécu d'enfant incomprise des adultes. Elle a ressenti l'urgence de communiquer et faire reconnaître l'importance du travail analytique avec les enfants de tous âges, les tout petits comme ceux atteints de troubles autistiques. Cette connaissance de la dynamique inconsciente de l'enfance est un apport majeur à la psychanalyse des adultes.

La découverte de la pensée kleinienne a été pour elle essentielle : elle y a trouvé une représentation des fonctionnements mentaux primitifs et des enjeux évolutifs de l'enfance. Ce fut utile pour se dégager de l'influence à la fois de la pensée freudienne devenue étroite en France autour de la notion de névrose œdipienne sans regard pour les organisations prégénitales, et du dogmatisme lacanien en vogue à cette époque.

Sa détermination à passer outre les polémiques et les enjeux politiques, mais à maintenir son projet l'ont conduite à mettre son énergie dans la création d'une institution indépendante et européenne. Elle a créé en 1984 avec Florence Guignard, l'Association de psychanalyse de l'enfant (APE), devenue en 1994 La Société européenne pour la psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent (SEPEA), espace de travail, de recherche et de transmission au-delà des frontières tant géographiques que théoriques. Je l'ai connue passant ses weekends en séminaires dans ces réunions passionnantes, voyageant beaucoup, en particulier au Portugal.

Annie recevait des patients dont la souffrance, parfois aiguë, se manifestait aussi bien pendant les vacances que dans les couloirs de l'appartement familial. La proximité avec la maladie mentale est une caractéristique de ma famille, Annie comme Didier avaient développé une capacité d'accueil, de tolérance, d'effort de compréhension des pathologies limites et psychotiques.

Annie a su accueillir – et recueillir – la mère de Didier malgré ses éclats de folie. Elle a su mettre en valeur les qualités d'amour maternel de ma grand-mère qui lui en sut gré.

Ma mère a toujours professé une forme de diagnostic pessimiste de la nature humaine, qui serait toujours contrainte par la nature des troubles précoces à se soumettre aux affects violents et paradoxaux. Cette pensée de la psychopathologie, comme une donnée fondamentale de l'humain, a conduit Annie à toujours chercher à élargir la compréhension, non seulement par le travail analytique et la connaissance de l'inconscient mais aussi à travers toutes les sciences : la biologie, l'anthropologie, l'éthologie et surtout la neurologie.

Femme toujours mobilisée par un souci d'indépendance tant matérielle qu'intellectuelle, Annie était soucieuse de sa féminité. Les soins apportés au corps, à l'apparence, au choix des tissus et des vêtements, comme des fleurs dans son bureau, étaient une joie quotidienne sans jamais devenir une obsession.

Annie a construit une connaissance de l'ambivalence féminine face à la passivité, connue non comme une soumission masochiste, mais comme capacité d'accueil et de réceptivité. Son livre, *La Femme sans qualité*, en référence au héros de Robert Musil passif et dépendant, est dédié aux 5 générations de femmes de la famille, de sa grand-mère Annette jusqu'à sa petite-fille Juliette. C'est le témoignage d'une psychanalyste engagée à reconnaître et utiliser son contre-transfert « féminin-maternel » avec patients et patientes qui luttent ou s'inhibent face aux conflits de leur féminité. Conflits reconnus par l'analyste, non seulement comme des enjeux phalliques mais comme partie du registre de la capacité d'accueil et de réception aux affects et au corps de l'autre. La conscience attentive de l'analyste aux vécus corporels dans son contre-transfert est alors un outil essentiel.

Le corps et le langage sont les grands enjeux de son travail, en collaboration avec Didier et la création du *Moi-peau*.

Par ailleurs, elle a réussi à faire face au douloureux défi de soutenir son mari atteint d'un Parkinson précocement dans sa vie.

C'est à ses collègues et élèves de dire son long travail d'élaboration et de transmission de l'analyse d'adulte et d'enfants. Ce fut une passion jamais épuisée, Annie se plaignait à l'âge de 94 ans de ne plus pouvoir conduire d'analyses.

Son travail de recherche et de transmission a maintenu chez elle une vitalité et un plaisir toujours visibles, perceptible dans son engagement avec ses patients.

Cette vivacité exceptionnelle et cette détermination, alliées à sa tendre attention pour les siens et ceux qu'elle adoptait, faisaient d'elle une personne solide, intéressante et prête au débat.

Je garde pour moi-même le souvenir de la femme pleine d'énergie et de joie, même dans la vieillesse, rapide à associer, à jouer, à rire avec malice. Nous avons cultivé ensemble le secret de garder le souffle des petites filles espiègles, confiantes et joyeusement transgressives que l'âge adulte avait calmées.

De l'adulte à l'enfant

Viviane Abel-Prot

Lors de mes entretiens de candidature à la formation de l'APF, j'avais choisi de rencontrer Annie Anzieu qui figurait sur la liste des titulaires du Comité de formation de l'époque. Après avoir vu deux analystes hommes et traversé un peu rudement ces rencontres, j'eus l'impression de me retrouver face à une femme en laquelle je pouvais avoir confiance d'autant qu'aucun maternage ne venait supplanter l'écoute attentive et bienveillante de cette analyste. Je me rappelle m'être dit qu'elle avait des yeux intelligents et vifs. Elle me permit d'avoir un entretien où se mêlaient mon histoire et mes aspirations, mon parcours et mes projections sur le monde analytique qui la firent sourire sans rapprochement trop séducteur.

Annie (je n'ai osé l'appeler par son prénom que très tardivement) riait de l'humour de Didier bien sûr, humour en pirouette ou féroce, riait des situations cocasses qui pouvaient lui être rapportées lors d'un groupe de travail. Elle aimait rire mais savait être sérieuse et grave lorsque les patients, petits ou grands, se trouvaient dans la douleur. Elle était d'une grande honnêteté dans sa détermination à s'explorer et à reconnaître des mouvements internes qui ne la mettaient pas nécessairement en valeur. Le contre-transfert lui semblait la voie primordiale pour continuer sa propre analyse. La psychanalyse avec les enfants lui avait, disait-elle souvent, permis de s'explorer elle-même et de développer une agilité psychique nécessaire à cette clinique.

Le séminaire d'Annie et de Didier Anzieu, sur des thèmes divers, avait lieu chez eux, dans leur appartement de la rue Laromiguière, des lectures de Freud, d'auteurs anglais et américains, nous poussaient à devenir curieux d'une littérature analytique parfois très décriée à cette époque.

Je me rappelle que nous avons travaillé pendant deux ans sur les résistances. Annie savait mêler très naturellement sa clinique avec les enfants et les adultes dont nous parlions dans ce séminaire. Didier et Annie se laissaient réciproquement de la place. Je ne dirais pas que je les trouvais complémentaires car, dans mon souvenir, ils étaient dans une égalité pertinente d'interventions. Nous étions plutôt intimidés par eux mais leur accueil et leur disponibilité au travail commun, leur attention à la formation et à la transmission, nous entraînaient à réfléchir, à associer et à nous sentir cheminer dans la psychanalyse. J'ai le souvenir d'un groupe enthousiaste.

J'ai déjà évoqué nos petits divertissements de débuts d'année lorsqu'à tour de rôle nous apportions une galette et du champagne. Annie et Didier s'étaient retrouvés, un soir, chacun, avec une couronne sur la tête et l'avaient gardée toute la soirée, avec un naturel royal.

Annie était un modèle de femme analyste, car malgré ou grâce à un compagnon si théoricien et dont les écrits étaient marquants, elle avait su trouver une place incontestable, avait des idées personnelles, une autorité repérable. Elle était absolument convaincue de l'efficacité et de la valeur du travail psychanalytique avec les enfants comme avec les adultes. Pas de réticences de sa part mais des résistances qu'elle essayait de repérer pour elle-même et dans ses supervisions.

Je n'y avais pas participé mais il faut rappeler combien de psychothérapeutes, futurs analystes de l'APF et de la SPP, avaient pu être initiés grâce au séminaire d'Annie à la Salpêtrière, et ce, durant des décennies. Elle supervisait et discutait de cas de psychothérapies d'enfants et d'adolescents qui lui étaient présentés par des participants dont seule une analyse justifiait qu'ils fussent acceptés.

Je retrouvai dans son séminaire avec Florence Guignard un titre qui illustre parfaitement l'état d'esprit d'Annie : « De l'adulte à l'enfant ». Que ce soient des situations cliniques ou des considérations théoriques sur le processus

analytique, la possibilité de ne pas compartimenter l'être humain ainsi que l'unicité de la psychanalyse m'avaient toujours semblé une position analytique juste et précieuse. La prise en compte des parents et de l'environnement permirent aussi à Annie Anzieu de pouvoir recevoir des patients difficiles car elle ne se limitait pas au fonctionnement psychique névrotique, décelait lors d'un premier entretien une difficulté implicite et se préoccupait d'être dans une écoute au service de la capacité psychique de chacun, avec une particulière attention à ce qui se passait en elle. Son expérience permettait de ne pas plaquer des clés théoriques, en étant attentive aux détails des mots d'un enfant comme d'un adulte. Comment parler à un enfant en thérapie ? Quels mots pour dire ?

Lorsqu'à la demande de Laurence Kahn, alors Présidente de l'APF, un groupe de réflexion sur la psychanalyse d'enfants avait été organisé, je pensais qu'il serait intéressant d'interroger plusieurs titulaires de l'APF et bien sûr Annie Anzieu. Ce qui émane de cet entretien est son regret et son incompréhension d'une situation où l'APF, selon elle, ne faisait rien au cours des années pour réfléchir, travailler sur la psychanalyse d'enfants. Elle regrettait que cela n'ait pas été possible et avait le sentiment que, soit la discussion n'existait pas, soit lorsqu'elle avait lieu, aucune décision ne suivait sans qu'il y ait d'explication supplémentaire. Annie était pragmatique. Elle avait le sentiment qu'il était difficile d'intéresser les analystes qui ne s'occupaient pas d'enfants à la question de son inscription institutionnelle. Annie pensait aussi qu'auprès de certains de ses collègues, la psychanalyse d'enfants ne semblait pas avoir la noblesse, ni le clinquant, le brillant requis ! La création de la SEPEA relevait d'une déception et d'une lassitude devant ce qu'elle ressentait comme une surdité de ses collègues de l'APF. Non pas à l'intérêt de la psychanalyse d'enfant comme thérapeutique mais à son importance dans la formation analytique.

C'est en partie grâce à Annie et à ses positions parfois contestées que la psychanalyse d'enfants peut avoir aujourd'hui à l'APF, non pas un statut particulier, ce qui serait contradictoire avec l'unicité de la psychanalyse, mais est devenue un objet de travail psychanalytique dans le cadre des activités proposées par l'Institut de formation.

Lors de mes entretiens pour le titulariat, Annie me fit une interprétation concernant l'un de mes parents qui reste encore très vivace pour moi. J'y ai retrouvé sa finesse d'identification et sa créativité clinique.

Ainsi Annie a-t-elle compté pour moi dans mon chemin à l'APF qui a croisé à maintes reprises mon parcours de vie.

Hommage à Annie Anzieu

Hélène Artigala, Françoise Fradin et Fabienne Roullot

Pour Annie Anzieu, transmettre, partager son expérience, sa pensée théorico-clinique, évoquer avec humour et passion son histoire de psychanalyste, qui plus est de « psychanalyste d'enfants » – indissociable de l'histoire de la psychanalyse en France – était essentiel afin d'assurer la continuité et la pérennité de cette approche aujourd'hui tellement menacée.

Ses supervisions, individuelles ou groupales, nous ont nourries et permis de questionner et d'enrichir une pratique psychanalytique qui n'est pas sans risque de transgression, d'écueils dans l'écoute et l'intervention auprès de nos jeunes patients.

Annie Anzieu relevait à quel point l'analyse d'enfants lui avait permis une écoute différente de ses patients adultes, de leurs processus précoces advenant en séance. Elle soulignait ainsi que l'infantile était toujours actuel quel que soit l'âge de nos patients et que l'essentiel était la capacité de l'analyste à entendre la trace des expériences précoces qui ne pouvaient encore se dire ou se révéler dans la cure.

Au cours de ces moments de partages, Annie Anzieu mettait en exergue les aléas du transfert sur le thérapeute, « objet du cadre », « s'utilisant (soi-même) comme lieu de toutes les projections »*, insistait sur les fonctions symbolisantes du jeu et du dessin, exprimés dans le *hic et nunc* de la séance :

« Ne métapolémiquez pas sur ce que vous êtes en train de dire... jouez et interprétez par le jeu, hors de l'écueil de la confusion des langues, au plus près de ce que l'enfant vous raconte dans sa langue à lui »*.

Elle traçait la voie de l'écoute de notre infantile afin qu'il s'ajuste à l'enfant qui s'adresse à son thérapeute, analysant avec nous ce qui nous empêchait d'être là où l'enfant est.

Elle nous accompagnait vers cette souplesse et cette capacité à régresser qu'en tant qu'analystes nous pouvions craindre.

Avec vigueur elle nous mettait en garde contre toute question directe adressée à l'enfant en cours de thérapie, questions dont la fonction apparaissait essentiellement défensive, empreinte d'une recherche de réassurance parce que nous ne supportions pas d'être perdues, dans le doute ou l'incompréhension.

« Toute intervention est interprétation »*, nous disait-elle, en cure d'adulte comme en cure d'enfant.

Très attentive aux cas cliniques présentés, elle s'émerveillait toujours de l'ingéniosité de la psyché face à l'adversité.

Annie Anzieu mettait l'accent sur toute la sensorialité des échanges, sur la valeur représentative des messages corporels parfois difficiles à contenir.

Hélène Artigala évoque une séquence présentée en supervision, avec un jeune patient très peu dans le langage, qui lui raconte un film d'animation en se référant à la façon dont l'un des personnages s'exprime. Il demande à sa thérapeute si elle saurait reproduire ces mouvements de bouche permettant certains bruitages. Hélène s'engage alors dans un dialogue sonore au cours duquel elle ressent une rare authenticité, l'intensité des échanges de regard, l'expression de l'attente de la réponse adéquate ; tout en s'interrogeant sur ce qu'elle fait en participant à cet étrange dialogue, redoutant les commentaires à venir d'Annie Anzieu. Elle fut au contraire encouragée et soutenue, Annie relevant à quel point ces mouvements signifiants d'un lien en construction étaient nécessaires et indispensables. Régression orale à deux, quête d'un objet primaire à l'unisson : « l'objet incorporé par l'enfant deviendra le support de l'intériorisation d'une présence, d'un autre... »*.

En mettant toujours en perspective la simultanéité des mouvements sadiques-anaux, phalliques et œdipiens qui s'exprimaient, elle attirait notre attention sur la richesse du panel des fantasmes infantiles s'exprimant au sein d'une unique séance.

À l'écoute de toutes les formes de thérapies, individuelles, mais aussi groupales et institutionnelles, elle insistait sur la patience, le silence, sur les vertus de l'attente pour ne pas se laisser entraîner par la séduction, la provocation et les passages à l'acte si fréquents chez les enfants qui entament une cure : « l'écoute déjà transforme »*.

Hélène A. se souvient d'un autre enfant, Etienne, 7 ans, agité et en lutte avec des angoisses d'abandon et d'impuissance intolérables.

Il mettait à l'épreuve les capacités contenantes de sa thérapeute en franchissant avec provocation la fenêtre de son bureau en rez-de-chaussée. L'analyse commune du contre-transfert permit de comprendre ce que l'enfant déposait chez sa thérapeute, objets internes abandonniques ou rejetés, la conduisant à mieux percevoir les effets « des identifications aux parties infantiles abîmées dont elle était l'objet »* ; et à la co-construction d'une formulation adaptée : « c'est comme si une partie de toi n'était plus avec moi dans le bureau... ». Interprétation que l'enfant put reprendre à son compte, après plusieurs répétitions du mouvement d'enjambement : « je passe là (partie franchissant la fenêtre) mais là (partie restant dans le bureau) tu m'as tout entier ».

L'interprétation avait permis à l'enfant de se représenter l'amorce d'un lien plus sécurisant : l'analyste signifie qu'elle ne « le perd pas », il peut s'identifier à cette « non-perte » et maintenir à son tour le lien, « tu m'as tout entier ».

Annie Anzieu donnait une qualité particulière à tout ce que nous adressaient nos patients, à l'écoute de l'hallucinatoire de leurs récits, « seule construction qui tienne pour eux »*, nous proposant une palette d'images symbolisantes : la pâte à modeler dépecée devenait une « histoire émietée »*, les tocs « une constipation du geste »*, la destructivité « le seul mode de contact corporel avec l'autre »*, le scotch, si utilisé par les enfants en séance, « une vitre pour voir »*, mais aussi attachement, enfermement ou liens entravants.

Entendre par-delà l'apparement non signifiant : « Le caché montre ce qui existe, le voile dévoile »* disait-elle.

Annie avait cette capacité exceptionnelle à saisir l'indicible, à repérer les mouvements psychiques et à mettre à jour les rémanences intrinsèques de chacun d'entre nous.

Elle savait aussi nous laisser occuper notre place de thérapeute avec ce que nous étions.

Son regard, sa sensibilité, sa justesse et son approche si attentive, offraient un vaste champ de possibles pour envisager la thérapie d'enfant presque comme « un jeu d'enfant », respectant la singularité de chacun.

Elle avait ce talent de percevoir ces capacités parfois ignorées qui n'attendent qu'un regard pour être révélées, tant chez l'enfant que chez le thérapeute.

Que ce soit à la Salpêtrière, chez elle à Paris ou dans sa maison du Pyla, nous ne le dirons jamais assez, ce fut une grande chance de connaître et « partager » Annie Anzieu. Femme d'une grande humanité, elle a pu nous impressionner par sa culture psychanalytique, sa rigueur intellectuelle et professionnelle, mais aussi nous accueillir avec cette chaleur et cette attention qui lui appartenaient, plaisanter et raconter de savoureuses et pétillantes anecdotes.

* Ces phrases d'Annie Anzieu sont extraites de nos notes de supervisions.

Entretien avec Annie Anzieu

Alain Braconnier

L'entretien que j'ai proposé à Annie Anzieu en 2004, s'inscrivait dans la reconnaissance que j'avais à l'égard de la première psychanalyste qui avait accepté de me superviser, quand j'étais un jeune interne à la Salpêtrière dans les années 70. J'avais à cette époque la possibilité, avec ceux qui le souhaitaient, d'assister aux supervisions des internes et des jeunes psychologues du service. Nous étions un petit groupe. Toutes et tous aussi novices les uns que les autres.

Annie Anzieu était bienveillante à l'égard des néophytes que nous étions tous alors. Son écoute de nos petits malheurs quotidiens de jeunes médecins ou psychologues, liés à l'inexpérience, permettaient de nous sentir en confiance et de comprendre ce qu'était la psychanalyse. Il ne s'agissait pas d'une théorie à connaître, d'une technique à apprendre mais d'une méthode permettant la rencontre avec l'humain et sa souffrance.

À cette bienveillance s'ajoutait du caractère. Je veux dire par là qu'Annie Anzieu nous apprenait aussi qu'il fallait concevoir notre métier comme un labyrinthe et accepter de ne pas trouver le chemin de la sortie à la première tentative. Sa persévérance, sa modération et sa tolérance face à nos maladroites n'étaient pas de la mollesse. Bien au contraire, la ténacité qu'elle manifestait pour qu'on travaille plus humainement et intelligemment, représentait un modèle identificatoire pour nos exercices singuliers respectifs parfois bien approximatifs. Elle nous manifestait des qualités de tendresse sans aucune note d'angélisme, comme l'a rapporté récemment Bernard Golse.

Elle n'utilisait que rarement des termes théoriques classiques, à la pulsion elle préférait le mot de passion, à la destructivité elle préférait le mot de colère, à l'auto-conservation elle préférait le mot de sécurité. Les mots qu'elle utilisait étaient « justes », aucun charabia, aucun mot savant, seulement le sentiment que « c'était bien de ça » dont on parlait. Ce n'est que plus tard que j'ai compris la double acceptation du mot Ça.

Cette brève rétrospective de mes premières expériences d'écoute supervisée, que j'ose à peine appeler analytique, m'amène à penser qu'Annie Anzieu a sûrement permis à beaucoup de jeunes comme moi, psychiatres et psychologues, de s'orienter vers la psychanalyse et tout particulièrement vers la société à laquelle elle s'engageait : l'APF. J'y ai alors découvert non plus la responsable du Département de psychanalyse de l'enfant à l'Hôpital de la Salpêtrière mais aussi la membre titulaire de l'Association psychanalytique de France, puis ensuite la Vice-présidente, fondatrice de la SEPEA qu'elle créa avec Florence Guignard.

Lors de cet entretien¹ que j'ai pu faire beaucoup plus tard avec elle, grâce à Manuelle Missonnier et à sa revue *le Carnet/PSY*, Annie Anzieu m'a parlé, à sa manière, de sa « rencontre » directe ou par ouvrages interposés avec les *leaders* de la psychanalyse française de l'époque. : Widlöcher, Lebovici et Diatkine, Smirnoff, Granoff, Couty, Dolto. Son originalité et sa curiosité l'ont amenée à s'intéresser particulièrement aux psychanalystes d'enfant des écoles anglaises. Plus qu'Anna Freud, ce sont les travaux de Melanie Klein qui l'ont intéressée. Je lui ai posé cette question assez simpliste : « Chez Melanie Klein, vous avez retrouvé des choses que vous aviez vous-même perçues, ressenties, mais y a-t-il des points plus techniques, plus théoriques qui vous sont apparus essentiels ? » Elle m'a répondu du tac au tac : « Sa façon d'aborder le fantasme, la rêverie et le jeu. Par contre, je n'ai rien retenu de sa technique d'interprétation ». Dans ce même entretien, elle me confiera sa

1. Braconnier A., *Entretien avec Annie Anzieu*, *le Carnet/PSY*, n° 91, juin 2004.

« préférence » pour Winnicott qu'elle avait rencontré grâce à Wladimir Granoff, ce qui ne m'a pas étonné, tant cela correspondait à ce que je ressentais de sa propre personnalité.

À ma question : « Quel souvenir avez-vous de Winnicott ? » Elle m'avait répondu : « J'ai le souvenir de son sourire ; il émanait de lui une bonté, une tendresse et une grande générosité. Je trouve qu'il avait beaucoup de qualités féminines. Lorsque cet homme travaillait avec un petit enfant, la simplicité avec laquelle il abordait l'enfant était extraordinaire. Les enfants étaient immédiatement en contact avec lui. J'ai eu beaucoup d'admiration pour lui et il a été pour moi un modèle "d'être" ». Elle ajouta : « Winnicott m'a beaucoup apporté parce qu'il se place du point de vue du psychanalyste qui cherche avec l'enfant, qui ressent et qui ne se cache pas ses sentiments ».

Annie Anzieu ne se mettait jamais en avant, en pensant peut-être avec humour que son mari le ferait, mari dont elle partageait la finesse, l'humanité et justement l'humour. Leurs échanges étaient importants en privé plus qu'en public : « Nous cherchions à conceptualiser ce que nous comprenions à partir de nos expériences respectives » m'avait-elle dit.

C'est ainsi que je les ai vus fonctionner ensemble dans une « scène primitive » non dénuée de fantasme. Les questions qu'elle a soulevées sont d'une étonnante actualité : « Le féminin n'est pas que le maternel », « La femme peut être phallique, l'homme peut être, je ne peux pas dire utérin, mais enfin il y a quelque chose de ça, quelque chose d'analogue. Ce phénomène est sans doute en rapport avec les identifications précoces », « La psychanalyse de l'adulte enrichit la psychanalyse de l'enfant et inversement ».

Il me semble qu'aujourd'hui on peut garder à l'esprit cette réflexion prémonitoire d'Annie Anzieu sur les débats concernant le devenir de la psychanalyse dans notre monde contemporain : « Aujourd'hui, il faut faire vite. Je me rappelle qu'il y a longtemps, Widlöcher, qui aime explorer les techniques nouvelles, m'a dit : « Est-ce que vous accepteriez de faire des psychothérapies brèves ? »... « Certainement je conçois qu'on puisse le faire, mais pour moi je ne vois pas comment je ferais. J'aurais le sentiment d'avoir abrégé un processus. Je conçois certaines adaptations techniques, par exemple avec l'enfant, dans la mesure où elles ne me semblent pas modifier le processus transférentiel. C'est la société qui évolue vers d'autres sortes d'activités thérapeutiques. La psychanalyse devient une forme particulière de la culture. Elle peut garder son autonomie scientifique ». Annie Anzieu manifestait ainsi son esprit d'ouverture, sa liberté de penser et sa rigueur.

Bien que n'ayant pas été mon analyste ni ma superviseure dans le cadre de l'APF, je suis heureux de rendre vivant à travers cet entretien la transmission de son existence.

Annie Anzieu : l'enfant, la femme, la thérapeute

Élisabeth Cialdella Ravet

Pour quelles raisons secrètes, écrire un hommage à Annie Anzieu, alors que je l'ai si peu connue ? Le premier motif, sans doute le plus profond et le plus infantile, donc le plus inconscient est lié au fait que je l'avais rencontrée lors de mon tout premier entretien d'admission à l'APF. Cette entrevue avait été chaleureuse et fructueuse. Je l'avais choisie parce que je savais qu'elle était l'épouse de Didier Anzieu dont deux textes « Naissance du concept du vide chez Pascal » et « Beckett et le psychanalyste » m'avaient à l'époque éblouie. J'avais aussi englouti avec passion *L'Histoire de la psychanalyse en France* d'Élisabeth Roudinesco et j'avais été sidérée d'y lire la tragédie paranoïaque de la mère de Didier Anzieu. Je le fus encore davantage en apprenant qu'il avait été en analyse avec Jacques Lacan, dont il découvrit ensuite qu'il avait fait porter sa thèse de médecine sur le cas clinique de sa mère. Je restai admirative de cet homme qui avait pu changer son destin. Je pensai *in petto*, qu'il le devait à ses deux analyses, dont la seconde fut faite auprès de Georges Favez mais aussi à sa femme : une femme de valeur, qui avait permis des retrouvailles avec sa mère.

De telles anecdotes appartiennent certes à la petite histoire mais elles recèlent une vérité particulière pour moi, puisqu'elles rejoignent mes fantaisies personnelles secrètes d'alors. Qu'ils soient vrais ou faux, ce type de récits contribue à la constitution de notre réalité psychique et psychanalytique collective. Ils ont de fait participé à mon roman de formation ou « *bildungsroman* » comme le nommait si joliment notre regretté Edmundo Gómez Mango.

Rendre hommage, c'est aussi s'inscrire dans une filiation et s'appropriier intimement une partie de l'œuvre de l'auteur, la transformer, l'enrichir et la transmettre à d'autres. Le vers de Goethe qu'affectionnait particulièrement Freud : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers le pour le posséder » exprime parfaitement ce sentiment de dette qui nous habite, à notre insu, lors de l'apprentissage analytique.

Annie Anzieu fut l'une des premières analystes femmes de l'APF. Avec Florence Quignard, elle fonda la Société européenne de psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent (SEPEA) en 1994. Ainsi, elle poursuivit le travail de Freud, visant à la compréhension de la femme et de l'enfant. Elle fut très inspirée par les recherches des psychanalystes anglais de son époque comme Donald W. Winnicott, Wilfred Bion, Frances Tustin, Joyce McDougall, Anna Freud, Melanie Klein et Donald Meltzer.

Ses cas cliniques d'enfant sont très créatifs et nous permettent de mieux comprendre la régression de nos patients adultes, dans le cadre de la cure analytique classique. Annie Anzieu s'opposait résolument au courant lacanien qui considérait que l'inconscient était structuré comme un langage uniquement. Elle a en effet souligné l'importance fondamentale du corps et de ses mouvements dans l'organisation de la psyché et dans les symptômes de l'enfant. S'inspirant de Paula Heiman qui définissait le contre-transfert comme un cumul d'affects, elle cherchait à mieux comprendre comment il opérait chez elle, en prenant compte les sensations physiques ressenties au contact du patient pendant la cure.

Son récit clinique de cas le plus abouti, publié dans la *Revue française de psychanalyse*¹ en 2005 traite de la question de la féminité chez l'enfant. Il porte sur une petite fille prénommée Sara, venue la consulter avec sa mère après l'apparition d'un bégaiement qui contrastait avec sa « si belle manière de parler » habituelle. Deux événements familiaux importants avaient précédé cette modification du langage : une fausse couche de la mère et la naissance d'un petit frère.

1. Anzieu A. « Propos sur la féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, n° 4, *Corps et contre-transfert*, pp. 1103-1116, 2005.

Annie Anzieu nous montre comment, tout au long de l'unique consultation qui dura deux heures et demie, elle laisse se déployer la colère et les attaques envieuses de la petite fille. Elle maintient toujours le contact avec elle, en lui permettant de lui montrer, « ce qu'elle sait être et ce qu'elle n'arrive pas à être ». La thérapeute utilise avec habileté son contre-transfert tel que Jacob Arlow le décrit : ce dernier se construit sur la base de ses connaissances métapsychologiques freudiennes, de ses restes personnels et de ses supervisions, de ses recherches sur l'importance des sensations du moi-peau et des muqueuses dans la constitution du psychisme, de sa propre féminité et de sa grande sensibilité musicale. Cependant, elle reste très fidèle aux textes freudiens concernant la sexualité féminine et insiste, à l'instar de Freud, sur l'oscillation constante entre la féminité et la masculinité chez l'enfant.

Au cours de la rencontre, Annie Anzieu remarque l'excitation et la colère de sa petite patiente devant l'absence de pénis chez le poupon baigneur qui se trouve dans la boîte à jeux. Elle en conclut que Sara s'est châtrée dans sa parole après la vision de cette non-présence du pénis chez son petit frère, ici incarné par le jouet. Cependant, elle ne livre aucune interprétation et avoue s'être beaucoup inquiétée pour l'évolution future de la féminité de cette enfant. Elle ajoute avoir toujours pensé que le bégaiement chez la petite fille était un symptôme plus grave que chez le petit garçon, parce qu'il témoigne d'une érection verbale comme revendication impossible à atteindre.

Lors de cette consultation à trois protagonistes, la thérapeute se met aussi à l'écoute de l'inconscient maternel. Elle perçoit une déception chez la mère, qui voudrait que sa fille soit un garçon. Elle comprend que Sara désire être aimée en tant que fille et être confortée dans sa capacité de devenir femme et mère à son tour. Mais elle entend aussi l'ambivalence de la mère car elle sent que celle-ci a en même temps envie de transmettre une certaine féminité à sa fille. C'est ici qu'Annie Anzieu a un trait de génie analytique : elle s'aperçoit de l'existence soudaine d'un processus thérapeutique particulier qui libère une circulation fluide et commune de la féminité entre la mère, la fille et la thérapeute.

Dans ses réflexions post-consultation, Annie Anzieu note qu'elle n'est que très peu intervenue par des interprétations au cours de la séance. C'est plutôt grâce à sa simple présence protectrice de thérapeute qu'elle a permis à Sara de simuler, par deux fois, qu'elle faisait du mal au méchant bébé, sans crainte d'un jugement sévère. L'enfant a ainsi réussi à rendre l'analyste, témoin de ses projections castratrices sur son petit frère et peut être sur le contenu maternel. C'est parce qu'elle faisait elle-même l'objet de ces projections par identification, qu'elles ont eu pour conséquence une impossibilité de dire, de nommer, de parler.

Annie Anzieu suppose que pendant la séance, Sara s'est imaginé que si une femme – la thérapeute – pouvait supporter de telles attaques sans en perdre la parole, elle pourrait elle-même la retrouver à son tour dans un nouveau mouvement identificatoire.

La culpabilité que la petite fille avait ressentie lors de la récente fausse-couche de sa mère put elle aussi prendre forme et se liquider pendant la séance. Les mots qui se bouscuaient dans sa bouche provenaient ainsi d'une angoisse liée à des souhaits meurtriers envers les autres enfants qui pourraient naître, en lien avec une régression cannibale orale. Après cette unique et très longue consultation, le bégaiement de Sara disparut entièrement.

Dans cette cure d'enfant et dans le reste de son œuvre, notamment dans son livre *La femme sans qualités*², dont le titre fait référence au roman de Robert Musil, Annie Anzieu témoigne de son travail sur l'existence et le développement de la féminité. Tout en restant fidèle à Freud et en prolongeant sa conception de la sexualité infantile, centrée sur la primauté du phallus, elle y apporte des idées très novatrices et parfois divergentes. Elle s'oppose ainsi avec vigueur à l'idée freudienne d'une négativité constitutionnelle du féminin ou d'un manque à être qui naîtrait du regard dépréciatif porté par les hommes sur l'absence de pénis de la femme. Pour elle, la femme doit être considérée comme complémentaire de l'homme et ce de façon réciproque. Elle est autre,

2. Anzieu A., *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité*, Dunod, 3^e édition, coll. « Psychismes », 2004.

tout simplement et l'absence d'appendice phallique n'est pas dans la géographie du corps féminin la preuve d'une humanité atrophiée ou d'une infériorité dans la forme et la qualité de la pensée.

Annie Anzieu reste tout à fait consciente que Freud n'a jamais prétendu que ses affirmations sur la féminité étaient définitives. Elle remarque seulement qu'il n'a pas suffisamment dissocié le féminin du maternel. Selon elle, il aurait d'ailleurs toujours regretté l'étroitesse avec laquelle il pensait le féminin. Pourtant, elle note que l'aveu clair et courageux qu'il fit de ses incertitudes sur la vie psychique des femmes ne le mena jamais à reprendre à son compte les idées de Lou Andréas Salomé, Marie Bonaparte, Hélène Deutsch, Jeanne Lampl de Groot, ou encore Ruth Mac Brunswick, bien qu'il louât leurs écrits à l'occasion.

Dans son texte de 1931, il écrit ainsi que « La psychologie ne résoudra pas (...) l'énigme de la féminité »³. Pour lui, son « explication devra sans doute venir d'ailleurs » et exigera que nous apprenions comment est apparue la différenciation générale des êtres vivants en deux sexes, Freud conclut ainsi : « Voulez-vous en savoir davantage sur la féminité, interrogez vos propres expériences de vie ou adressez-vous aux poètes, ou attendez que la science puisse vous donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents ? »

Afin d'appréhender les travaux d'Annie Anzieu, on doit rappeler les principales découvertes de Freud autour de la sexualité féminine⁴. Il insiste fortement sur l'importance de la période préœdipienne chez la fille et sur la force de son attachement à la mère comme première séductrice. Il n'abandonnera en effet jamais l'idée que cet objet primordial, excitant et fascinant, est fondamental dans la construction de l'appareil psychique de l'*infans*. Cet attachement ne se déplacera sur le père, que l'on a trop longtemps considéré comme « le grand séducteur », que dans un second temps. Pour lui, un grand nombre d'enfants reste alors prisonnier de la liaison originelle à la mère et ne parvient jamais à se tourner véritablement vers l'homme. Ainsi, l'évolution psychique de la fille est particulièrement difficile car, contrairement au petit garçon, elle doit quitter son premier objet d'amour pour un second très différent : le père.

D'abord, pénétrer dans la période antérieure, préœdipienne de la fille, produit, écrit Freud, un effet de surprise analogue à celui qui nous saisit lorsque nous découvrons la culture mino-mycéenne à l'arrière-plan de la culture grecque. Cette époque dans le développement féminin reste difficile à saisir analytiquement : elle est comme blanchie par les ans, pareille à une ombre et à peine susceptible d'être rendue à la vie, comme si elle avait succombé à un refoulement particulièrement inexorable. La mère reste pourtant bien la première séductrice, du fait de la passivité de l'enfant face aux soins corporels des premiers temps.

Ensuite, la petite fille reste pour lui un petit homme pendant de longues années et ce n'est qu'assez tard qu'elle doit abandonner la zone génitale originellement directrice et masculine, le clitoris pour celle du vagin. Il considère que celui-ci est inexistant pendant de très longues années et ne donne de sensations qu'à partir de la puberté. La fille se sentirait auparavant gravement lésée anatomiquement, ce qui laisse des séquelles indélébiles dans la formation de son caractère. Celles-ci ne peuvent être surmontées sans une grande dépense psychique. L'analyse met en évidence que le souhait d'avoir un pénis demeure dans l'inconscient et qu'il continue de faire l'objet d'un investissement d'énergie considérable à l'âge adulte. Enfin, pour Freud, le complexe de castration prépare le complexe d'Œdipe. La fille est alors évincée de la liaison à la mère et entre dans la situation œdipienne comme dans un havre.

Annie Anzieu adhère complètement à la thèse de l'existence refoulée d'une liaison préœdipienne à la mère. Mais à la différence de Freud, elle n'en conclut pas seulement qu'il existe une hostilité fondamentale de la fille à la mère, liée au fait qu'elle imagine que cette dernière est responsable de son absence de pénis et de sa castration. Elle reconnaît bien la possibilité d'une telle hostilité, mais elle affirme qu'elle est le plus souvent jointe à d'autres sentiments et mouvements, appartenant à un courant tendre. Une « sorte d'homo-érotisme

3. Freud S. (1932), « XXXIII^e leçon : La féminité », in « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », vol. XIX, PUF, 1995, p. 195 et p. 220.

4. Freud S. (1931), « De la sexualité féminine », *OCF*, vol. XIX, PUF, p. 7 et p. 29, 1995.

naturel » se trouve ainsi à l'origine de la complicité entre mère et fille, ce malgré l'existence de rivalités et de jalousies envers les puînés, la demande d'exclusivité et l'intolérance au partage. La clinique nous montre aussi fréquemment qu'il existe une libre circulation de la féminité entre les thérapeutes femmes et leurs analysantes. Pour Annie Anzieu, cette transmission de la féminité différerait de l'homosexualité féminine : elle appartiendrait au registre du vivant et des pulsions de vie, là où le lesbianisme serait secondaire aux attaques des pulsions de mort. Niant toute altérité, il serait une sorte d'infertilité liée à des désirs maternels haineux inconscients. Freud avait déjà évoqué le fait que l'enfant puisse percevoir une telle haine dans sa « Nouvelle conférence sur la féminité ».

Non seulement Annie Anzieu s'oppose-t-elle à la vue freudienne sur la haine de la fille envers sa mère, qu'elle juge masculine et réductrice, mais elle nie aussi l'existence d'une phase phallique uniquement centrée sur le clitoris. Elle attribue ainsi à la femme sa propre capacité de jouissance et affaiblit la conception purement phallique du désir féminin. Cette représentation de la femme et de la féminité est liée à la propriété spécifique d'un intérieur invisible et fécond, exposé à la pénétration, qui constitue un lieu de jouissance imperceptible depuis l'extérieur.

Dans un premier temps, même s'il n'y a pas de sexe visible chez la femme, il existe en revanche une sensation de contact, du fait du toucher et des vibrations muqueuses vaginales. Ces dernières seraient en lien direct avec les premières sensations orales et clitoridiennes, comme le montre de manière exemplaire la description du cas clinique de la petite Sara. Car pour la fille comme pour le garçon, c'est grâce au ressenti oral et labial, mêlé au ressenti global corporel que l'objet prend forme dans l'espace somatopsychique. C'est sur cette base sensorielle que se construit un objet interne fondamental ressemblant à une enveloppe. Ce dernier deviendra plus tard la source des relations objectales. L'enveloppe psychique s'aménage sur la base du ressenti global au contact du corps maternel, dont le toucher entre organes buccaux et mamelon, constitue une part essentielle et se substitue ainsi au contact utérin.

Dans un deuxième temps, la construction intérieure va trouver à s'appuyer sur le phénomène de la vision. L'œil du nourrisson perçoit l'œil maternel comme un premier miroir. Il va alors construire une topologie nouvelle grâce à une globalité tactile par le voisinage spatial et fonctionnel des récepteurs. Cette globalité tend à l'unification du soi dans la lutte contre la séparation. L'espace se compose peu à peu de ces perceptions venues de l'extérieur et reçues à l'intérieur sous des formes voisines. Les ressemblances s'emboîtent en modifiant l'ampleur et la forme des objets internes, en les rassemblant en un tissu sensoriel qui s'intériorise. La nouveauté de la pensée associative d'Annie Anzieu et sa différence par rapport aux thèses de Freud résident donc dans le fait que la sexualisation de la perception y est vue comme mettant

Ainsi, lorsque la toute petite fille découvre par la vue le pénis masculin, l'espace de son œil sait qu'il est l'objet de son désir, un désir avant tout sexuel, ce que ne sait peut-être pas le petit garçon au même âge. Pourquoi l'identifie-t-elle ainsi ? Parce que déjà auparavant, comme le mamelon dans sa bouche, elle laisse pénétrer en elle par son regard des objets équivalents producteurs de jouissance : l'espace en elle est en creux, il est appel vers l'intérieur et ainsi l'appel vers un objet extérieur crée chez elle une confusion entre le besoin oral et le besoin sexuel. Lorsque vers deux ans, elle est à même de constater l'existence du pénis viril, celui-ci est donc immédiatement identifié comme l'objet d'un désir sexuel.

Comment cela permet-il à Annie Anzieu de repenser l'envie du pénis ? Elle nous fait comprendre que ce qu'elle n'a pas, la fille l'éprouve d'abord au dedans : il est dans la logique des choses, selon les explorations érotiques qu'elle a faites elle-même, qu'elle rêve d'avoir ce pénis, là où elle sent sa place, au même endroit qu'elle l'a observé sur le garçon. Ce qu'elle perd de vue, elle pourra le récupérer en pensée. Mais il se produit alors en elle une confusion entre la vision du pénis et le ressenti, qui suscite l'envie du pénis, d'abord comme objet de sa propre jouissance et non comme ce dont elle aurait été spoliée. Elle mêle ainsi les sentiments de désir d'être pénétrée au mécontentement de ne pas posséder aussi cet objet de plaisir.

Le pénis du mâle désiré devient pour elle le repère visuel qui la définit de l'extérieur et renforce les affects et les fantasmes liés à l'intériorité du ressenti sexuel dont elle faisait l'expérience. Pourtant, vu de l'extérieur, son corps ne présente aucune transformation liée à l'excitation qui serait l'équivalent de l'érection chez le garçon. Elle éprouve plutôt une agitation généralisée, qui l'entoure et dissimule le creux excité, un creux qui n'est ni un manque, ni un vide. Cet orifice n'est pas non plus un trou ou un gouffre sans aboutissement : c'est une ouverture vers une profondeur délimitée par une enveloppe, un véritable lieu en soi, susceptible d'une activité propre et autonome. Ce réceptacle ou habitacle est productif ou destructeur, tout autant que l'est un pénis érigé avec ses formes différentes. Le creux sexuel féminin excitable par excellence est cependant source d'inquiétante étrangeté, porteur d'un secret, d'un mystère, car il est l'endroit où le désir engendre la vie : il est figure de l'inconscient à moins qu'il ne soit l'inconscient même, conclut Annie Anzieu.

Mais il peut y avoir un danger pour la petite fille dans le regard séducteur qu'elle porte à l'objet de la séduction. Car entraînée par sa curiosité, par une envie dissimulée sous la recherche de la connaissance, elle court en même temps le risque du traumatisme lié au regard et ce, davantage que le garçon. En effet, la vue des organes sexuels masculins adultes éveille une terreur persécutive face au sentiment de disproportion des corps, à l'effraction d'un espace imaginaire non encore destiné à concevoir cet objet, cette chose, non seulement dans la réalité charnelle mais aussi dans la culpabilité du désir interdit. La vision liée au désir est déjà une pénétration.

Pour Annie Anzieu, la fillette peut répondre en se fabriquant une toute puissante fermeture au monde oculaire, qui lui permet de s'opposer à la pénétration. Cette clôture sur son intérieur désirant peut être issue d'une forme d'auto-érotisme provenant de la mégalomanie infantile ou bien découler de l'homosexualité naturelle qui l'attache à sa mère. Dans ce dernier cas, elle protège en elle sa propre mère de la pénétration par le père (c'est donc un refoulement puissant de la scène primitive) et se réserve à la fois le corps maternel et le pénis paternel. Si les circonstances de son développement font que ce mode de clôture persiste, la fille souffrira de ces investissements hystériques ; certaines frigidités, le vaginisme et la présence de tics sont ainsi des déplacements d'une hyperactivité visuelle traumatisante et refoulée pendant la première enfance. Lorsque la répugnance défensive du regard rejoint les représentations tactiles, l'interdit lié au toucher entraîne des dégoûts de l'ordre de l'anorexie, des défenses obsessionnelles de nettoyage ou encore des rejets phobiques, tels que l'impossibilité de manier une plume pour écrire.

En tentant de comprendre les intuitions d'Annie Anzieu autour de la féminité, compléments théoriques de Freud, j'ai été habitée par deux idées incidentes. Me sont revenues en mémoire d'abord, le fait qu'Annie Anzieu ait eu une grande sensibilité musicale et ensuite le souvenir du film *La leçon de Piano* de Jane Campion. Les artistes comprennent toujours mieux et en avance les percées de l'inconscient et les transcrivent à leur manière. Ce film rapporte l'histoire d'une jeune aristocrate anglaise muette tombée sous le charme de son romantique professeur de musique dont elle conçoit une petite fille. Elle devient alors le déshonneur de la famille. Afin de s'en débarrasser, celle-ci la marie en Nouvelle-Zélande avec un colon, incapable de la comprendre, si ce n'est qu'il en est profondément jaloux parce qu'elle ne cesse de lui échapper, plongée qu'elle est dans ses rêveries. Dans un épisode de folle jalousie, il lui coupe un doigt à la hache pour l'empêcher de jouer du piano. Un autre homme, un contremaître proche des aborigènes et de l'inconscient, comprend le mystère de sa féminité et de ses fantaisies. Il rachète le piano vendu par le mari brutal et parvient progressivement à la faire revivre à travers une relation érotique. Lors d'un naufrage en mer, son piano tombe au fond de l'océan et l'entraîne au fond de l'abîme. Après un long instant d'hésitation, elle se débat et défait la corde qui l'attachait à une mort d'autant plus séduisante qu'elle était accidentelle. Cette subtile métaphore évoque bien le refoulement inexorable et morbide qui la liait à une mère de la période pré-œdipienne. En se délivrant de ce lien, elle choisit positivement la vie, remonte à la surface de l'eau et parvient à guérir : elle retrouve enfin sa voix intérieure.

Serait-ce le mystère de la rêverie et des fantasmes secrets, l'éternel féminin, *das ewige Weiblich*, comme le définissait Goethe dans *Faust*, qui définirait la femme – cette femme toute intérieure qui serait force d'attraction pour les hommes ? Comme Jean-Marie Charcot, Flaubert et tant d'autres jusqu'à Wilfrid Bion qui érigera, en tant que théorie fondamentale, la nécessaire capacité maternelle de rêverie dans la construction psychique de l'enfant.

Un rêve de transfert

Brigitte Éoche-Duval

Je transcris ce petit mot improvisé lors de l'hommage rendu à Annie Anzieu au cimetière du Montparnasse, le samedi 16 novembre 2019, lorsque nous étions réunis et que plusieurs d'entre nous y ont pris la parole.

C'est un souvenir de rêve que je garde en mémoire de ma première supervision engagée avec Annie Anzieu au cours d'une cure d'adulte.

C'était dans un espace tapissé de tentures de velours pourpre où se trouvaient deux fauteuils en présence, à distance, légèrement en face à face. L'un d'eux, celui que je discernais le mieux, car l'autre se trouvait plutôt dans l'ombre, avait les bras incrustés de pierreries multicolores qui irradiaient de lumière. Aucun des deux n'était occupé.

Je l'identifiais comme un rêve de transfert et le racontais à Annie, qui l'accueillit tranquillement, me laissant aller à mes diverses interprétations, dites et non dites, dont je garde ici la réserve, et les effets d'après-coup... Néanmoins j'en retins ce double aspect du transfert, celui qui peut s'éclairer à la lumière de l'écoute et des mots de l'interprétation et cet autre, sombre, sexuel et sauvage, agissant sans clarté.

Lorsque cette cure fut validée, Annie Anzieu me dit, avec cette gaieté qui la personnifiait tant, comment nous avions pu faire toutes deux un travail du féminin, bien que si différemment, ensemble avec nos différences.

Ce souvenir de rêve de transfert représente dans mon expérience de l'analyse ce travail avec Annie Anzieu, avec son écoute si attentive et vive, avec sa voix ciselant les mots venant s'incruster dans l'agir transférentiel et saisir au vol l'expression des fantasmes infantiles. Elle me transmet certainement une forme d'audace à interpréter sans pour autant que nous puissions être en accord sur les modalités mêmes de l'interprétation. Elle me laissait libre, peut-être non sans étonnement, d'oser mes propres constructions et interprétations et souvent d'errer un peu en chemin, pour pouvoir le trouver, sans passer par le sien. Je pense que notre travail s'élabora autour d'une certaine conception du transfert qu'elle pouvait penser comme « ce creux de vie », fécond et riche de potentialités de transformations, réceptif aux mouvements des processus inconscients, en corrélation avec ce qu'elle attribuait de part de féminité à l'être analyste dont elle soulignait l'attachement premier à la mère.

Lors de l'hommage qui lui fut rendu, j'éprouvais le désir de transmettre à mon tour ce souvenir de rêve à Christine Anzieu Premmeur, la fille d'Annie. Elle l'écouta en silence et puis me dit : Eh bien, je prends les pierreries...

En écrivant ce petit texte, je retrouvais le livre écrit par Annie Anzieu *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité* et je tombais avec étonnement sur le chapitre intitulé « Le psychanalyste dans son fauteuil ». Elle y incarne cette place dans toute sa complexité, avec une forme d'effervescence très vivante, une grande sensibilité et ce plaisir qui lui faisait dire : « Si le rêve protège le sommeil, la capacité au plaisir protège la vie ».

Hommage à Annie Anzieu

Dominique Fessaguet, Jacqueline Peignot et Marcia Vieira

Écrire un hommage à Annie Anzieu c'est lui dire notre immense reconnaissance pour la générosité avec laquelle elle nous a transmis nos premiers outils de psychothérapeutes d'enfants et d'adolescents. Nous étions jeunes et motivées pour apprendre. Elle a su, teintée de sévérité parfois mais toujours attentive, accueillir nos différences et nous accompagner sur le chemin ardu, aride mais tellement vivant de la psychothérapie psychanalytique.

Nous la revoyons avec émotion, derrière son bureau, promener son regard sur nous tous, donnant passionnément de son temps pour une nouvelle séance de supervision, à l'écoute, bienveillante et sans concession pour nos balbutiements, avec une exigence de qualité toujours à l'œuvre. Nous nous sentions bien petites parfois.

Ses multiples ouvertures et formations : littéraires, philosophiques, orthophoniques, psychologiques, artistiques, lui donnaient cette souplesse pour nous accepter telles que nous étions à l'époque. Interrogeant nos trajectoires et nos expériences passées, nous avons dû nous remettre en question et vivre une intranquillité créatrice, source de souffrances mais aussi de joies. Étant profondément comprises nous pouvions alors mieux entendre nos patients et les accompagner vers une plus grande ouverture psychique.

Être là, présence discrète qui interroge, qui pousse à la réflexion bien plus qu'à l'interprétation de tous les mouvements observés. Elle nous le montrait ainsi : « Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est vous qui êtes en séance, comment comprenez-vous ce qui se passe là ? »

Nos interventions se basaient sur l'écoute de l'enfant, l'accompagnant en silence pour l'amener à exprimer ce qu'il avait à nous dire avec ses propres mots, son corps, ses jeux ou ses dessins. Le respect, la mesure devaient nous servir de guide.

Une attention spéciale était portée à la temporalité psychique si différente du temps précipité de la vie courante. Tout devait aller très vite, avec l'injonction implicite ou explicite des parents de lever rapidement tous les symptômes. Guérir l'enfant en hâte, le faire taire pour qu'il ne gêne plus, n'inquiète plus, ne pose plus de problème sans réfléchir sur soi, sans prendre le temps d'accueillir la souffrance de l'enfant et d'étayer sa croissance. Cela reste encore souvent leur demande à laquelle nous ne pouvons souscrire. Il nous fallait mettre en mots avec eux cette difficulté pour temporiser.

Au tout début d'une cure, Annie nous demandait déjà de penser à la fin. La séparation devait être toujours présente en filigrane dans la relation à l'enfant.

Un très beau texte d'Annie développe ce thème qui lui était si cher : « *La fleur achève d'être fleur. En émerge le fruit, sa jeunesse continue. Son épanouissement la transforme en fruit mûr. Puis, un jour, le fruit se détache de l'arbre. Plus besoin de branches ni de racines : le fruit a son destin et porte en lui les graines de l'avenir. Le fruit donnera d'autres arbres, d'autres fleurs. Tout peut recommencer. Changer. Mûrir. Se détacher...* » (« L'enfant, ses parents et le psychanalyste : Détachement, renoncement, séparation »).

Clef de voûte de la cure pour tous les petits patients, se posait la question de la séparation : d'une séance à l'autre, au moment des vacances, avant et après et en fin de traitement. Son élaboration se reprenait maintes fois tout au long d'une psychothérapie. La séparation nous concernait tout autant, nous avions à élaborer en nous-mêmes ce détachement pour laisser grandir et partir nos patients.

Annie nous disait : « *Quand je raccompagne un patient à la porte pour la dernière fois, je reviens dans mon bureau, je m'assois et je pleure* ».

Que de fois y avons-nous pensé nous aussi.

Une grande place était donnée à la sexualité infantile, à la géographie du corps. Éclaircir les confusions des zones, repérer le pulsionnel, le sexuel faisant appel aux zones érogènes, à l'œdipe mais aussi à l'archaïque et au pré-œdipien. Cela nous a donné par la suite une richesse d'écoute et d'approche toute particulière dans les cures d'adultes.

Nous avons beaucoup travaillé sur le corps de l'enfant en psychothérapie avec sa souplesse et ses raideurs, ses manifestations psychosomatiques, son expression et ses blocages mais aussi le corps du thérapeute comme caisse de résonance des souffrances de l'enfant.

Les parties saines de l'enfant avaient besoin d'être soutenues et fortifiées pour les rendre plus efficaces afin d'entraîner le développement des zones plus fragiles.

La dynamique de la régression fut un thème central pour atteindre un pallier et l'utiliser comme tremplin propice à entamer une reprise évolutive. Nous devions accompagner la régression de l'enfant et l'expliquer de manière positive aux parents qui pouvaient s'en inquiéter.

Annie nous a appris à être à l'écoute du transfert et de notre contre-transfert comme guide et indicateur de ce qui se passe chez l'enfant : supporter la haine dans le transfert et la repérer en nous dans le contre-transfert, un élément majeur.

L'accent était mis sur le fonctionnement psychique des patients, dans la construction d'une intériorité avec le repérage du dedans et du dehors. L'utilisation d'une boîte était la représentation symbolique du contenant psychique. Pour chaque enfant : boîte ou « pochon » ? Dur ou souple ? Et dedans ? un matériel choisi avec soin dès les premières rencontres avec l'enfant. Ce dont il avait besoin mais aussi ce dont il pourrait avoir besoin pour communiquer avec les outils dont il disposait : son corps, ses histoires, ses dessins, ses jeux, ses émotions.

Tout était sujet entre nous à questions et à discussions.

Les dessins étaient l'objet d'une attention rare. Nous les envisagions autant pour le fond que par la forme. L'enfant avait besoin de nous raconter ce qui le préoccupait au travers d'une histoire, mais il ne le faisait pas n'importe comment.

Comme il y a l'écriture d'un texte, il y a une écriture de la peinture. Un dessin d'enfant n'est pas seulement une histoire qu'il veut raconter. Il trace « lignes et points ». Il utilise le plus souvent la couleur et s'il ne l'utilise pas, cela est autant à considérer.

Dans la forme du dessin, il y a un « plan originel » qui va servir de support aux lignes verticales et horizontales, le haut et le bas et la tonalité affective donnée par la couleur. Celle-ci amplifiait ou atténuait la forme qui était l'extériorisation du contenu intérieur.

Il nous fallait donc apprendre à ressentir en nous la résonance causée par le dessin. Nous avons donc trois facteurs : le choix de l'objet (le récit), la couleur, la forme.

Ces deux derniers représentaient le corps du texte que l'enfant nous donnait, avec sa géographie corporelle et son rapport à la spatialité dans les formes et ses tonalités affectives dans les couleurs.

La fréquence des séances : deux ou trois par semaines voire plus était préconisé.

En institution, cela revêtait la plus grande importance. Nous nous sommes appliquées par la suite à défendre ces positions sur nos lieux de travail, en libéral et dans les supervisions auprès de jeunes collègues. Nous avons intériorisé la mise en place d'un cadre interne pour travailler avec les enfants et les adolescents et nous avons à cœur de le transmettre.

La place des parents au cours de notre formation a beaucoup évolué. D'une mise à distance salutaire pour s'occuper uniquement de l'enfant et préserver son espace de parole, grâce à nos questionnements, cette place

est devenue une présence essentielle dans le déroulement de la psychothérapie. Nous permettions aux parents de nous rencontrer régulièrement pour comprendre le cheminement de leur enfant sans trahir sa parole ou ses manifestations.

Aux parents qui vivent douloureusement la gêne d'un comportement, nous avons pu les sensibiliser à la dépression derrière l'agitation, à la douleur psychique de leur enfant derrière sa violence et sa destructivité. Il nous est apparu essentiel de construire une alliance thérapeutique solide avec eux. Pour ne pas blesser leur narcissisme, il nous fallait être à l'écoute de leurs difficultés de parents et les recevoir avec bienveillance.

Cette position nous a amenées à évoquer la place grand-parentale des thérapeutes.

Annie nous demandait aussi de ne jamais oublier que les thérapeutes sont perçus comme « *des voleurs d'enfants* » dans l'inconscient des parents et qu'il fallait en tenir compte.

Elle nous a beaucoup parlé de la rêverie maternelle dans l'accompagnement de l'enfant : l'envelopper en pensées en référence aux travaux de Bion, supporter les projections des « éléments bêta », surtout dans la psychose, pour arriver à les détoxifier et les transformer.

Annie a favorisé et encouragé notre expression personnelle, à la recherche de notre propre style, en nous appuyant sur diverses sources théoriques et cliniques en référence à Melanie Klein, Anna Freud, Donald W. Winnicott, Esther Bick, Didier Anzieu, Frances Tustin, Wilfrid Bion, Donald Meltzer, Vassily Kandinsky et bien d'autres. Chacune a pu y puiser ce qui faisait écho pour elle.

Notre formation avec Annie a duré longtemps. Nous avons formé un groupe qui aimait à se retrouver au café de la Salpêtrière, après la séance, pour discuter ensemble et partager un repas. L'intimité qui se créait entre nous pendant et après la supervision nous a servi d'enveloppe psychique, préfigurant le contenant dont nous allions être l'objet pour servir de dépositaire aux pensées de nos petits patients.

Cette amitié est toujours présente trente ans après...

La supervision fut pour nous une véritable leçon de vie qui nous a entraînées bien au-delà de toute expérience théorico-clinique. Plus qu'un savoir-faire ou que des connaissances livresques, il s'agissait bien dans cette transmission d'un savoir-être ou tout simplement d'un être-soi authentique et de se proposer comme « objet malléable » à l'enfant qui allait nous utiliser selon ses besoins pour se construire plus solidement.

La supervision nous appelait à une position d'humilité, à l'écoute du patient pour apprendre de lui et enrichir ainsi notre pratique.

Annie écrivait dans (« Le travail du dessin en psychothérapie de l'enfant », page 23), un résumé de sa pensée concernant l'accompagnement d'un enfant : « *La position de l'analyste d'enfant est celle d'un contenant aussi libre que possible en situation d'accueil comme une matrice prête à recevoir le germe d'un nouvel enfant et à lui donner, aussi généreusement que possible, l'aide d'un placenta nourricier, quelle que soit sa "structure" qui se révèle alors grâce à l'emploi fait par le patient de sa relation transférentielle à l'analyste et au cadre* ».

Annie s'en est allée, son empreinte et son œuvre nous restent.

Toujours actuelle et vivante, elle ne nous quitte plus !

Hommage à Annie Anzieu

Teresa Flores

J'ai fait connaissance d'Annie Anzieu en 1990, quand j'ai participé, à Lisbonne, au Séminaire de Psychanalyse d'enfants et d'adolescents, organisé avec un grand enthousiasme par le Professeur Pedro Luzes, qui m'a suggéré de présenter régulièrement à Annie Anzieu des cas d'adolescents que je suivais en psychothérapie.

Le contact avec Annie Anzieu, ses supervisions et aussi sa personnalité, m'ont amenée dans un chemin de recherche et de discussion clinique jusqu'à aujourd'hui. Suivant en psychothérapie et en psychanalyse des patients très sévères et des jeunes adolescentes avec anorexie et boulimie, je me suis particulièrement intéressée aux états plus primitifs, aux aspects de la relation précoce, au contact peau à peau, au corps, à la sensorialité, au non verbal et au silence dans la relation analytique.

Se sont immédiatement ouverts des enjeux d'une énorme richesse et complexité qui m'ont conduite à la SEPEA, comme lieu de discussion et de partage d'expérience clinique sur l'enfant et l'adolescent.

J'aimerais reprendre le cas d'une jeune anorexique, présenté à Annie Anzieu, qui m'avait suggéré de la prendre en analyse quand elle avait 14 ans. Cette jeune fille m'a contactée plus tard, quand elle avait 28 ans, pour une nouvelle analyse.

Les vicissitudes du développement de la féminité. L'emprisonnement mère-fille

Quand je l'ai vue pour la première fois, Isabelle était une jeune adolescente de 14 ans qui avait maigri de 30 kg en trois mois. Elle était très fragile, d'une peau transparente, elle marchait collée à son père et elle avait un discours toujours centré sur des aspects concrets, le poids, la nourriture, ce qui avait été avalé ou vomi... impossible d'avoir accès aux conflits émotionnels sous-jacents. Après la première supervision, Annie Anzieu m'a suggéré de prendre cette adolescente en psychanalyse, sur le divan, à une fréquence de 4 séances par semaine. Cela a été un grand défi, tout à fait nouveau et enthousiasmant mais aussi effrayant.

Le passage du face-à-face au divan, ainsi que la contenance par la relation analytique et par la fréquence des séances, a déclenché un changement immédiat du discours de la patiente. Isabelle, qui ne se centrait que sur les symptômes, a commencé à parler spontanément de sa souffrance de ne pas se sentir aimée par son père et par sa mère et des conflits très violents dans sa famille. Malgré son jeune âge elle réussissait à être observatrice de cette pathologie qui se révélait comme n'étant pas seulement à elle. J'ai été frappée par l'intensité et la violence des émotions qu'elle verbalisait et dont elle avait un besoin urgent de se débarrasser. En l'absence d'un contenant qui puisse les accueillir, elles se déchargeaient dans le corps, soit par des crises de boulimie soit expulsées par une masturbation compulsive accompagnée de fantaisies incestueuses très bouleversantes. L'anorexie est apparue chez Isabelle comme un besoin désespéré de contrôler cette éruption pulsionnelle qui ne trouvait pas de contenant pour être accueillie et transformée.

La dysmorphie corporelle, quand elle se voyait trop grosse et lourde, correspondait à un vrai sentiment d'excès de poids, d'excès de « poids » émotionnel et pulsionnel, qu'elle transportait au-dedans d'elle, correspondant à des aspects non intégrés et non métabolisés (proto émotions) et qu'elle devrait cliver et expulser dans une stratégie de survie (A. Ferro)¹.

1. Ferro A., *Avoiding emotions, Living emotions*, Éd. Routledge, 2011.

Au fur et à mesure que la relation analytique se développait, ses associations se concentraient surtout sur des moments dépressifs en rapport avec sa naissance et au fait de ne pas avoir été désirée, ainsi qu'à son énorme angoisse de séparation. Elle ne pouvait pas se séparer de ce qu'elle n'avait pas réussi à internaliser. L'instabilité de sa mère qui avait aussi eu une relation primaire assez perturbée avec sa propre mère et qui avait dû s'absenter très tôt après l'accouchement, à cause des exigences de son travail, a contribué à la faillite de moments de rencontre et d'intimité mère-fille. Cela n'a pas permis le développement d'une « peau commune à la mère et au bébé » (D. Anzieu)² ainsi que le développement d'un sentiment d'existence, d'Être, T. Ogden³ (1989) réfère l'importance de la « position autistique contiguë » où mère et bébé créaient et partageaient des expériences viscérales communes, dont l'élaboration de ce vécu permettrait une conscience supportable de la séparation en procurant à l'enfant un sentiment primitif d'existence.

Isabelle ne se sentait ni vue ni reconnue, comme enfant, comme fille, ni aimée ni aimable. La faille narcissique primaire ainsi que la faillite d'internalisation d'un contenant et d'une rêverie maternelle, ne lui permettait pas de contenir et de métaboliser les aspects pulsionnels et émotionnels qui l'envahissaient et la débordaient.

Son père n'a pas été non plus une figure affective et de contenance. Il sortait avec des amis après le travail et il buvait trop, devenant très agressif pour sa fille et pour sa femme. Il était très impulsif et il avait souvent des moments d'énorme violence. Isabelle assistait très souvent à des agressions physiques envers sa mère, qui parfois se retournaient aussi contre elle. À côté de cette violence il y avait aussi des moments où la proximité physique du père, la serrant fortement dans ses bras, réveillaient en elle des fantaisies et des angoisses incestueuses. Isabelle était pour ses deux parents un objet d'excitation.

Isabelle éprouvait son corps comme s'il ne lui appartenait pas. Comme s'il y avait une coupure, un clivage, un sentiment d'étrangeté persécutrice. Elle ne réussissait pas à s'endormir car elle était envahie par une angoisse persécutrice projetée dans son corps ; elle disait : « J'ai peur pendant la nuit que mon corps puisse avaler mes muscles et que je meure ».

La faillite d'une bonne relation primaire et la relation paternelle assez violente et sexualisée rendaient son corps, source de sensations menaçantes, intolérables et persécutrices.

Dans l'absence d'une relation maternelle qui puisse lui procurer une identification au maternel et au féminin de la mère (F. Guignard)⁴, Isabelle essayait de se mettre au dedans de sa mère ou de la mettre au dedans d'elle-même, dans une incorporation cannibalesque, de ce qu'elle n'avait pas réussi à introjecter.

Isabelle refusait de renoncer à l'omnipotence, à son désir de contrôler les parents, le corps de la mère, en essayant de se mettre sous sa peau. Le sentiment d'appropriation et de maîtrise de l'objet maternel, quand elle mettait la lingerie de sa mère et qu'elle s'imaginait sur une passerelle avec plusieurs hommes la désirant, la faisait aussi devenir très angoissée, pas seulement à cause des fantaisies incestueuses, le visage de son père parmi les hommes qui la regardaient, mais aussi à cause d'un vécu hallucinatoire où son corps était en train de devenir le corps de sa mère.

L'investissement des muscles par l'exercice physique compulsif, facilitait aussi la sensation de développement d'une armure, comme un soutien du moi/corps, qui lui permettait une perception de limites physiques et de contenance. Selon Annie Anzieu, « cet investissement des muscles correspondait soit à un déplacement de la pulsion sexuelle soit à une défense contre l'envahissement par des sensations et par l'excitation vaginale »⁵.

C'était touchant de constater l'intensité de sa confusion et de son désespoir. Isabelle était envahie, débordée, par une vague d'excitation en l'absence d'un espace interne, d'une intériorité qui permettrait la contenance et la transformation de ces tourbillons émotionnels et pulsionnels.

2. Anzieu D., « Le Moi-Peau », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 9, pp. 195-203, 1974.

3. Ogden T. (1989), *The Primitive Edge of Experience*, Ed. Karnac, 1992.

4. Guignard F., *La relation mère-fille. Entre partage et clivage*, Collection de la SEPEA, in Press, 2002.

5. Anzieu A., *La femme sans qualité*, Dunod, 1997.

Aux moments où l'existence et l'individualité de l'analyste étaient affirmées, soit par les séparations des week-end ou des vacances, soit par l'interprétation, cela déclenchait une énorme violence contre l'analyste et de l'*acting out* sexuel où Isabelle se mettait en danger en responsabilisant l'analyste pour son état de déprotection. Souvent les séances étaient évacuatrices, avec des descriptions détaillées des rendez-vous sexuels comme si elle avait besoin de se vider. Son excitation n'était pas chargée d'affectivité. Elle s'adressait aux garçons comme à des objets masturbatoires et non comme à des relations amoureuses. Elle devait tout dire comme si elle n'avait pas la possibilité de garder quoi que ce soit au-dedans d'elle. Elle se vidait dans une reproduction de son désir de vider la mère et aussi de vider l'analyste de sa capacité de penser.

On se demandait quelle était la place du refoulement.

Isabelle essayait de séduire l'analyste avec cette excitation débordante, en répétant ce qu'elle faisait avec sa mère. Sa mère projetait dans sa fille, d'une façon compétitive, sa propre adolescence et son excitation sexuelle.

Parfois, Isabelle restait en silence, pendant tout le temps de la séance, comme si elle voulait séduire l'analyste en lui posant des questions, comme sa mère qui lui en posait sans arrêt sur ses rendez-vous sexuels en la dévalorisant toujours. Cependant, en gardant les choses au-dedans d'elle, quelque chose était en train de changer. Son agressivité, souvent dirigée vers l'extérieur ou manifestée par un silence total, devait alors rester contenue dedans elle et seulement plus tard elle réussirait à la verbaliser.

Au fur et à mesure que la relation analytique avançait on s'apercevait qu'Isabelle parlait de moins en moins à travers son corps et réussissait à mettre en mots ses conflits.

Le silence était parfois un contenant pour les parties non nées du *self*, qui n'avaient pas eu un contenant maternel qui puisse les accueillir.

La profonde dépression, l'énorme angoisse de séparation, le vide, le sentiment de non-existence contre lesquels la patiente se défendait par une excitation et une compulsion sexuelle masturbatoire, étaient aussi déchargés dans la séance par des moments d'énorme violence contre l'analyste, surtout dans des moments de séparation ; elle se plaignait de ne pas être reconnue dans sa souffrance ni aidée, « que seulement sa mère la comprenait ». Parfois sa violence s'exprimait, soit par de longs silences, soit par des passages à l'acte sexuel.

Souvent, l'intensité de son sentiment de rejet déclenchait un silence tendu et agressif, qui se prolongeait pendant plusieurs séances. Elle ne regardait pas l'analyste quand elle arrivait ou quand elle partait et elle refusait les interprétations, même celles les plus empathiques, ce qui provoquait souvent des réactions contre-transférentielles manifestées par un sentiment de fatigue et d'impuissance ou par une attitude interprétative excessive. Cette réaction était peut-être en rapport avec la culpabilité qu'elle créait chez l'analyste, l'accusant de ne jamais lui donner la nourriture dont elle avait besoin.

Si au début le silence était sa façon de montrer l'opposition et l'hostilité envers l'analyste, peu à peu le silence est devenu aussi un moment de contact avec elle-même et si l'analyste essayait de l'interrompre, soit par une interprétation, soit pour saisir son état émotionnel, cela était éprouvé d'une façon persécutrice et désorganisa-trice identifiant l'analyste à la mère intrusive qui voulait tout savoir.

La communication non verbale et surtout l'acceptation de longs silences, étaient aussi une façon de lui reconnaître le droit à garder des choses au-dedans d'elle. Cela permettait l'appréhension de l'existence d'un dedans et d'un dehors, d'un espace interne et d'un espace externe, de soi et de l'autre.

Isabelle est restée en analyse jusqu'à son entrée à la faculté quand elle avait 18 ans. Elle sortait avec des amis et elle avait un petit ami depuis quelques mois.

Cependant, on a eu le sentiment que son individualité était très fragile. La proximité avec ses parents continuait à être assez difficile. En raison de leur attitude critique et de la fragilité de son *self*, elle se sentait souvent « orpheline, et moche » parmi ses collègues, ce qui rendait difficile sa socialisation.

Isabelle est venue me voir à nouveau quand elle avait 28 ans. À cette époque-là, elle ne réussissait pas à terminer ses études à la faculté et après avoir échoué plusieurs années, elle risquait de perdre tout ce qu'elle avait fait jusque-là, à cause des changements de cursus. Elle était aussi très révoltée car elle avait eu une relation avec un de ses professeurs de la faculté, plus âgé, qui venait de la quitter.

Isabelle à cette époque-là était une jeune femme très belle et élégante, d'un air délicat. Elle transmettait un sentiment de fragilité et de dé-protection qui avait un effet assez séducteur chez ses copains, d'habitude beaucoup plus âgés qu'elle. Cependant, elle continuait à chercher chez ses copains, une compensation pour la faille d'amour primaire. Ils finissaient par l'abandonner et Isabelle se plaignait toujours qu'ils profitaient d'elle et qu'elle avait été sexuellement abusée.

L'absence d'une relation primaire qui puisse procurer l'internalisation d'un contenant et d'une fonction α avait rendu impossible l'élaboration et l'intégration des angoisses primitives ainsi que la différenciation et la séparation *self* objet. Isabelle n'avait pas réussi à développer une cohésion du *self* qu'elle essayait de maintenir par ses compensations antidépressives.

Cela a aussi empêché le développement d'un espace triangulaire ainsi que le développement d'une capacité de symbolisation.

Isabelle vivait encore chez ses parents et elle se plaignait de ne pas réussir à se séparer d'eux pour avoir un copain et une maison à elle. Elle se défendait par la structuration d'une armure rigide qui la protégeait de la menace de désorganisation et d'effondrement. Parfois elle avait presque une urgence à se regarder dans le miroir, à regarder ses jambes et ses cuisses et à s'assurer qu'il s'agissait de son corps et pas de celui de sa mère.

Cette situation lui a fait se rendre compte de l'intensité de sa perturbation, ce qui l'a fait me contacter à nouveau pour une autre analyse.

Isabelle passait de longues périodes en silence et complètement immobilisée ; parfois il était difficile de saisir même ses mouvements respiratoires. J'éprouvais souvent un sentiment étrange de mort qui me faisait la regarder. À ces moments-là, son immobilité me donnait l'impression qu'elle était morte et que sa tête et son corps étaient séparés, sans liaison. Je pense que ce sentiment était en rapport avec le clivage, l'absence d'émotion, de fantaisie et de rêverie. Comme s'il n'y avait aucune expression émotionnelle ni sensorielle.

Isabelle était une femme qui séduisait sans jamais parvenir à une satisfaction amoureuse. Par ses comportements compulsifs, elle essayait de créer un faux sentiment d'existence, d'auto-suffisance omnipotente. Cependant, cette image n'était pas le résultat d'une cohésion et d'une énergie interne mais d'une auto-stimulation permanente, qui fonctionnait comme une armure protectrice et une forme de revitalisation du self.

À l'écoute de l'infra-verbal

Considérations contre-transférentielles

Annette Fréjaville

C'est à l'écoute de l'infra-verbal de ses patients, puis de la verbalisation, pour lui, avec lui, des strates du fonctionnement psychique précoce, qu'Annie Anzieu nous a sensibilisés à travers certains de ses écrits témoignant de la qualité de sa réflexion en ce domaine¹. Elle a su monter le bien-fondé mais aussi la complexité de cette écoute des non-dits infiltrant les cures, écoute qui requiert un travail contre-transférentiel exigeant.

Son passé d'orthophoniste l'avait certes sensibilisée au non verbal et au préverbal, ses suivis d'enfants mutiques ou bègues l'ayant mise en contact avec l'indicible et l'en-deçà du langage. Puis sa grande expérience d'analyste d'enfants a nourri plus encore sa réflexion. On sait bien que le mode d'expression des enfants, engagés dans ce colloque singulier qu'est une cure, est peu verbal, que leur vie émotionnelle et fantasmatique transparaît électivement dans leurs jeux, leurs dessins mais aussi dans des agis qui appellent, interpellent, provoquent. C'est particulièrement vrai si des défenses autistiques ont contrecarré l'acquisition du langage.

Cette élucidation de l'infra-verbal suppose que l'analyste s'attache à éprouver avec ou pour le patient, ce qui, dans ce qu'il donne à voir et à entendre, se réfère électivement à sa sexualité infantile, à celle du pré-œdipe, à celle d'avant la parole, d'avant les souvenirs. Ces vécus anciens, qui ne s'expriment guère par la parole, ont pourtant fait le lit des premières organisations psychiques œdipiennes qui seront, elles, aptes à être remémorées. Pour cette écoute, le contre-transfert est vivement sollicité, puisque l'analyste n'a, comme boussole, que les rejets de sa propre sexualité infantile pour écouter les émotions indicibles de la petite enfance, pour reconnaître des affects infiltrant des sensations ou des agis. La mise en mots, prudente, réfléchie de cet infra-verbal se montre alors pertinente si les interventions, voire les interprétations, se font à bon escient avec le ton et les mots adéquats, après des temps d'écoutes silencieuses, riches du travail du préconscient de l'analyste.

Nommer l'affect

C'est peut-être dans son article « L'énonciation de l'affect »² qu'Annie Anzieu clarifie le plus précisément ses avancées en ce domaine. S'appuyant sur l'énoncé de Winnicott qui dit qu'un affect verbalisé devient : « un objet perçu objectivement », elle développe l'idée de base que « nommer un affect entraîne un processus de mentalisation ». Elle donne des exemples, issus de ses cures d'adultes et d'enfant.

Elle relate comment elle fut amenée à nommer « la jalousie » au cours de la cure de deux femmes qui, différemment, souffrent d'angoisses et de peurs et qui traduisent, c'est l'hypothèse de l'analyste, une jalousie non consciente. Prenant en compte la manière dont ces patientes avaient raconté leurs souffrances psychiques en des situations passées, évoquant la jalousie, elle explique comment elle choisit, à ce moment-là, ce mot plutôt que « l'envie » ou que « la rivalité » ; ce choix résulte de l'appréciation du transfert et tout autant du contre-transfert. L'une des deux lui répond : « Je n'y avais jamais pensé ». L'attention portée au matériel suivant cette intervention, enrichit l'analyse.

1. Les articles cités ont été republiés dans : *Le travail du psychothérapeute d'enfant*, Dunod, 2003.

2. Anzieu A., « L'énonciation de l'affect », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 29, 2001.

À l'écoute des réactions négatives et défensives d'une autre patiente, après la mise en mots de son agressivité vis-à-vis d'une « mauvaise mère », Annie Anzieu remarque que l'agressivité n'est habituellement reconnue comme telle, qu'avec la prise de conscience préalable de l'ambivalence envers l'objet de haine. Elle aurait, contre-transférentiellement, manqué de patience ou minimisé le lien libidinal à la mère haïe. Elle apporte là cette subtile remarque du nécessaire travail sur l'intrication, plutôt que sur le clivage.

Octave sept ans, dessine avec calme des dessins qui ne le sont pas. Survient un bruit extérieur inattendu, intempestif. Annie Anzieu note une mimique chez cet enfant, ce qui l'amène à lui dire : « Tu as l'air mécontent ». Elle suppose en effet que cet affect de déplaisir lui fait revivre des sentiments d'agacement pour le dérangement mais aussi, en fonction de ce qu'elle connaît de lui, un sentiment potentiel d'abandon. Il lui répond : « Je suis en colère ». Elle entend la colère de l'enfant comme une émotion complexe, polysémique.

Pierre, dix ans, joue sans entrain. Annie Anzieu, là encore en fonction des séances précédentes, lui dit : « Tu parais triste aujourd'hui ». L'affect de tristesse augmente et Pierre a les larmes aux yeux. Émotion partagée. L'enfant se ressaisit et répond : « Arrête tes conneries ». L'insolence le protège.

Et plus loin, c'est Jeanne, sept ans. Dans son jeu, il est question d'une sorcière. L'analyste se risque à une mise en mots de l'affect et l'assortit d'une interprétation dans le transfert : « Je crois que tu la détestes, cette sorcière et moi aussi, parce que je suis là, des fois, avec toi et puis je ne suis plus là ». Jeanne répond : « Il ne faut pas dire de gros mots ». Pour Jeanne, « détester » est ressenti à ce moment-là comme un « gros mot ».

Il y a un risque à verbaliser ainsi pour autrui : « La nomination de l'affect peut être rendue insupportable car le mot rend la chose existante ». Ce serait parfois comme : « Une blessure dont on retire le pansement ». La nomination sollicite le surmoi : affleurent des vécus d'accusation, voire honte, pour l'affect dévoilé, ressenti comme une tare. Le sujet, débusqué, en veut à l'analyse qui révèle, se considère aussi comme victime de ses émotions, s'empporte parfois contre les causes présumées de ces affects restés jusque-là clandestins. L'éventuelle érotisation des affects de déplaisir s'invite parfois dans le transfert : le patient se plaint, exhibe ses souffrances. Et pourtant, l'ambivalence est là aussi de mise : il y a plaisir et déplaisir au dévoilement. Pour toutes ces raisons, il importe d'écouter attentivement l'effet de l'énonciation chez le patient.

Le but de cette nomination des affects est leur transformation en objets de pensée, même non verbales (représentations de choses), au mieux en représentations narratives. Ainsi pourraient être mis en sens, un symptôme, un comportement, voire un acte, échappant jusque-là à la conscience. C'est donc au **moi** que l'on s'adresse lorsque l'on nomme un sentiment, insiste l'auteur(e), un moi qui est le lieu de ressenti de l'affect et celui de la création de symptômes plus pensables. Nommer un affect ce serait le présenter, lui faire écho, l'éclairer, alors qu'il était resté dans l'ombre. Le moi, ainsi interpellé, peut tout à la fois, en un mouvement actif et passif, ressentir et penser l'émotion, puis le sentiment et les représentations consécutives qui sont alors « qualifiées » par l'affect. Il y aurait, par cette nomination qui découvre et traduit, le dévoilement de : « quelque chose du moi qui vit sans se savoir-vivre », ainsi l'affect « se transforme en un objet reconnu ». On ne peut qu'évoquer le « trouvé-crée » de Winnicott lorsque la mise en mots d'un affect traduit au mieux l'état du moi. L'accordage analyste-patient est alors réussi.

Avec les enfants

C'est à la lecture d'articles écrits avant 1990 que l'on retrouve les fondements du travail d'Annie Anzieu sur l'énonciation de l'affect. Analyste d'enfants familière des supervisions, elle rappelle qu'un enfant jouant en séance met en scène des productions fantasmatiques, souvent créées à partir de situations vécues chargées affectivement ; jeux qu'elle apparente aux rêves. Mais jouer ou dessiner, c'est aussi ne pas vraiment raconter, ne pas penser. Les enfants ne relatent pas les événements, ne verbalisent pas, au sens de la cure analytique, ils n'évoquent que rarement des souvenirs. Ils multiplient les « actes ludiques » pouvant contre-investir des émotions sous-jacentes, défenses par l'action que l'on pourrait qualifier de contra-phobiques. Les affects à

l'œuvre, souvent intenses, se devinent aussi à partir de gestes, d'attitudes, de mimiques, ponctuant les productions. L'analyste y repère les émotions archaïques que sont l'angoisse, la peur de l'étranger, de l'inconnu, de la solitude, le désarroi, la détresse et la colère, mais aussi la rage captatrice de l'avidité et de l'emprise mais encore une destructivité bien souvent défensive : « l'intentionnalité défensive est inconsciente ».

L'analyste expérimenté se fait alors une idée de l'organisation des relations d'objet présentes et passées³ d'un enfant, une idée aussi des avatars de sa sexualité infantile, certes à partir de ce que les parents relatent du passé de l'enfant mais aussi à partir des thèmes habituels des productions qu'accompagnent tous ces affects intenses, plus ou moins explicites. L'analyste élabore ainsi une construction de l'implicite de l'organisation psychique de l'enfant qui le consulte, construction qui se crée à partir de l'écoute de cet infra-verbal présent dans le matériel de la cure, écoute privilégiée de l'inconscient. Nous évoquons par exemple ces enfants qui, en s'identifiant à l'agresseur, contre-investissent leurs angoisses par des scénarios agressifs, tel l'enfant décrit par Freud⁴, qui tente de maîtriser sa peur, éprouvée à la rencontre d'un médecin, en jouant au docteur effrayant un compagnon de jeu. Freud aurait pu illustrer son propos avec bien des jeux « de docteur » mais aussi avec les interminables jeux de bagarre (plutôt les garçons) ou de maîtresse (plutôt les filles), qui sous couvert d'une répétitive et douloureuse tyrannie, ne font que mettre en scène l'envers de vécus d'impuissance, voire d'aliénation. L'analyste construit donc une « image-hypothèse »⁵ du fonctionnement de son patient, qui se modifie à mesure de la progression de la cure. Cette « construction auxiliaire », bâtie dans le contre-transfert, à partir des vécus identificatoires aux affects et aux émotions infra-verbales accompagnant le matériel raconté ou produit, sert de toile de fond aux interventions de l'analyste, à cette « nomination des ressentis » projetée.

Les adultes aussi

L'analyste se construit également une représentation du fonctionnement psychique de ses patients adultes, à partir de ce que ceux-ci racontent de leur passé mais aussi à partir des modalités d'établissement et de déploiement de la relation d'objet et des éléments répétitifs qui la fondent.

À l'écoute de l'enfant dans l'adulte, l'analyste bâtit aussi cette « construction hypothèse » qui aurait à inclure l'adolescence mais aussi les émois de la latence et de l'œdipe mais encore l'indicible de cette petite enfance d'avant l'œdipe. Tout comme les enfants, les adultes aussi se défendent envers les sentiments de détresse, d'humiliation, d'impuissance, par des récits puérils évoquant des comportements de séducteurs avantageux, de manipulateurs ou de risque-tout. Les adultes aussi font peur pour ne pas avoir peur, sont avides par excès d'amour, sont destructeurs pour des passions pré-génitales dont les conflits œdipiens sont imprégnés. Eux aussi voudraient bien ne rien savoir de leurs fragilités sous-jacentes. Leurs dépressions par perte d'objet leur font courir le risque de reviviscence de vécus de dépressions narcissiques, émois déjà rencontrés en ces moments de l'enfance où se perd l'estime de soi, où se rencontre l'humiliation. L'enfant dans l'adulte est en quête d'écoute. Nommer les affects d'angoisse, de vulnérabilité ou de honte à des grandes personnes d'allure omnipotente, suppose une patiente (re)construction psychique du petit enfant plein d'émotions qu'il a dû être, suppose un savoir dire, interpréter, incontestable.

En deçà : le préverbal

Le non-verbal affleure en toute cure si l'on veut bien y être attentif. Et le non-verbal renvoie aux temps préverbaux. Annie Anzieu rappelle que la pulsion engendre les affects, de plaisir et de déplaisir, qui engendrent eux-mêmes des émotions. Celles-ci sont d'abord ressenties corporellement par le petit enfant, en tant que

3. Anzieu A., « Technique de reconstruction dans l'analyse des enfants », *Neuropsychiatrie de l'enfance*, n° 34 (7), 1986.

4. Freud S., *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

5. *Op. cit.*, 1989.

sensations perceptives, du temps où : « les traces sensorielles ont déposé des charges affectives ». Mais le monde extérieur veille, entoure le petit enfant dont les émotions et les perceptions sensorielles ont à être reconnues, mises en mots et en lien, dans l'accordage des premières relations, avant l'acquisition du langage. Ainsi peuvent cohabiter le plaisir et le déplaisir des premières expériences, ainsi peuvent être intriqués l'amour et la haine, ressentis dès le préverbal, ainsi peuvent être représentés et pensés tous ces émois. Et l'on se doute bien qu'une des fonctions de l'objet secourable est d'y contribuer, avec sa « capacité de rêverie ».

C'est sans doute ce qui fait écrire à notre auteur(e) que la nomination de l'affect, déjà là dans les premières relations, procède du travail de séparation individuation, procède en même temps de ce qui laissera place à l'interdit du toucher, à « la souffrance de ne pouvoir disposer de l'objet », de cet objet qui fait écho, fait miroir à la violence des émotions premières. L'enjeu est la conscientisation par le moi naissant, de ces premiers affects créateurs d'émotions avec la capacité de se représenter, c'est-à-dire de subjectiver l'expérience.

L'analyste d'enfants ne doit pas oublier que l'enfant est un « pervers polymorphe » rappelle pertinemment Annie Anzieu⁶. En effet, l'écoute, la reconnaissance et l'accompagnement verbal, par les objets, de ces affects préverbaux, concerne les manifestations prégénitales, orales et anales de la sexualité infantile, avec les passions qui accompagnent les sensations et les agis de cette époque. Alors il arrive que les objets censés mettre en sens et en représentation des affects violemment exprimés de cette période précœdipienne, soient débordés, incapables de mettre des mots adéquats sur les affects. C'est possible de la part des premiers objets d'investissement d'un petit enfant, possible aussi de la part d'analystes trop distants de leur infantile.

Non pensé, l'affect peut rester un ressenti excitant qui, en tant que tel, tend à se faire répétitif. Et quand les affects restent en mal de figuration ou de représentation, ils restent infra-verbaux, ancrés dans le corps sensoriel et moteur. Isolés les uns des autres, ils submergent, irréprésentables, impensables. L'amour et la haine restent clivés et projetés au dehors. Pourtant, on peut considérer que l'ambivalence n'est jamais absente, à partir du moment où il y a investissement, l'isolation de l'amour et de la haine serait « une ruse de l'inconscient ».

Le contre-transfert

Tout ceci justifie l'importance du travail contre-transférentiel lorsque l'analyste choisit de mettre en mots le non-verbal de l'analysant. C'est à partir de sa propre histoire affective que l'analyste présume la présence, chez ses patients, de tel ou tel état émotionnel, à partir des productions, en partie non verbales d'un enfant mais aussi à partir de l'écoute de l'implicite du discours d'un adulte. Quand le patient est un enfant, l'analyste est censé retrouver dans son contre-transfert ses propres désirs infantiles, ses affects et ses fantasmes archaïques, la verdeur de ses passions enfantines, ses vécus de frustration, de haine, en un mot « sa propre perversité ». Seulement à cette condition l'enfant aura le sentiment « d'être compris », au sens de Melanie Klein, ce qui pourra l'aider à « combler les lacunes du narcissisme primaire » et diminuera ses sentiments agressifs⁷. À l'adolescence, on le sait, réapparaissent les angoisses dépressives et de séparation-individuation des premiers temps⁸. Mais l'analyse d'adultes, celle de patients apparemment civilisés qui pensent être bien loin de leur sexualité infantile, ne comprend-elle pas, au mieux, la reviviscence de cette sexualité perverse polymorphe qui aura, de toutes façons, infiltré la conflictualité œdipienne ? C'est parce que, à son écoute, l'analyste se représente, tapie derrière son discours, la sexualité infantile de son patient, dans ses rejets infra-verbaux et parce qu'il lui en dit quelque chose, que celui-ci aura quelque chance d'entendre et de (re)connaître en lui-même les émois archaïques du préverbal, la crudité pulsionnelle du prégénital. En ce sens, ce qu'apporte Annie Anzieu intéresse le travail analytique en son ensemble.

6. Anzieu A., « Comment on parle aux enfants », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 1, 1986.

7. Anzieu A., « Technique de reconstruction dans l'analyse des enfants », *op. cit.*

8. Anzieu A., « Comment on parle aux enfants », *op. cit.*

Annie Anzieu démontre cette idée que la nomination d'un affect déclenche une « mise à nu » et du patient et de l'analyste. Quand celui-ci envisage de nommer un affect qu'il pense avoir reconnu, bien qu'il ne soit pas le sien, il lui faut aussi ne pas oublier que l'affect qu'il repère chez son patient, en un certain moment de la cure, n'est qu'une partie de son moi, qu'il ne le résume pas. Autrement, la nomination d'un affect, du fait du transfert, risque de renvoyer sauvagement à l'être. Une seule pulsion n'est pourtant pas identitaire, la dangerosité non plus.

En nommant l'affect, l'analyste souhaite permettre au patient une prise de conscience, un « retour du moi sur soi-même », une « confirmation de l'identité » donc une meilleure représentation de son narcissisme. Il y parvient quelques fois. Au minimum il suscite chez son patient une excitation, une « expérience émotionnelle ». Le lien du patient-analyste s'actualise alors, lien « libidinal ou mortifère, d'un objet autre que soi-même », avec « confirmation de l'investissement de l'objet » ; en positif ou en négatif. Cependant la réponse du patient à l'intervention de l'analyste, même indirecte, s'adresse, à travers le transfert, à ses propres objets internes, y compris à ses objets partiels⁹. Quand Octave dit « Je suis en colère », quand Pierre réplique : « Arrête tes conneries » ou Jeanne « Il ne faut pas dire de gros mots », ces défenses vis-à-vis de l'émergence de l'émotion le sont envers les objets de la sexualité infantile.

La mise en mots

À partir de son auto-analyse contre-transférentielle, l'analyste pourra trouver le moment opportun, choisir les mots justes, la bonne syntaxe avec la tonalité adéquate, pour verbaliser un affect avec ou sans interprétation. Si la nomination des affects de tristesse, voire de mécontentement est relativement aisée, celle des affects de haine et d'amour est plus délicate car elle implique plus directement le transfert donc le contre-transfert. Et cela est vrai pour l'enfant et pour l'adulte.

La nomination de la pulsion agressive est à contextualiser ; dans le transfert, elle est comprise en tant que répétition d'une situation antérieure, ce qui met en lumière les projections et les déplacements à l'œuvre. Si un analyste dit : « *Je suis pour vous comme telle personne détestée, dans le présent ou le passé* » (telle l'interprétation faite à Jeanne), la proposition du déplacement sollicite l'associativité, ce qu'une formulation telle qu'un sec et culpabilisant : « *Vous m'en voulez, ou vous ressentez de l'agressivité envers moi* », empêche tout à fait. Il ne suffit pas de nommer crûment un affect, sans proposer quelque liaison représentative. La mise en mots de la complexité, même hypothétique, des raisons d'un affect de haine, va dans le sens bénéfique de la non-linéarité des causalités. Il est également salutaire de se souvenir que les pulsions agressives et destructrices témoignent d'un investissement de l'objet, avant qu'il ne soit haï : l'ambivalence est un socle solide. Ni l'analyste ni le patient ne sont dangereux ou détestables dans leur totalité, même s'ils contiennent des objets partiels dangereux. Quand le discours hostile d'un adulte ou les agissements violents d'un enfant traduisent un déchaînement de haine avec intentions destructrices, la reviviscence contre-transférentielle de la cruauté de la sexualité infantile prégénitale peut aider un analyste à le comprendre, à le supporter, à y voir en filigrane des sentiments d'infériorité ou de honte envers la personne de pouvoir que nous représentons pour eux, ce qui les inquiète (l'asymétrie des places étant plus forte encore avec un enfant). Des sentiments d'échec ou d'inanité envers des idéaux écrasants, peuvent aussi engendrer des accès de rage narcissique, venus des temps lointains où des vécus d'impuissance infantile avaient pu mettre hors de soi, avaient pu donner envie de s'enfuir. Annie Anzieu attire notre attention sur le fait que, si certes nos interventions sont sous-tendues par le désir d'exercer sur notre patient un pouvoir bénéfique, celui d'une « efficacité mutative »¹⁰, elles relèvent néanmoins d'un désir de pouvoir sur autrui et celui-ci est un rejeton, même amoindri, de l'omnipotence infantile. Et les patients écorchés vifs y sont fort sensibles.

9. Anzieu A., « Comment on parle aux enfants », *op. cit.*

10. Anzieu, A., « Construction et contre-transfert en psychanalyse de l'enfant », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 6, 1989.

L'interprétation des pulsions libidinales n'est pas plus facile, ni chez l'enfant ni chez l'adulte. Ceux-ci s'investissent mutuellement, l'enfant n'est pas seul à exercer un pouvoir de séduction sur son analyste. Celui-ci voit se réactualiser, dans son contre-transfert, les diverses figures de sa sexualité infantile avec ses attachements passés. Quant au patient, même jeune, il répète, dans le transfert, des amours antérieures. Par son transfert positif, il lui arrive de tromper son analyste qui, habité de désirs réparateurs, peut imaginer pouvoir apporter du bon qui remplacerait le mauvais. Par ailleurs, la séduction sexuelle, que l'analyste exerce sur ses patients, même tout jeunes, peut-être si embarrassante et culpabilisée, qu'elle est bien souvent niée et contre-investie par les deux parties. C'est tout cela que montre Annie Anzieu à partir de son travail de supervision. Si les deux protagonistes de l'échange n'oublient pas la triangulation, tapie dans les coulisses de toute relation duelle, les séductions réciproques sont représentables, pensables, pas seulement excitantes ; et la mise en mots devient possible. De plus, le désir de séduire n'est pas seulement objectal, il a son volet narcissique : être admiré, aimé, a sa part d'égoïsme pulsionnel d'emprise. Quand le désir libidinal objectal est explicite dans le transfert, il importe de se souvenir, avant de verbaliser, que le fantasme de réalisation de désir est aussi quête de satisfaction narcissique. Le plaisir d'un câlin n'est pas seulement objectal : il est aussi satisfaction d'érotismes sensoriels précœdipiens. Les analystes d'enfants comme d'adultes, ont à se garder du confort d'un transfert positif. Les autoérotismes préobjectaux ont fondé le bien-être narcissique, à condition bien sûr, qu'un entourage bienveillant et pare-excitant ait permis ces expériences organisatrices. Ainsi est confirmée « la place du désir dans le corps ».

L'écoute et la mise en mots qu'Annie Anzieu propose, prend aussi en compte la distinction entre le transfert sur l'analyste et celui sur le cadre ; c'est ce qu'elle nous rappelle. Nous y lisons la référence à une scène primitive implicite et l'inscription dans une tiercéité structurelle. Alors quand sa patiente adulte lui dit « Je n'y avais jamais pensé », on peut présumer que son analyste attend, parmi les effets du dévoilement, la mise en jeu de la « curiosité épistémologique » envers elle-même et ses objets internes mais aussi envers elle, son analyste. Celle-ci, à travers cette énonciation des affects raconte le lien qu'elle entretient avec la théorie, avec son propre cadre.

Une lecture en forme de dialogue

Cette lecture des articles d'Annie Anzieu a fait écho à mes intérêts personnels pour la reviviscence du préverbal dans les cures et, même si j'ai ma part dans ces commentaires, j'ai trouvé dans ces travaux de précieuses réflexions concernant cette féconde écoute de l'infra-verbal et sur les émois contre-transférentiels à l'œuvre. Cet infra-verbal est là, qui est là depuis les origines. Normalement le nourrisson signifie au moyen de sons avant un an, puis acquiert progressivement les mots du langage de l'entourage et à deux ans on peut dire qu'un enfant sait déjà parler. Et avant ? Il éprouve et pense ! Il se souviendra de peu avant trois ans. Et pourtant, dès la naissance il ressent intensément ces affects qui ne le quitteront plus. Corporellement éprouvés et psychologiquement appréhendés en tant que ressentis de plaisir ou de déplaisir¹¹, les affects accompagnent les premières expériences mais précèdent la constitution du moi et de l'objet. Ils sont là lors des premiers échanges avec l'excitante mère séductrice¹², là en tant qu'éprouvés de la symbolisation primaire¹³. La mise en lien de ces affects, passivement ressentis avec les représentations¹⁴, est une nécessité qui précède et organise les relations d'objet, duelles mais aussi triangulaires. Alors comment ne pas tenir compte de ces lointaines expériences affectives qui ont marqué toute la période précœdipienne, avec ses plaisirs oraux et anaux, intersubjectifs mais

11. Green A., *Le discours vivant*, PUF, 1973.

12. Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, 1985.

13. Roussillon R., « Symbolisation primaire et identité », *Agonie, clivage et symbolisation*, PUF, 1999.

14. André Green distingue bien les représentant-affect et les représentant-représentation pour représenter la pulsion, dans *Le langage dans la psychanalyse*, Les belles lettres, 1984.

aussi auto-érotiques, alors que l'œdipe en est imprégné ? Pourquoi ferait-on l'impasse de l'écoute de ces scories affectives venues des profondeurs, peut-être porteuses de créativité si l'on en croit Winnicott ? Pourquoi ne pas partager avec le patient ces aperçus sur de lointains vécus qui l'ont construit ? Pourquoi ne pas travailler plus sur l'informe, comme Laurence Kahn le propose¹⁵ ? À ces questions Annie Anzieu a proposé quelques réponses.

15. Kahn L., « Le cas d'Irène », « Toi, l'aimes, nue ? », *Cures d'enfance*, Gallimard, 2004.

Une évocation d'Annie Anzieu, psychanalyste et psychothérapeute d'enfant

Bernard Golse

Je connaissais Annie Anzieu par ses travaux sur la psychanalyse et la psychothérapie de l'enfant et son engagement vigoureux dans ce champ et c'est en partie pourquoi je lui avais demandé si elle accepterait d'assurer la poursuite de la supervision de ma deuxième cure d'adulte dans le cadre de ma formation à l'Association psychanalytique de France, lorsque cette deuxième supervision s'était vue, hélas, interrompue par la mort de Pierre Fédida.

Passer d'un superviseur homme, psychanalyste d'adultes, à une superviseuse femme psychanalyste, d'adultes et d'enfants, me paraissait en effet intéressant dans l'absolu mais aussi par rapport à la problématique particulière de ma patiente, pour qui soigner l'enfant en elle constituait sans doute l'un des enjeux principaux de son traitement.

J'ai continué à aller la voir longtemps au-delà de cette supervision car j'aimais beaucoup me retrouver chez elle pour parler de tout et de rien, de tout surtout et de la psychanalyse bien entendu.

L'une des choses qu'Annie Anzieu m'a apprises et sur laquelle elle attirait souvent mon attention, est l'intérêt qu'il y a – à certains moments des traitements – de savoir manifester au patient notre présence d'analyste et de la faire sentir en intervenant « à la première personne » disait-elle, c'est-à-dire finalement en deçà des mots et en tant que personne de chair et d'os, ce qui n'a rien à voir, me semble-t-il, avec la position de Sándor Ferenczi quant à la révélation au patient par l'analyste de son contre-transfert.

Il y a deux domaines où, me semble-t-il, Annie Anzieu a beaucoup apporté au champ de la psychanalyse de l'enfant, c'est celui des psychothérapies d'enfants et celui des supervisions.

- Annie Anzieu a écrit en 2003 un livre passionnant sur *Le travail du psychothérapeute d'enfant*¹ dont j'avais rédigé une note de lecture dans les pages de la revue *le Carnet/PSY*². Dans cet ouvrage sur lequel je reviendrai, elle insiste également sur le fait que chaque analyste d'enfant a à se trouver lui-même et à se forger son propre style en tenant compte de ce qu'il est, bien entendu mais en empruntant aussi à divers corpus théoriques, sans pour autant s'aliéner à aucun d'entre eux.

C'est là une donnée que j'essaie aujourd'hui de transmettre dans ma propre activité de formation et le souvenir d'Annie Anzieu joue pour moi sur ce point comme une représentation encore très émouvante.

- En ce qui concerne les supervisions, Alain Braconnier et moi lui avons proposé d'écrire un livre pour la section « enfant » de la collection du « Fil rouge » que je dirigeais aux Presses universitaires de France depuis longtemps déjà avec Philippe Jeammet et Gilbert Diatkine et dont je continue à assumer la responsabilité.

Elle avait en effet une expérience importante et une vision particulière de ce domaine particulier de la formation. Annie Anzieu avait à la fois envie de se lancer dans cette rédaction et peur d'être déjà trop âgée pour y parvenir.

1. Anzieu A., *Le travail du psychothérapeute d'enfant*, Dunod, 2003.

2. Golse B., Note de lecture du livre : *Le travail du psychothérapeute d'enfant* (Annie Anzieu), *le Carnet/PSY*, n° 91, pp. 13-15, 2004.

Je lui avais dit que nous procéderions par interviews et qu'Alain Braconnier et moi nous chargerions entièrement de la rédaction. Son mélange d'envie et de crainte se maintenait et finalement ce travail n'a pas vu le jour, ce que je regrette infiniment.

J'ai participé il y a quelques mois à un congrès à Bruxelles consacré à la tendresse d'un point de vue psychanalytique et je n'ai cessé de penser à Annie Anzieu qui incarnait pour moi un mélange très particulier d'intelligence et de disponibilité mais aussi d'infinie tendresse et ceci sans la moindre trace d'angélisme.

La tendresse dans sa complexité et dont l'effet peut être authentiquement thérapeutique... si elle inclut la tendresse de l'analyste envers l'enfant qu'il craint lui-même d'avoir été.

Je ne sais toujours pas si je l'ai assez remerciée de cette incroyable leçon de vie qu'elle m'a donnée avec tant de délicatesse.

Dans la mesure où c'est précisément parce qu'elle était psychanalyste et psychothérapeute d'enfants que j'avais choisi Annie Anzieu pour superviser la deuxième analyse d'adultes de mon cursus de formation, j'aimerais donc revenir ici sur le livre, à mon sens très important, qu'elle a écrit en 2003 sur *Le travail du psychothérapeute d'enfant*. Il est des livres plus ou moins précieux. Celui-ci est de ceux qui, à mon sens, le sont infiniment et tout particulièrement aujourd'hui.

D'une part, parce qu'il rassemble une série d'articles de cet auteur qui étaient devenus difficilement accessibles et d'autre part parce qu'il nous montre ce qu'il en est d'un authentique travail d'analyse avec les enfants, à l'heure où cette pratique est encore contestée en tant que telle au sein de certaines institutions analytiques et à l'heure où, par ailleurs, la pratique psychanalytique se trouve parfois l'objet de dérives plus ou moins affadissantes qui lui font perdre de sa créativité et de sa dimension par essence subversive, chaque fois que la verbalisation se suffit à elle-même en perdant de vue, en quelque sorte, la perspective de l'interprétation proprement dite.

Membre titulaire de l'Association psychanalytique de France, longtemps responsable de la formation des psychothérapeutes d'enfants à l'hôpital de la Salpêtrière et fondatrice en 1994 de la SEPEA (Société européenne de psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent) avec Florence Guignard, Annie Anzieu possédait une triple formation initiale d'orthophoniste, de psychomotricienne et de psychologue. Son rapport intime avec le corps et le langage imprégnait ainsi de manière très perceptible sa conception de la psychanalyse et sa manière d'en parler.

Comme elle le dit elle-même dans l'avant-propos de cet ouvrage qui lui avait permis de « revenir sur (ses) pas » et de jeter ainsi un regard rétrospectif sur son propre trajet clinique et conceptuel, ainsi que sur l'évolution de la psychanalyse d'enfants, de nombreuses interrogations subsistent encore, dont la fertilité tient sans doute au fait de demeurer des interrogations ouvertes : le fait que la psychanalyse se situe dans l'en-deçà du langage chez nombre d'enfants, la primauté du corps et du mouvement, la question de la libre association à cet âge de la vie, la spécificité de l'analyse d'enfant qui exige « une souplesse particulière du cadre et une souplesse contre-transférentielle de l'analyste », toutes ces problématiques sous-tendant bien évidemment la délicate et difficile question de la formation des analystes d'enfants.

J'avais admiré la simplicité et la profondeur du style de l'écriture d'Annie Anzieu, mais ceux qui ont eu ou qui ont, le plaisir et le privilège de travailler avec elle, savent que cette simplicité et cette profondeur caractérisaient également sa personne et sa pratique analytique fondamentalement vivante, humaine et personnellement engagée, d'où la prédilection d'Annie Anzieu pour ce qu'elle appelait les interprétations en « je » qui donnent du corps à la cure et qui se situent aux antipodes des interprétations intellectualisantes, théorisantes, pédagogiques et parfois très abstraites qui fleurissent, ici ou là, dans le champ de certaines pratiques quelque peu désincarnées.

Cette place du corps, de l'affect et de l'incessante prise en compte du contre-transfert ne sont pas sans rappeler la manière de Didier Anzieu lui-même et on sent, là, le vif de ce qui a pu les rapprocher de manière si étroite et si intense pendant de longues années, au-delà de la question de l'enfant en tant que tel.

Je me permets de redonner ici, pour tous ceux qui ne l'auraient pas lu, une description relativement détaillée de cet ouvrage. Après avoir rappelé la vision psychanalytique de l'émergence du langage (chapitre 1) et précisé les différences qui existent entre rééducation du langage et psychanalyse d'enfant (chapitre 2), plusieurs chapitres demeurent centrés sur la question du langage qui traitent successivement de la perception de la parole chez un enfant psychotique (chapitre 6), d'une psychanalyse d'enfant mutique (chapitre 7) et des liens entre mutisme et bégaiement (chapitre 8).

Deux autres chapitres s'inscrivent encore dans cette démarche en envisageant la question de la parole de l'analyste (chapitre 13) et celle de l'énonciation de l'affect (chapitre 14).

Tous ces chapitres centrés sur le langage verbal mettent en avant le double ancrage corporel et relationnel de l'accès au langage verbal, qui ne peut être considéré comme une simple fonction modularisée, principalement cognitive ou purement neurologique.

L'interface est difficile à tenir mais la triple formation de l'auteur donne à ses propos une densité toujours lumineuse et donc fort éclairante.

On relira avec attention le chapitre 3, consacré à la psychanalyse des enfants, qui n'a rien perdu de son actualité et qui se clôt par une réflexion courte mais fondamentale sur la technique kleinienne (au sein de laquelle la place de l'analyse des mouvements et des affects dépressifs est, on le sait, prééminente) et sur les caricatures qui ont pu en être faites, notamment quant au caractère itératif et trop concrètement sexuel des interprétations.

La classique distinction entre « transfert sur le cadre analytique » et « transfert sur la personne de l'analyste » est reprise ici de manière extrêmement subtile et dans la perspective de la grande fréquence des séances proposée par les analystes anglais, fréquence qui joue, probablement, dans le sens d'une intensification des processus transférentiels.

On sait que le choix du rythme des séances ne renvoie pas seulement à un choix technique mais qu'il a, en soi, une valeur d'interprétation latente quant à la structure psychique du patient, capable ou non, selon les cas, d'assumer sa destructivité pendant plusieurs jours consécutifs, sans revoir l'analyste et sans pouvoir ainsi vérifier sa « survie ».

De très intéressantes hypothèses sont faites quant à la déssexualisation souvent observée des interprétations de l'analyste, en écho au processus de refoulement en cours d'instauration chez l'enfant.

Annie Anzieu prend soin, toutefois, de nous rappeler que Melanie Klein « nous communique ses notes et ses commentaires et non le texte réel des séances et des interprétations », ce qu'une lecture trop rapide de ses écrits risque parfois de nous faire oublier.

Trois chapitres se centrent sur les liens entre l'enfant et sa réalité externe, en envisageant l'enfant face à l'échec scolaire (chapitre 4), l'analyse d'enfant face à la réalité de l'environnement (chapitre 5) – titre winnicottien s'il en est – et enfin la place de l'objet concret dans la construction du moi (chapitre 9).

Trois autres chapitres sont consacrés à des réflexions sur des problématiques théorico-cliniques d'importance : la technique de reconstruction dans l'analyse des enfants (chapitre 10), les difficultés de l'évaluation des psychothérapies d'enfants (chapitre 11), le travail de construction et le contre-transfert (chapitre 12).

Les deux derniers chapitres (16 et 17) ont trait à la fin de l'analyse mais en faisant une place importante à la problématique de l'analyste, au sein de ce processus qui engage de manière très émouvante et souvent douloureuse, le contre-transfert du soignant, question du contre-transfert qui constitue, sans nul doute, l'axe fort de l'ensemble de cet ouvrage.

Je mets à part le chapitre 15 qui me semble particulier, en ce sens qu'il est le seul à prendre en compte la place de l'enfant reconstruit dans la cure des adultes à partir de trois cas cliniques particulièrement éloquentes. Son titre (« La mère absente – Reconstruction de l'enfant déprimé au cours de la cure de femmes adultes ») ne va pas sans évoquer pour le lecteur d'aujourd'hui le travail d'André Green sur « Le complexe de la mère morte » : ce texte a été écrit plusieurs années (1993) après celui d'André Green (1980) mais on sent pourtant que c'est par des voies différentes que les deux auteurs se rejoignent, en confortant ainsi l'importance de ces dépressions maternelles précoces dont l'impact peut se faire sentir à long terme, *via* la dynamique des « dépressions de transfert » (André Green).

Finalement, ni kleinienne au sens étroit du terme, ni Anna-freudienne, ni seulement winnicottienne (encore que Donald W. Winnicott ait certainement été pour elle un modèle essentiel), Annie Anzieu nous montre ce qu'il en est de la liberté de pensée théorique que chaque analyste d'enfants (mais cela vaut aussi, me semble-t-il, pour tout analyste) a à se forger, à conquérir et à incarner.

Ceci est émouvant à lire et à ressentir comme une leçon de vie professionnelle – ou comme une leçon de vie tout court – et ceci d'autant plus, que ce trajet de l'analyste fait écho au travail psychique de l'enfant lui-même qui, pour se construire, ne peut qu'emprunter à autrui pour faire surgir du nouveau à partir du même.

Travail de filiation et de liberté, en quelque sorte.

Après avoir lu ce livre, qui pourrait encore douter de l'existence de la psychanalyse d'enfant et à cet égard, le titre choisi qui n'évoque que le travail du psychothérapeute, s'avérait peut-être un peu trop modeste ou un peu trop restrictif, encore qu'il vienne utilement souligner la délicate et si actuelle question des liens entre psychanalyse et psychothérapie.

À notre époque où règnent tant de faux-semblants, le lecteur pouvait et peut découvrir une atmosphère d'humanité et d'authenticité qui sont au cœur d'une psychanalyse vivante et sans nul doute décisive pour tous les enfants qui ont rencontré Annie Anzieu, pour tous ceux dont la cure personnelle a été supervisée par ses soins et, *last but not least*, pour tous les analystes qui ont eu, comme moi, la chance de la rencontrer en tant que superviseur.

Merci Annie Anzieu de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous nous avez transmis et de ce que vous étiez, tout simplement.

Hommage à Annie Anzieu

Florence Guignard



Dans la nuit du 9 au 10 novembre 2019, Annie Anzieu nous a quittés.

Nous la pensions éternelle, tant elle était consubstantielle à la psychanalyse française, aux destins du féminin et du maternel, et à la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent.

Parmi les quelques photos d'Annie que je possède, j'ai choisi celle-ci, que j'ai prise en 2007 sur le seuil de sa maison du Pyla, tandis que nous attendions le taxi qui allait nous conduire à la gare pour prendre le train qui nous ramènerait à Paris. J'aime à penser qu'elle a éprouvé la même sérénité souriante lors de son dernier départ.

Annie laisse ses anciens analysants, enfants, adolescents et adultes dans la peine mais aussi dans la gratitude, pour tout ce développement de l'âme et du corps qu'elle a permis en eux.

Elle laisse trois sociétés en deuil : l'Association psychanalytique de France, dont elle était membre formateur, l'Association psychanalytique internationale dont elle était membre formateur direct pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent et la Société européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent – la SEPEA, dont elle fut plusieurs fois la Présidente.

Et elle nous laisse, nous, sa famille, ses amis, ses collègues, ceux qu'elle a aimés, compris, enseignés, encouragés, accompagnés...

J'ai le privilège de faire partie de ses amis et de ses collègues proches, pour qui la blessure de son départ est parfois adoucie par la gratitude que nous lui avons pour tout ce qu'elle nous a apporté et tout ce que nous avons partagé.

Un an après sa disparition, sous la menace mondiale de la pandémie de COVID 19 qui nous rappelle chaque jour la loi du temps qui passe et la finitude humaine, elle demeure toujours présente dans mes pensées, accompagnant mes lectures et mon écriture.

Je me demande comment elle aurait accueilli nos contraintes d'analyse à distance et d'enseignement par Zoom.

Elle qui aimait tant la nature, je me demande aussi ce qu'elle penserait de cette sixième extinction massive des espèces de la terre, qui s'accélère désormais chaque jour, dans un mode devenu fou, aveuglé par le profit.

Avant d'entrer dans le champ de la psychanalyse, Annie Anzieu a suivi une formation littéraire et philosophique de haut niveau, ainsi qu'une formation d'orthophoniste. Lorsqu'elle a commencé à travailler à l'hôpital de la Salpêtrière, le Pr Daniel Widlöcher, constatant ses talents de psychothérapeute hors du commun, a rapidement transformé son poste d'orthophoniste en poste de psychothérapeute d'enfants et l'a encouragée à former de jeunes thérapeutes. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui des psychanalystes chevronnés et tous et toutes lui ont gardé une gratitude infinie pour la valeur exceptionnelle de son enseignement et pour son implication humaine et personnelle.

Devenue membre titulaire chargée de formation à l'Association psychanalytique de France, Annie Anzieu a exercé la psychanalyse avec des patients de tous les âges, y compris des très jeunes enfants. À une époque et dans un environnement où la psychanalyse de l'enfant était considérée comme une application mineure de notre profession, elle a rencontré une grande ambivalence dans le milieu de la psychanalyse française mais aussi une vivifiante communauté d'intérêts avec des pionnières de la psychanalyse de l'enfant, comme Jenny Aubry, puis François Dolto et Myriam David. Elle n'a jamais abandonné ce champ de découvertes théoriques et de pratique clinique de la psychanalyse et a cherché sa nourriture et ses appuis parmi les grandes figures mondiales de la psychanalyse d'enfants, en tout premier lieu Anna Freud, puis aussi Melanie Klein, Winnicott, René Spitz, pour ne citer qu'eux.

J'ai rencontré Annie Anzieu à la faveur du premier Congrès des psychanalystes de langues romanes – aujourd'hui, de langue française – auquel j'ai pu assister, au début de mon cursus analytique en Suisse, en 1965. En 1970, lorsque j'ai quitté Genève pour Paris et la Société suisse de psychanalyse pour la Société psychanalytique de Paris, j'ai eu plusieurs occasions d'échanger avec Annie. Notre intérêt commun pour la psychanalyse de l'enfant nous a très vite réunies et nous avons tissé les liens d'une amitié solide et durable.

Un beau jour, lassés de passer nos samedis après-midi dans de doctes réunions visant à ne pas trouver de solution au problème de la formation en psychanalyse d'enfants dans nos sociétés d'appartenance, nous avons osé imaginer nous lancer à organiser une Journée théorico-clinique avec les élèves de nos séminaires privés respectifs. L'APE – Association de psychanalyse de l'enfant – était née, dans un enthousiasme qui a largement dépassé nos attentes. C'était en 1984. Elle a magnifiquement fonctionné pendant dix ans et a été suivie et remplacée en 1994 par la SEPEA – Société européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent – toujours active à ce jour.

Cette européanisation de notre activité nous a apporté beaucoup d'espoir et a considérablement enrichi nos week-ends de travail, facilitant les échanges avec d'éminents psychanalystes d'enfants européens et aussi avec de jeunes candidats qui ont apprécié notre manière d'aborder la clinique psychanalytique avec l'enfant. La pandémie ne nous a pas fait baisser les bras : nous faisons recours à la technologie actuelle, déterminés à poursuivre nos activités à Paris, Rouen, Lyon, Aix-en-Provence mais aussi à Lisbonne et à Bologne, en lien avec de nombreux psychanalystes d'enfants et d'adolescents des sociétés composantes de l'API.

Lorsque Daniel Widlöcher était Président de l'API (2001-2005) et sous l'impulsion de notre regrettée collègue helvético-britannique Anne-Marie Sandler, le *Committee On Child and Adolescent Psychoanalysis* (COCAP) de l'Association psychanalytique internationale (API) nous a élues, Annie et moi, membres titulaires formateurs directs de l'API en psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent. C'était une main tendue par cette Association qui regroupe toutes les Sociétés psychanalytiques dont elle reconnaît les compétences et les cursus de formation, pour offrir à nos deux sociétés d'appartenance – APF et SPP – la possibilité d'amorcer rapidement une formation officielle en psychanalyse de l'enfant, chacune en leur sein, dans une période de l'histoire où la psychanalyse avait le vent en poupe et était accueillie à bras ouverts dans les universités et les structures hospitalières.

Aucune des deux sociétés n'ayant accepté cette possibilité et ni Annie ni moi n'ayant souhaité sortir de nos sociétés respectives pour en créer une nouvelle, la France se trouve encore aujourd'hui dépourvue de formation en psychanalyse de l'enfant reconnue par le COCAP et agréée par l'API. C'est d'autant plus dommage que,

sous l'impulsion de sa Présidente actuelle, Virginia Ungar et de son Bureau, l'API opère une ouverture sans précédent sur les nouvelles conditions d'exercice de l'ensemble de la psychanalyse au vingt-et-unième siècle. Pour ne pas perdre un temps précieux et parce que nous avons toujours pensé que la meilleure formation pour devenir psychanalyste à part entière était l'exercice de la psychanalyse avec les enfants, nous avons alors organisé une formation en psychothérapie psychanalytique à la SEPEA, formation qui est maintenant remarquablement reprise, soutenue et développée par son Président actuel Xavier Giraut et son équipe.

Malgré le discrédit dont la psychanalyse est devenue trop souvent l'objet actuellement, en France et ailleurs, cette formation est encore tolérée par les tutelles financières de la formation permanente. Grâce à la compétence et à la détermination des praticiens que nous avons formés, nous survivons donc et poursuivons nos efforts en espérant des jours meilleurs.

Et si notre chemin n'a pas toujours été sans obstacle, l'évolution de la société civile semble aujourd'hui nous donner raison : l'exigence métapsychologique de la méthode psychanalytique va devoir se frayer un passage de plus en plus difficile au travers des conditions économiques et culturelles de notre société occidentale présente et à venir, conditions qui ne permettent plus qu'exceptionnellement de proposer une cure-type, tandis que les besoins du monde en thérapie véritablement psychanalytique se font de plus en plus aigus et tragiques. Sous peine de disparaître complètement, la psychanalyse va devoir, pour survivre, s'exercer principalement dans les eaux mêlées de la psychothérapie psychanalytique. Cela demandera à ses praticiens une rigueur de pensée conceptuelle à la mesure de leur souplesse d'adaptation à des conditions inédites.

Annie Anzieu était une force tranquille. Dans les temps difficiles que vivent aujourd'hui les sciences humaines, la psychanalyse est prise entre le travail d'assimilation des magnifiques découvertes dues aux neurosciences et le rejet ambiant de toute forme d'intériorité et de fonctionnement psychique qui dépasse la binarité de l'intelligence artificielle. Il n'est pas certain qu'elle puisse reconquérir une place dans le socius et dans la formation des cadres de notre société civile.

Comme je l'ai écrit en 2014¹, je continue à penser que la pratique psychanalytique avec l'enfant et l'adolescent demeure le fer de lance des découvertes cliniques et théoriques en psychanalyse. Annie Anzieu fut l'une des magnifiques pionnières de cette discipline. Sa disparition nous laisse entre le chagrin et la gratitude et avec un exemple incomparable de courage et de détermination à ne jamais baisser les bras dans l'adversité.

Annie Anzieu laisse une œuvre écrite importante.

Elle a publié de très nombreux articles dans diverses revues, notamment la *Revue française de psychanalyse*, la *Nouvelle revue de psychanalyse*, *Adolescence*, *Lieux de l'enfance*, le *Carnet/PSY* et, *last not least*, le *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, qui ne compte pas moins de neuf contributions majeures de sa plume, sur des sujets clés de notre discipline, comme : l'interprétation, le cadre, le contre-transfert, le rêve, la dépression, la naissance de la pensée, la séparation, l'affect...

Elle a également apporté une contribution majeure à deux ouvrages collectifs : *Le travail du dessin en psychothérapie de l'enfant* (Dunod, 1996) et *Le jeu en psychothérapie de l'enfant* (Dunod, 2000), ce dernier comprenant également une participation de sa fille, Christine Anzieu Premmereur.

Pour terminer ce bref hommage, je voudrais m'arrêter un instant sur son bel ouvrage : *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité* (Dunod, 1989), réédité et traduit en plusieurs langues. La mort d'Annie m'a conduite à reprendre la lecture de cet ouvrage inclassable et j'y ai trouvé de nouvelles perles.

Le clin d'œil au chef-d'œuvre longtemps méconnu de Robert Musil² est subtil à plus d'un titre : tandis qu'Ulrich, le mathématicien héros de Musil, se met « en vacances de la vie » pour un an, abandonnant pour ce temps-là

1. Guignard F., « Les veilleurs dans la nuit, pour l'amour du vivant », *Psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent, état des lieux et perspectives*, in Press, coll. « SEPEA », 2014.

2. Musil R. (1930-1932), *L'homme sans qualités*, Trad. Ph. Jaccottet 1954, Seuil, coll. « Points », 2011.

toute prétention aux qualités qu'on lui connaissait, la femme qu'étudie Annie Anzieu est sans qualité au singulier : elle l'a voulue comme *n'étant pas* ce que l'on appelait autrefois « une personne de qualité ». On retrouve cet usage subtil du négatif dans tout son ouvrage, qui aborde sans tabous les mille et une facettes du féminin, ses liens avec le maternel, ses accomplissements et ses incomplétudes en relation avec le masculin. L'écriture y est libre, poétique à de nombreux moments, scientifique à d'autres, sans se soucier des transitions. L'érudition y est certaine, de même que la solidité conceptuelle en psychanalyse. Ainsi, par exemple, du chapitre 3, intitulé « Masochisme » et dans lequel on trouve des pages d'une modernité absolue, quant à l'illusion freudienne de la castration réduite au phallus, à côté d'une rêverie intime sur l'ineffable de l'intériorité féminine, d'une réflexion pertinente sur la relation en ruban de Moebius du féminin avec le maternel et d'évocations d'une sensualité joyeuse et délicate de quelques figures mythologiques de la féminité.

Poème, ouvrage inclassable dans lequel les concepts psychanalytiques sont repris et discutés avec une grande rigueur mais dont la matière transcende tous les genres, tant en littérature qu'en sciences humaines, *La femme sans qualité* propose un dialogue totalement contemporain avec l'évolution de la condition de la femme au cours de ces deux dernières décennies.

La disparition d'Annie laisse ses amis proches entre chagrin et gratitude. Ils ont perdu sa gentillesse, sa convivialité, son esprit vif et cultivé et l'à-propos de ses interventions. Ils la pleurent aujourd'hui, tout en appréciant le privilège qui fut le leur, d'avoir approché une femme d'exception.

Annie, tu me manques très cruellement, je vais devoir t'intérioriser encore davantage pour supporter de t'avoir perdue dans le monde extérieur et je ne sais pas si les années qu'il me restent à vivre y suffiront mais je vais m'y efforcer bravement, comme tu as toujours fait face bravement à l'adversité. Je le ferai aussi en hommage amical à Christine, ta fille qui t'a emboîté le pas avec toute son énergie et ses compétences et que je retrouve souvent sur un plan international, à l'occasion de notre intérêt commun pour la psychanalyse de l'enfant.

Comment parler des enfants ? Hommage à Annie Anzieu

Didier Houzel

L'aventure a commencé vers le milieu des années 1980. Nous étions un groupe d'analystes, certains sociétaires, d'autres encore en formation, tous affiliés à l'Association psychanalytique de France. Les réunions se tenaient une fois par mois chez Françoise Caille dans le 19^e arrondissement de Paris. Le thème que nous avons choisi était : *Comparaison entre analyse d'adulte et analyse d'enfant, similitudes et différences*. Les tentatives que nous avons faites pour mettre à l'ordre du jour de l'APF la psychanalyse de l'enfant et la formation en ce domaine avaient été entendues mais n'avaient pas débouché sur une application effective. Vint peu à peu une plainte partagée : pourquoi si peu de place pour l'enfant dans les débats psychanalytiques ? Quand pourrait-on espérer une prise en compte de la psychanalyse d'enfant dans la formation des psychanalystes ? D'où venait la rareté des publications portant sur ce thème ? Une pensée de groupe s'est alors instaurée : l'un a dit « il n'y a même pas de revue en langue française consacrée à la psychanalyse de l'enfant » – un autre à enchaîné « et pourquoi ne ferions-nous pas une revue qui lui soit consacrée ? » – un troisième a ajouté « je connais un éditeur que cela pourrait intéresser ». En un tournemain la décision était prise : nous allions créer une revue consacrée à la psychanalyse de l'enfant. Le titre a été rapidement choisi : « *Le journal de la psychanalyse de l'enfant* », pour signifier que nous souhaitions informer le lecteur de tout ce qui pouvait se faire et s'écrire en ce domaine.

Il n'y avait parmi nous aucun titulaire. La question s'est posée de faire appel à l'un d'eux de façon à ancrer notre projet dans l'APF et d'obtenir la garantie d'un ou d'une psychanalyste expérimenté(e) et reconnu(e) dans ce domaine. Le choix s'est aussitôt porté sur le nom d'Annie Anzieu. Annie nous a donné son accord dès la première demande. Elle semblait heureuse de contribuer à cette aventure éditoriale sur un sujet qui l'avait toujours passionnée et dont elle était souvent le porte-parole au sein de l'APF. Désormais, elle faisait partie du groupe auquel elle assista avec une régularité sans faille, tant que l'éditeur du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* voulut bien en assurer la publication, c'est-à-dire jusqu'en 2006.

Les contributions d'Annie Anzieu au *Journal de la psychanalyse de l'enfant* sont au nombre de 9. Leurs dates de publication s'étalent de 1986 à 2001. L'ensemble forme un véritable petit traité dans lequel sont abordés successivement : *l'interprétation donnée aux enfants – le cadre – l'orientation kleinienne – le contre-transfert – les médiations proposées aux enfants – la dépression – les liens objectaux – la séparation – l'affect*.

Je me souviens avoir été ébloui par la qualité du premier de ces articles : « Comment on parle aux enfants ? », d'abord par la qualité de l'écriture, qui ne se démentira jamais tout au long de la participation d'Annie à la revue. Sa clarté d'exposé est remarquable, avec un minimum de jargon et une capacité à transmettre au lecteur la qualité émotionnelle du vécu de l'analyste, dans des situations souvent difficiles, avec des enfants en grande souffrance et de comportement agressif, voire violent.

La lecture de ces articles laisse une impression de passion à la fois pour l'analyse et pour l'enfant. « L'analyse d'enfant n'est pas un jeu d'enfant », nous dit-elle. Autrement dit elle est à prendre au sérieux en tant que composante du champ de l'analyse et non, comme on est parfois tenté de le faire, comme un sous-produit, un produit dérivé, peut-être même dégradé de l'exercice de l'analyse d'adulte qui seule aurait droit au label « psychanalytique ». Il y a à ces restrictions bien des raisons, qu'Annie Anzieu ne cherche pas à démasquer pour se contenter de témoigner, à travers une solide réflexion théorique et une clinique rigoureuse, que la psychanalyse d'enfant est une psychanalyse à part entière, dont la complexité ne le cède en rien à la psychanalyse

d'adulte. Ce témoignage a une force d'autant plus grande que leur auteure évite les querelles dogmatiques et les débats d'école, pour laisser toute la place à l'authenticité de son travail analytique avec les enfants.

En passant on remarquera l'hommage qu'elle rend à Melanie Klein en déclarant : « Mon souhait serait de démythifier le portrait ridicule que représente souvent en France l'analyse kleinienne ». Certes, elle ne se dit pas kleinienne et n'hésite pas à critiquer certaines pratiques qui, s'appuyant sur la pensée de Melanie Klein, accentue exagérément la fréquence des interprétations en termes d'objets partiels, sans laisser au processus associatif le temps d'aboutir à une vision plus globale de la fantasmatique de l'enfant. Les interprétations et autres interventions qu'elle proposait aux enfants, dont les exemples sont nombreux, étaient toujours marquées du sceau d'une certaine délicatesse, d'un souci d'empathie et d'un grand respect pour la possibilité de les intégrer dans le Moi.

Un autre aspect qui frappe le lecteur, est son souci de repérer, dans les analyses d'adulte, l'enfant en souffrance et en attente d'être accueilli et compris. C'est à partir de sa propre partie infantile, elle aussi plus ou moins en souffrance, que l'analyste peut entrer en communication profonde avec l'enfant qu'il traite. C'est la définition qu'Annie Anzieu donne du contre-transfert dès 1988. Cette définition me paraît rejoindre celle de Paula Heimann et de Heinrich Racker, qui ont franchi un cap décisif dans la technique psychanalytique, en faisant du contre-transfert, non plus seulement un possible obstacle dans le fonctionnement de l'analyste à l'écoute de certains conflits mais un outil privilégié pour accueillir les aspects les plus archaïques de la personnalité du patient.

Dans son application à l'analyse d'adulte, l'intérêt d'Annie Anzieu pour les parties infantiles de la personnalité est particulièrement centré sur les affects dépressifs, les expériences de séparations et les renoncements successifs imposés par la vie même. Ses contributions sont toutes chargées d'une intense émotion qui laisse à penser que s'y entremêlent son expérience d'analyste et sa propre auto-analyse. Elle campe sans cesse des femmes en manque de reconnaissance par des mères, plus soucieuses de leur propre féminité, que des soins à donner à leur progéniture et, plus particulièrement, à leur progéniture féminine. Entre les lignes, on croit y découvrir une Annie en quête de reconnaissance et d'amour, ce que probablement la psychanalyse et l'APF lui ont en partie apporté, à côté de ce que lui offrait son entourage familial et tout particulièrement son mari, Didier Anzieu, dont je tiens à rappeler les profondes qualités humaines à côté de ses qualités d'analyste.

Annie Anzieu avait coutume d'insister, dans les débats de l'APF, sur sa qualité d'analyste femme qui, disait-elle, lui permettait de mieux entendre certaines souffrances de ses patientes. En relisant tous les textes qu'elle a publiés dans le *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, il m'est venu à l'esprit que, dans cette protestation féminine, se nichait un souci tout particulier pour l'enfant trop oublié de la psychanalyse et qu'elle avait à cœur de remettre au centre du travail analytique : l'enfant méconnu, l'enfant incompris, l'enfant mal aimé, l'enfant séparé, voire abandonné, qui ne peut seul faire face aux souffrances qui l'assaillent et qui n'a de cesse d'appeler à l'aide, pour trouver la place qui lui est due dans la communauté humaine. La participation enthousiaste d'Annie Anzieu à l'aventure du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, sa participation assidue aux réunions du Comité de rédaction, le nombre et l'importance des contributions qu'elle y a apportées, n'était-ce pas un appel de sa part, une question, une demande, presque un cri : « Comment parler des enfants ? », elle qui avait si bien su nous dire « Comment on parle aux enfants ? ».

Entretien d'Annie Anzieu avec Laurence Kahn (1990) À propos du dessin dans la psychothérapie d'enfant

Laurence Kahn

Laurence Kahn : Nous pourrions peut-être partir de l'idée que l'application de la méthode analytique au traitement des enfants a nécessité un aménagement du cadre, afin de créer un espace de fonctionnement analogue à celui organisé par la règle fondamentale. Le jeu et le dessin jouent dans ce cadre un rôle équivalent à celui de l'association libre dans la psychanalyse d'adultes. Mais, dans le cours d'une séance avec un enfant, percevons-nous, établissons-nous une différence entre l'usage qui est fait du dessin et celui qui est fait du jeu ?

Annie Anzieu : À un enfant de cinq à douze ans qui commence un traitement avec moi, je dis : « Voilà, tu peux parler, tu peux jouer (il y a une petite boîte de matériel simple), tu peux disposer de tout cela, tu peux dessiner, tu fais comme tu veux ». De fait, je constate que, dans le déroulement courant d'une thérapie qui marche bien (et je pense aussi bien aux traitements que je suis amenée à superviser), l'enfant commence par jouer, puis il dessine, puis il parle. Ce sont des modes d'utilisation du symbole, des symboles, qui sont de niveaux différents.

L. K. : Ceci comme un processus au long cours de la thérapie elle-même ?

A. A. : Oui, il me semble.

L. K. : Ma question tenait à une réflexion dont je m'aperçois qu'elle rejoint la vôtre. Quand un enfant joue en séance, sauf dans les cas rares où il s'agit d'un jeu tout à fait solitaire, il est en prise directe avec l'analyste qu'il intègre très souvent comme un des acteurs immédiats de son jeu. L'enfant met alors en acte la fantaisie qui l'occupe. Lorsqu'il dessine et même s'il commente son dessin en sollicitant l'analyste, la prise n'est plus aussi directe. Les deux regards sont orientés vers la feuille et l'espace du dessin se déploie comme un espace tiers, intercalé.

A. A. : Il y a une trace, c'est une prémisse de l'écriture. Pourtant, il me semble qu'il y a un caractère commun au jeu et au dessin : c'est, dans le déroulement même du processus psychothérapique, leur ressemblance à tous deux avec le rêve. Quel que soit le mode par lequel l'enfant s'adresse à son thérapeute, des phénomènes se produisent qui ressemblent de très près à celui du rêve : condensation, déplacement, etc. ; tout cela étant évidemment activé par le moteur du transfert. Inversement, la manière dont l'enfant utilise les figures du jeu et du dessin, les formes, les couleurs, mobilise des éléments d'identification.

L. K. : Parce que ces formes, ces couleurs, ce style – ce qu'on appelle la facture – provoquent en nous des mouvements qu'on va chercher à identifier à travers le contre-transfert ?

A. A. : Ce sont des éléments du contre-transfert. Jeu et dessin sont, l'un et l'autre, pris dans ce processus, au même titre.

L. K. : Mais est-ce que, malgré tout, le dessin ne se différencie pas du jeu dans la mesure où, comme le rêve, il est constitué d'images ?

A. A. : Tout dépend de ce que vous appelez image ! Car, si vous appelez image une construction avec des éléments de représentation, l'image est également présente dans le jeu, quand l'enfant par exemple dispose son espace, avec des maisons, des vaches, des canards : il représente cet espace.

L. K. : Effectivement, il le découpe comme dans un dessin...

A. A. : Et il le rend mobile comme dans un rêve.

L. K. : De ce point de vue, on pourrait même dire que le respect des règles du dessin et la vigilance qu'elles exigent, sont beaucoup plus contraignants que dans le jeu.

A. A. : Il est certain qu'un enfant qui dessine est un enfant qui maîtrise une forme de son expression, beaucoup plus que dans le jeu. Dans le jeu, l'inconscient est agi. Il apparaît sous la forme d'une mise en représentation agie.

L. K. : En ce sens, la part de critique, de correction, de censure est moins importante que dans le dessin.

A. A. : Oui, mais le jeu garde tout de même la distance du symbolique, parce que, comme l'écrit Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, le jeu est toujours un déplacement sur des objets qui ne sont pas les objets-même auxquels sont adressés les affects. Il y a donc déjà cet effet du symbolisme. Inversement, le dessin qui nous donne si facilement l'impression qu'on est d'emblée dans un espace symbolique, nous leurre. Au fond, ce qui est important, c'est qu'on a, à chaque fois, dans chacune de ces constructions de l'enfant, affaire à l'utilisation d'une forme symbolique différente : concrète dans le jeu, scripturale dans le dessin, verbale dans le discours.

L. K. : Mais pensez-vous que l'espèce de tension qui, dans le dessin, existe entre ce que l'enfant veut faire et ce qu'il est amené à faire effectivement, est de même nature que dans le jeu ? On voit assez bien comment au départ l'enfant qui dessine a une sorte de projet – même partiel –, puis comment, après un temps, son attention se déporte vers un élément du dessin qui l'intéresse, qui le capte et qui le détourne du projet initial : ce mouvement enclenche lui-même une autre série de représentations à l'intérieur du dessin. Et s'installe alors une forme de tension entre le projet de départ et ce que le geste, la couleur, le rythme, les histoires qu'il est en train de se raconter dans sa tête, l'amènent à réaliser. Ce mouvement en spirale est d'ailleurs très proche de l'association libre. Pensez-vous qu'une tension du même ordre organise le jeu ?

A. A. : Oui, je le crois. J'ai déjà évoqué – l'an passé, au Congrès des langues romanes – le cas d'un petit garçon qui construisait répétitivement un village dans lequel circulaient des voitures qui cassaient les maisons, passaient sous les ponts etc. et qui, durant une période, posait régulièrement sur un coin de la table un sapin, lequel inévitablement tombait, alors que cela ne faisait pas partie du scénario. Il y avait toujours un petit geste, un petit courant d'air provoqué par le passage d'une voiture qui, inévitablement, faisait tomber ce sapin. La thérapeute (c'était un cas que je supervisais) enrageait parce qu'elle ne comprenait pas pourquoi ce sapin tombait. Il faut dire que les éléments transférentiels et les fils associatifs étaient très mêlés et complexes dans ce traitement et que la difficulté à suivre l'enfant tenait aussi au fait que l'enfant était très probablement un enfant psychotique. Mais, dans ce contexte justement, il me semblait qu'il y avait un fil, le fil d'une représentation de la castration – ce que, dans un premier temps, je ne communiquais pas à l'analyste, parce que ce n'étaient que mes propres associations ! L'enfant me paraissait représenter son impuissance à démêler ses propres fils associatifs et surtout à démêler les sentiments qui étaient représentés par les différents jeux dont la symbolique s'emmêlait. Et je pense que la thérapeute, de son côté, était dans l'incapacité de comprendre ce qu'il se passait, parce qu'elle-même s'identifiait à cette castration et que, vivant une impossibilité analogue, elle était aux prises avec une pensée châtrée. Situation fortement chargée, redoublée en quelque sorte, par le fait qu'elle était de plus dans une situation de supervision ! Lorsque tout ceci s'est peu à peu démêlé dans la supervision et dans le traitement lui-même, le sapin tombait moins et la destruction générale du jeu à laquelle se livrait l'enfant après chaque chute du sapin, a petit à petit cessé.

L. K. : En vous entendant, je me disais que dans le jeu il y a souvent une possibilité de mouvement – même dans les cas où tout paraît s'immobiliser en se répétant – plus souple que dans le dessin. Lorsqu'en cours de thérapie, un enfant fait inlassablement le même dessin – un dessin sans variations et sans commentaires qu'il offre en début de séance, comme on va sur le pot – on a le sentiment d'une situation totalement figée, où l'impuissance et la destruction sont aussi à l'œuvre mais où elles ne se manifestent pas autrement que sous la forme de cette paralysie (que l'on aimerait voir bousculée par un geste violent).

A. A. : Effectivement, le dessin, qui est à la fois porteur des représentations inconscientes et des défenses contre ces représentations, peut s'immobiliser complètement au service de ces défenses.

L. K. : On en revient à cette idée de la grande vigilance requise par la réalisation du dessin. Un enfant qui dessine est un enfant vigile. Ce n'est pas un enfant qui dort, ni un enfant qui rêve.

A. A. : Ça dépend ! Quand l'enfant, soit par son caractère, sa structure psychique, soit par une certaine évolution du processus transférentiel dans la cure, devient suffisamment à l'aise pour raconter au fur et à mesure son dessin... et dire : « Non ! celui-là, je ne veux pas qu'il tombe, alors celui-là... l'avion..., attends, attends... il y a un parachute... », cela devient comme un rêve. Et je crois justement que ce qu'il y a de commun entre les deux est le processus de construction : la construction des représentations et des modes de relation entre les objets représentés. Revenons à l'enfant qui vient à chaque séance, ne dit rien et fait son dessin dont on ne sait pas quoi faire...

L. K. : ... on sait quoi en faire : on ne sait en faire que ce qu'il est en train de nous faire transférentiellement et qu'on ressent contre-transférentiellement – c'est-à-dire par exemple la scène très violente d'un enfant qui se sent tenu d'aller sur son pot, d'obéir strictement mais qui va en faire le moins possible.

A. A. : Ce que vous venez de dire correspond à l'interprétation de la situation répétitive.

L. K. : Effectivement, de la situation et non pas du contenu du dessin...

A. A. : Dans ce cas, il nous reste donc la ressource de chercher dans le contenu du dessin, finalement de regarder dans le pot ! C'est même cela que l'enfant attend ! Il y a le premier temps difficile de l'ennui... et l'analyse du contre-transfert nous permet de sortir de l'impasse, en particulier de repérer en quoi on est soi-même le reproducteur de cette situation répétitive. Mais l'écart entre la situation et le contenu représenté par le dessin nous donne, me semble-t-il, une réelle marge de mouvement.

L. K. : Je souhaiterais que nous revenions sur ce que vous appelez la construction. On a effectivement le sentiment que l'enfant en train de dessiner construit un univers de représentations et que le dessin est une modalité très élaborée de cette construction. Mais quand on se sert du dessin dans la séance et dans le fil du transfert, il me semble que ce n'est pas en tant qu'outil de cette construction qu'on le regarde, puisque justement notre regard est attiré là où surgit une bizarrerie. L'enfant a un projet de récit avec et autour de son dessin relativement bien structuré, l'ensemble paraît tenir debout, le crayon veut bien suivre le projet et d'un seul coup, alors que l'ensemble du dessin s'offre sous un jour assez solide, on s'aperçoit qu'il y a un petit détail bizarre, une aberration. Et brusquement cette petite zone très chargée nous indique le conflit inconscient, grâce à l'échec de l'élaboration secondaire. Ceci vous paraît-il encore de l'ordre de la construction ?

A. A. : Oui, d'une certaine manière. Ce dont je veux parler n'est pas tant la construction d'un univers de représentations, que l'organisation psychique des objets internes : il s'agit de l'harmonie de la relation de ces objets entre eux, qu'ils soient partiels ou totaux. Je pense en particulier à un garçon qui dessinait des bombardiers et des bombardements à n'en plus finir. Et un beau jour, au milieu d'un combat, il dessine un parachute, ce qui n'était jamais venu antérieurement. Parachute qui me fait penser à naissance, avortement, fausse-couche de la mère, haine d'un rival, etc. Je lui ai dit quelque chose à ce sujet (je ne me souviens plus exactement dans quels termes). L'enfant a posé son crayon et m'a raconté, par le menu, l'évènement récent d'une fausse-couche d'une tante. L'élément étrange « parachute » était une manière d'élaborer une construction à partir de cet évènement et de l'intégrer dans son monde interne. Mais ceci n'apparaissait que sous la forme très condensée de cet élément du dessin par lequel surgissait un fragment de sa construction psychique.

L. K. : Construction psychique, oui. Mais vous ne parleriez pas dans les mêmes termes de la construction dans le rêve. Dans le dessin on a vraiment deux mouvements : d'un côté, l'étrangeté du détail signale l'affleurement d'une logique inconsciente qui brouille les pistes en infiltrant la pensée qui est en train de dessiner ; et, de l'autre côté, la dimension préconsciente et consciente accorde à l'enfant une forme de maîtrise qui, justement, permet de parler de construction.

A. A. : Mais n'a-t-on pas un équivalent de ces deux mouvements dans le récit du rêve, lorsque le rêveur tente de rassembler les fragments, d'en faire malgré tout quelque chose de cohérent... ?

L. K. : ... et que toutes les modalités ultimes de la censure interviennent au service de la logique de cette narration.

A. A. : Évidemment, il y a le cas des figuratifs qui sont faits d'une rythmique de couleurs assemblées : une couleur en appelle une autre et c'est un état intérieur qu'exprime finalement le dessin, comme certains rêves, extrêmement flous quant aux représentations, expriment un sentiment de bien-être ou de mal-être. La rythmique des couleurs restitue un ressenti intérieur.

L. K. : Ce que vous dites me fait penser au cas d'un enfant très en difficulté, que j'ai suivi en psychothérapie un long temps. La première fois qu'il est entré dans mon bureau, il hurlait en s'accrochant aux cheveux de sa mère qui l'accompagnait, dans un état de terreur indescriptible ; deux minutes après son entrée, une grande partie de la pièce était sens dessus dessous. C'était un enfant persécuté par des fantasmes d'une très grande violence, qui le contraignaient à agir et à se servir en permanence de son entourage pour tenter de se protéger. Quelques temps après le début de son traitement, il a fini par trouver un endroit pour exprimer, au sens propre du terme, cette violence : il courait dans mon salon qui me sert de salle d'attente et il tapait de toutes ses forces sur le piano qui s'y trouve, jusqu'à ce que les tableaux tremblent aux murs, puis il revenait dans mon bureau. Dans un premier temps, il a commencé à inventer des rythmes auditifs violents à l'aide du piano et ce n'est que dans un second temps qu'il a osé toucher aux feutres pour dessiner. Ceux-ci étaient très dangereux pour lui, puisqu'ils allaient laisser une trace, indélébile – ce qui en soit le persécutait. Lorsque par hasard il déposait quelque chose sur une feuille que j'aurais pu garder, immédiatement il fallait détruire la feuille et détruire le feutre. Il ne s'en est ensuite servi qu'à condition que ce soient des dessins non représentatifs et que nous fassions exactement les mêmes. Il nous donnait à chacun une feuille sur laquelle il faisait un « plan de dessin » constitué de carrés, de losanges identiques. Puis il m'ordonnait de remplir telle partie avec telle couleur et il utilisait la même couleur pour la même partie sur son propre dessin, de sorte que nous dessinions en miroir, sous ses ordres, exactement le même dessin. Je pensais à cet exemple en me disant que peut-être, lorsqu'un enfant ne produit que des dessins non-figuratifs, c'est qu'il est en train de lutter de toutes ses forces contre la frayeur de voir sur la feuille la représentation vraiment figurée d'un fragment de son monde interne. Dans le cas que j'évoquais, ces dessins étaient le produit à la fois d'une expression forte des affects par la rythmique des couleurs (qui prenait le relais de la rythmique des sons) et d'un évitement de la représentation : son dessin ne racontait pas d'histoire.

A. A. : Dans ce cas, il me semble qu'il y a un autre élément. L'audition du son est incontrôlable : le son ne laisse pas de trace et on ne peut fermer les oreilles (comme on ferme les yeux) ; on ne peut pas non plus faire taire des cris. Tout ceci représentait donc bien son agitation intérieure et la violence de son angoisse de destruction. De fait, tout se détruisait au fur et à mesure. Quand il a pu laisser la trace de cette violence, vous dites qu'il vous a fait faire des figures géométriques : ce n'était pas du non-figuratif. C'était figurer les affects bien encadrés, bien séparés, bien maîtrisés.

L. K. : Effectivement. La tentative de maîtrise ouvrait vers une obsessionnalisation possible qui est passée, dans un premier temps, par le contrôle qu'il exerçait sur moi. Parce qu'il contrôlait mon geste, il pouvait maintenir stables et séparées ses propres couleurs.

A. A. : Une double maîtrise à travers vous qui, de plus, êtes une femme. Car je pense que cette violence musculaire, qui est caractéristique des thérapies difficiles avec les garçons (on ne rencontre jamais le même type de violence avec les filles) est déjà une manifestation phallique. Cet enfant se servait de vous pour accéder à cette maîtrise musculaire qui est un trait masculin.

L. K. : Pour aller dans votre sens, cet enfant n'a pu commencer à dessiner des dessins qui racontaient des histoires, qu'après avoir appris à lire et à écrire. Longtemps, il a joué au gendarme et au voleur dans mon bureau, en me laissant des messages écrits ou bien il faisait le commissaire de police qui menait l'enquête, en

écrivait des noms et des motifs de crimes divers. Mais il ne dessinait toujours pas « d'histoires ». Quant à la position de laisser-aller relatif du geste graphique (laisser venir la forme), relié à la fantaisie et à l'imagination, c'est une acquisition très récente.

A. A. : Justement, à ce propos, les dessins non-figuratifs auxquels je pensais initialement, ne sont pas des dessins géométriques, mais plutôt des ensembles de traits, de courbes. Quelque chose qui est plus de l'ordre du *squiggle* que du dessin ; non pas des formes définies comme les losanges ou les carrés, non pas des formes dont les contours sont préfigurés mais au contraire une forme qui s'installe d'elle-même à partir d'un trait, où les couleurs s'imbriquent progressivement et dont finalement l'enfant dit : « C'est joli ça ! » (ou bien, au contraire, sur lequel il se met à taper avec sa mine jusqu'à ce que ce soit percé). Dessins figuratifs et non-figuratifs peuvent, d'ailleurs, être adressés à des interlocuteurs différents par un même enfant. On s'est aperçu l'hiver dernier que ma petite-fille, qui ne dessinait à la maison que des formes coloriées, faisait à l'école des dessins de bonshommes très bien structurés. Lorsqu'un jour elle a dessiné chez elle une petite fille et que j'ai admiré le dessin, elle l'a aussitôt recouvert de crayon marron. Une agressivité contre le regard pénétrant des parents !

Pour en revenir à votre petit patient, si cet enfant a pu dessiner par la suite des dessins figuratifs – je pense à ce qu'a écrit Pierre Luquet à propos du réalisme –, n'est-ce pas aussi parce qu'une représentation de la réalité, de la réalité sexuelle, était devenue moins dangereuse pour lui ? D'une part, parce que le fantasme de séduction était moins immédiatement persécutant dans le transfert et, d'autre part, parce que le dessin est venu après ce temps de maîtrise, par l'écriture, de la forme et de l'expression intérieure de ses affects. Le dessin correspond alors à une forme d'écriture. À la limite, en caricaturant, cet enfant ne vous donnait dans ses dessins que ce que les mots veulent dire. D'ailleurs, c'est peut-être comme ça qu'il faut comprendre ce que Luquet entend par réalisme : non pas la restitution de la réalité en tant que telle (d'ailleurs ça n'existe pas !), mais cette part commune du découpage de la réalité par des symboles partagés par tous, ce qui met en partie à l'abri du regard de l'autre l'espace tout à fait subjectif, privé, intime de soi-même.

L. K. : En ce sens, on est au plus près de l'économie de l'association libre. Et tout cela n'a évidemment rien à voir avec l'interprétation des symboles... À ceci près que justement, lorsqu'on est confronté à la nécessité de maintenir le contact avec un enfant qui reste très silencieux, pour peu que ses dessins soient riches, on se trouve devant la même difficulté que celle décrite par Freud à propos des rêves sans associations : c'est à ce moment-là que l'on est menacé de procéder par traduction des symboles.

A. A. : Mais quand vous dites : « Pour peu que le dessin soit riche »...

L. K. : ... je veux dire attirant... séduisant...

A. A. : Justement, n'est-ce pas là qu'il y a quelque chose à interpréter, qui concerne l'écart entre le mutisme de l'enfant et la richesse du dessin ? Une interprétation dont on espère qu'elle remettra en route le processus. Parfois, on n'y parvient pas. Je me souviens d'un garçon terriblement obsessionnel de douze ou treize ans, que son père m'avait amené, qui ne parlait pas et qui à chaque séance faisait un dessin à la mine de plomb : un tout petit dessin, vraiment le truc pour se débarrasser de moi et pour que la contrainte de ces rendez-vous qu'il n'avait pas souhaités cesse. Dans la demi-douzaine de rendez-vous où je l'ai reçu, je n'ai pas réussi à ouvrir cette situation : le dessin était une représentation de la coquille dans laquelle il devait rester enfermé, y compris contre mon intrusion.

L. K. : De fait, le dessin a d'innombrables fonctions dans la thérapie. Il est un outil d'évaluation de ce que l'enfant est en mesure de supporter de la relation. Il est aussi le lieu où l'enfant peut exprimer l'élaboration de ses propres constructions. Et enfin je suis frappée par le fait que nous évoquons des enfants non pas qui commencent mais qui terminent leur thérapie par des dessins.

A. A. : Comme le signe d'une maturation.

L. K. : Effectivement. J'étais en train de penser au cas d'un autre petit garçon qui faisait des comas diabétiques. Il s'évanouissait où que ce soit, à l'école, à la maison, sans signes avant-coureurs.

A. A. : Quelque chose de terrifiant.

L.K. : Cet enfant était très agité et luttait en permanence contre cette chose qu'il ne pouvait prévoir à l'avance ; par ailleurs il était plein d'humour et drôle. Mais il n'était pas question qu'il se pose sur une chaise une seconde. Un jour, cet enfant se casse la jambe et revient triomphant dans mon bureau, avec son plâtre et ses béquilles. Il s'assied et m'explique comment il s'en sert comme armes de guerre à l'école. Puis il commence à méditer sur ce qu'il se passe à l'intérieur du plâtre : il se demande ce que c'est qu'une fracture, comment est sa jambe dedans, .. il invente.

A. A. : Il invente à propos de quelque chose de solide qu'il ne peut pas voir...

L. K. : ... ce qui était tout le contraire de son coma qui était une expérience terrassante mais qui ne laissait aucune trace...

A. A. : ... aucune trace de douleur, non plus. Là, il avait certainement senti ce qu'il lui arrivait.

L. K. : Or, c'est à ce moment-là qu'il s'est mis à dessiner : dans ce contexte où lui est venue l'idée qu'il pourrait voir là où jusqu'à présent, cela lui tombait dessus sans qu'il ne puisse jamais voir.

A. A. : C'était comme s'il avait pu mettre à l'extérieur et dans ses parties solides osseuses quelque chose qui autrement se passait il ne savait où et qu'il ne percevait que dans un ressenti global, très indifférencié. Les petits enfants qui ont des crises d'épilepsie (j'en ai soigné beaucoup à la Salpêtrière) ne savent pas non plus ce qu'il leur arrive. Mais au bout d'un certain temps, tous dessinent des maisons dont la toiture est en feu. De la même manière que dans le cas de ce petit diabétique, le dessin, du point de vue de la représentation symbolique du corps, permet d'accéder à une expression de sa propre forme, d'une forme de soi que l'on peut mettre à l'extérieur et poser en face. Et puis, après le feu, viennent les pompiers ! Et on voit comment cette chose irréprésentable s'intègre progressivement dans la situation de transfert et s'articule aux représentations sexuelles. Progressivement, les symptômes disparaissent, l'angoisse de mort trouve des modalités dérivées et des formes de représentation beaucoup plus complexes, mieux conflictualisées, plus vivantes.

Si je comprends bien, votre patient n'a jamais fait de malaise dans votre bureau. Je vous pose cette question car je crois que les enfants qui ont la chance de pouvoir exprimer ces crises par le dessin, au lieu de seulement les vivre, les agir ou les subir directement, sont moins en difficulté que les autres. Ceci est vrai des peintres : je pense en particulier à Bacon, à son alcoolisme et à cette peinture qui le maintient en dehors de la psychose. Dans le cas que vous évoquiez, il a quand même fallu que cet enfant se casse la jambe pour qu'il se mette à dessiner...

L.K. : ... pour que s'établisse un pont entre le blanc du coma et les représentations de la castration.

A. A. : La mise en œuvre du dessin, lorsqu'elle devient possible, permet certainement d'éviter l'agi de la crise. Il y a quelque chose d'analogue avec le fait que les patients qui rêvent, somatisent beaucoup moins. Comme le rêve, est-ce que le dessin n'est pas finalement toujours très étroitement lié à la possibilité de représenter son propre corps, à l'expérimentation tactile du corps ? Non seulement avec le geste graphique mais aussi avec le contact, le toucher de l'objet. C'est une de mes idées que le dessin est peut-être plus près du corps que le jeu, même si le jeu semble l'engager davantage : le jeu l'engage sur le plan moteur mais il ne l'engage pas forcément autant sur le plan de la représentation. Le dessin suppose une alliance entre le geste et la représentation des zones érogènes. Représentation des zones érogènes qui d'ailleurs nous passent souvent sous les yeux sans qu'on s'en aperçoive.

L.K. : Heureusement, peut-être ! Parce qu'autrement ces pauvres enfants ne pourraient plus jamais dessiner sous nos yeux !

Hommage à Annie Anzieu

Nicole Llopis-Salvan

Rendre hommage à une personne disparue passe par l'appel à la mémoire et aux souvenirs. Concernant ma première rencontre avec Annie Anzieu, il s'agit de souvenirs très anciens mais pourtant encore très vifs.

Jeune psychologue en analyse depuis peu, mon analyste, peut-être lasse de m'entendre parler de mes petits patients sur le divan, me suggère d'aller rencontrer une de ses collègues : Annie Anzieu. S'agissait-il pour elle de dégager notre travail analytique de ce qu'elle pouvait considérer comme une résistance ou bien, consciente de mon investissement, souhaitait-elle me faire avancer dans la voie de la formation psychanalytique ? Une question qui n'est pas vaine de se poser aujourd'hui, quand nous avons de jeunes collègues sur nos divans.

Je me souviens d'être arrivée pour cette rencontre à son cabinet, rue Laromiguière, avec mes dossiers sous le bras et dans la tête de nombreuses interrogations. Après des échanges sur ma vie professionnelle et personnelle, concernant notamment le fait d'être une jeune mère, je suis sortie de cette rencontre sans que nous ayons le moins du monde évoqué mes dossiers. Annie Anzieu venait de me proposer de prendre un enfant en psychothérapie bénévolement dans le cadre de sa consultation à la Salpêtrière, en échange de quoi, je pourrais participer à la supervision collective qu'elle animait tous les mardi matin. Proposition vertigineuse et inattendue qui me propulsait dans le champ d'une formation à la psychanalyse avec l'enfant, un peu comme malgré moi. Une proposition que j'ai immédiatement acceptée.

Annie Anzieu nous recevait à l'époque dans un minuscule bureau, situé dans un bâtiment très ancien de l'hôpital. Nous étions là, une petite dizaine, collés les uns aux autres pour tenir dans cet espace réduit, silencieux et attentifs à ce qui se disait, entre le récit des séances par une ou un collègue et les réflexions d'une analyste confirmée suite à son écoute. Un rendez-vous hebdomadaire auquel nous étions fidèles, un engagement couteux, puisque la plupart d'entre nous venait trois fois par semaine (deux séances de thérapie plus la supervision) ; un engagement que nous prenions tous très au sérieux.

De cette formation, reçue très précocement dans ma carrière, je voudrais souligner deux éléments fondamentaux transmis par Annie tout au long des cinq années durant lesquelles j'ai eu la chance d'être en supervision avec elle.

Tout d'abord, la spécificité, maintes fois énoncée, de l'analyse avec les enfants, soulignant la complexité de cette pratique, en raison de l'intensité de nos mouvements contre transférentiels, due à l'éveil de nos parties infantiles face au matériel de nos jeunes patients, auxquelles s'ajoutent les projections transférentielles des parents sur nous. Annie Anzieu répétait souvent que nous étions dans une position grand parentale vis-à-vis d'eux, et ce, quel que soit notre âge. Une spécificité qui rend l'analyse du psychothérapeute indispensable, pour permettre le recours à l'auto-analyse dans les moments difficiles d'une cure. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que je l'expérimente à mon tour, qu'il faut ajouter à ces vibrations celle du contre-transfert du superviseur, qui par son écoute en second du matériel, se trouve engagé de façon indirecte dans la cure.

Dans ce registre, je me souviens de ce moment délicat où l'une des psychothérapeutes du groupe, nous relatait régulièrement les difficultés rencontrées en séance, avec un garçon d'une dizaine d'années. Par ses comportements transgressifs, ce patient mettait en danger le processus analytique certes mais aussi des éléments du cadre matériel, voire la personne de sa thérapeute. Annie tentait en vain de dégager du sens de cette situation d'emprise, dans laquelle enfant et thérapeute se trouvaient liés. Ce faisant, le groupe assistait chaque semaine à la montée en puissance des interventions de la superviseuse et à l'inhibition de plus en plus manifeste de la

thérapeute. Cette confrontation m'était devenue insupportable au point de me poser la question de mon départ du groupe, jusqu'au jour où un collègue intervient pour faire remarquer, que la scène à laquelle nous assistions lui semblait une duplication de la relation transférentielle en séance. La relation d'emprise instituée avec l'objet primaire, déplacée dans la relation transférentielle, venait par un effet de ricochet se déployer dans le groupe. L'intervention du collègue fut suivie d'un long silence, visiblement élaboratif pour notre superviseuse, qui put reprendre plus sereinement le matériel, à la lumière de ce qui venait d'être dit. Cette séquence m'a permis d'apprécier l'importance des échanges inter-analytiques dans notre pratique et la nécessité d'initier ce type d'échanges, même avec des collègues moins expérimentés.

Tout ceci m'amène au second élément, l'importance qu'elle accordait à la loyauté. Celle qui nous lie à l'enfant dont nous avons la charge. Une loyauté qui se traduit par le maintien d'une position, hors du champ de la séduction ou du fantasme de toute puissance d'un adulte face à un enfant. C'est du côté de la compréhension de la détresse infantile qu'elle nous incitait à chercher. J'ai toujours eu une grande admiration pour sa façon de la repérer, à partir de sa capacité d'identification à l'enfant, parfois de façon bouleversante, toujours de façon éclairante pour nous.

Sur la base de ces fondamentaux, nous pouvions réfléchir au contenu du matériel, quelle que soit la dimension formelle choisie par l'enfant pour s'exprimer. Alors la question essentielle de l'interprétation découlait naturellement ; comment mettre en sens et rendre compte, sans violence, de ce que nous comprenons pour que notre « *parole soulève juste la petite pellicule qui reste collée à la souffrance des frustrations, castrations et autres inhibitions* » ?¹

Mais l'enseignement ne se limitait pas à la supervision hebdomadaire. Annie Anzieu, animée par le désir d'échanger et de s'ouvrir à d'autres pratiques, nous proposait avec la participation de Simone Deymas et Loïse Barbey, des rencontres avec l'équipe du Centre Alfred Binet où nous pouvions débattre, à partir d'un matériel clinique, de nos points communs mais aussi de nos divergences.

De même, nous suivions de très près la création de l'APE (Association de la psychanalyse avec l'enfant) qu'elle mettait en place avec Florence Begoin Guignard, Jean Begoin et Didier Houzel. Association qui par la suite, est devenue la SEPEA (Société européenne de psychanalyse de l'enfant et de l'adolescence). C'est aussi dans cette période, riche en initiatives, que parut le premier numéro du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

Rendre hommage à Annie Anzieu, c'est aussi dire que le dernier souvenir que j'ai avec elle, alors qu'elle était devenue pour moi tout simplement Annie, est celui du jour où nous avons animé ensemble un atelier au cours d'un Week-end à la SEPEA, plus de trente ans après notre première rencontre. C'est reconnaître dans le parcours qui est le mien, l'enracinement de son enseignement toujours dynamique et l'intérêt pour la psychanalyse avec l'enfant qu'elle m'a communiqué. Deux éléments qu'il nous faut continuer de transmettre aujourd'hui, pour faire vivre la psychanalyse, dans cette période où elle est trop souvent attaquée.

1. Anzieu A, « Comment on parle aux enfants ? », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 1, *L'interprétation*, édit. Le Centurion, 1986.

L'enfant et l'infantile – « Position » de latence

*Rémy Puyuelo*¹

La dame qui « corrige »

Il était une fois... un jeune psychanalyste qui écrivit un article « Une rêverie (également) attentive ». Il présenta cet article à une revue qui la refusa. Piqué au vif, il demanda des explications. Quelques semaines plus tard il reçut une lettre et son texte... corrigé. Une écriture régulière, fine, directe, incisive signalait des étonnements, des redites, annotait dans les marges, raturait même et envahissait mon texte dactylographié, révélant à la fois ma pensée tout en la contredisant. Deux écritures entremêlées faisant « squiggle ». Je fus pris dans un double mouvement, entre mon narcissisme blessé et un surmoi défait mais têtu, qui pensait toujours que mon article était « bon » et cet investissement exigeant de mon écrit corrigé respectueusement. La générosité de la lecture me toucha. La dame qui corrigeait était Annie Anzieu. Curieusement je compris la précarité de certaines qualités psychiques de mon écriture. Je ne vous dirai pas lesquelles, elles se traduisent encore, trop souvent, dans mes écrits. J'ai toujours gardé cette lettre et mon texte corrigé. Annie Anzieu fut ma première « institutrice » en écriture psychanalytique. Je fis là mon « entrée en écriture ».

Je compris, plus tard, que cette aventure apparemment anodine, avait été une rencontre profondément mutatrice.

Rêves, jeux, Dessins²

Les Journées occitanes de Toulouse (APF-SPP) en 1988 (revue *Adolescence*, 1990)

Nous sommes alors des collègues avec les mêmes exigences dans nos investissements en psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent. À cette époque les correspondances écrites étaient fréquentes entre psychanalystes. À l'encre bleue, noire, violette, parfois même verte, nous correspondions, échangeant nos « tirés à part » avec un mot personnel, toujours attentifs. Ces écrits traduisaient notre corps à l'œuvre et nos formules en disait beaucoup sur nos émotions, nos ressentis, notre travail de pensée. De son écriture « en frise », à l'occasion d'une lettre, toujours courte et pertinente, elle m'indiqua, une fois, très sobrement combien elle ressentait mes douleurs d'enfance. Cela n'incitait pas à réponse, seulement, un constat partagé avec pudeur.

Elle vint régulièrement à Toulouse avec Didier Anzieu et aussi Florence Guignard et l'on put partager plus profondément notre travail auprès des enfants, des adolescents et leurs familles.

« Prendre la suite... transmettre »... Annie Anzieu et Florence Guignard en Aquitaine

Le Groupe de supervision de Bordeaux ou plutôt du Bassin d'Arcachon, fondé par Annie Anzieu, était au travail depuis de nombreuses années. Je m'étonne aujourd'hui encore combien cela fut simple pour moi. Nous ne partagions pas forcément les mêmes présupposés théoriques et pourtant cela alla de soi. Je compris combien il était fondamental de transmettre sans s'imposer soi-même et de laisser la liberté d'être à chacun pour développer sa propre créativité, de pouvoir se reconnaître, s'identifier dans le fonctionnement de l'autre, du

1. Puyuelo R., *Enfances défaites et créativité. Récits psychanalytiques*, in Press, 250 pages, 2018.

2. « Rêves, Jeux, dessins », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 8, Paidós/Centurion, 300 pages, 1990.

groupe d'appartenance et cela dans un cadre rigoureux pour tous. Être un passeur d'idées, d'émotions partagés, dans l'esprit et non la lettre de la psychanalyse.

La SEPEA (1994)... Annie Anzieu et les institutions

L'institution et le groupe ont été des étayages essentiels pour Annie Anzieu, dans son travail de psychanalyste s'occupant d'enfants et d'adolescents. Ces espaces qu'elle créa, pour la SEPEA avec Florence Guignard³, furent et sont des lieux de formation plus que d'enseignement. Je pus partager dans cet espace singulier de liberté de penser entre APF et SPP, nos colères, nos indignations, nos petites méchancetés (celles qui ne font du mal à personne et qui soulagent), aux prises avec nos sociétés d'appartenance, les enfants et les familles que nous suivions, puisant une force commune pour se sentir entendu, compris, reconnu. « Tenir », « se tenir » prit sens ! Nous avons vieilli ensemble. Je fus très sensible à sa féminité qui se traduisait dans ses gestes, son regard, ses pensées et ses écrits et dans un même temps à la petite fille au fort caractère qu'elle dut être. Parler en analyste est souvent parler au féminin, disait-elle, tout en distinguant le maternel du féminin.

Paroles qui sont toujours présentes pour nous.

Cette ambiance SEPEA nous a enveloppés longtemps, longtemps. Cela me donna la force, de nombreuses années plus tard, de quitter « mon » institution sans conflit. En effet, un jour, « je pris cette liberté » !

Vous savez, en écrivant ces lignes, confiné, confronté au corona virus je prends conscience, dans l'après coup, que ces souvenirs si personnels, sont en fait un fil d'Ariane que je vous propose de partager et de transmettre. Ce sont avec des petits riens que nous nous autorisons à être psychanalystes et à le rester. Nos métiers nous obligent à l'amitié !

La Dame qui joue avec les enfants et écoute les dessins

Au moment où la revue *Débats en psychanalyse* (SPP) propose à la réflexion un argument autour de *La latence, période et processus* (2020), rejoignant mon propre intérêt pour l'âge de la latence, je veux souligner à la fois l'intérêt constant d'Annie Anzieu autour de cet âge de la vie et aussi ce qu'elle développa, trop succinctement à mon avis, la « position » de latence. Nombreux psychanalystes de sa génération se sont interrogés sur ce moment de la vie, chacun proposant une terminologie indiquant assez clairement leur embarras sur un consensus quant à cette proposition de Sigmund Freud de 1895, reprise en 1905, époques aussi où il proposa l'après-coup sans relier les deux concepts, comme nous le faisons maintenant. Je crois que notre difficulté dans l'élaboration de cet « entre deux crises » (René Diatkine)⁴ provient, entre autres choses, de vouloir tenter de la définir dans le développement de l'enfant (en fait âge très variable suivant les auteurs) risquant d'en masquer la processualité. Daniel Widlöcher⁵, dès 1970, nous permit de penser la latence comme processus, la vie durant, depuis développé et prolongé par André Green, François Marty⁶ et Jean Guillaumin⁷ entre autres. Nous nous retrouvons là, comme pour la *neurotica*, à hésiter entre événement et événement psychique, entre les faits et les souvenirs. Ce qui nous aide est l'inséparabilité entre latence et après-coups où il va s'agir, certes, de causalité psychique mais surtout de temporalité psychique. Ce qui est intéressant dans la proposition d'Annie Anzieu c'est le recours au mouvement, à la mouvance, d'un état passager dans une dynamique qui précède et ouvre la voie à une restructuration. Elle rejoint là ma position de « mouvement de latence ».

3. Guignard F., *Au vif de l'infantile aujourd'hui. Réflexions sur la situation analytique*, Étude (broché), 2020.

4. Diatkine R., *L'enfant dans l'adulte*, Delachaux et Niestlé, 1994.

5. Widlöcher D., *Freud et le problème du changement*, PUF, 215 pages, 1970.

6. Marty F., « La latence dans l'adolescence avec André Green », *Adolescence*, n° 17, 1, éd. Païdos/Centurion, pp. 101-111, 1999.

7. Guillaumin J., *Adolescence et désenchantement*, L'esprit du Temps, 160 pages, 2001.

À noter que la période actuelle va à l'encontre du développement, tant sur le plan sociologique qui s'intéresse aux bébés et aux ados, shuntant l'enfance pourtant essentielle, que psychanalytique où le mouvement de latence en tant que processualité gomme, trop souvent, l'âge de la latence et ses spécificités. Ce courant récent de revisiter la latence vient nous aider à repenser les travaux d'Annie Anzieu et d'en comprendre leur modernité. Les repères cliniques, pratiques et théoriques de base qu'elle nous apporte m'ont permis de pouvoir, grâce aux avancées actuelles autour du narcissisme et du travail du négatif, dans une triple référence objectale, narcissique et masochique de réfléchir à tous ces enfants, « sans domiciles fixes psychiques » que nous rencontrons dans notre quotidien que j'ai appelé : empêchés de latences et abusés narcissiques.

Ces dernières années peu de travaux autour du dessin chez l'enfant, font maintenant heureusement retour. Le dessin, pour Annie Anzieu, est central dans la scénographie de la psychothérapie de l'enfant d'âge de latence. « *L'enfant commence à s'exprimer autrement que par le jeu et pas encore uniquement par la parole* »⁸ (p. 151).

Le processus de reconstruction et de restructuration auquel participe le dessin dans la cure, soutient les liens inconscients avec les émotions objets de l'amnésie. L'amnésie persiste pendant la période de latence mais le dessin dénonce l'ébauche des réminiscences qui deviendront des souvenirs. Les traces du jeune dessinateur sont issues de ces réminiscences inconscientes, ce sont des souvenirs en formation. Ces traces vont servir à l'enfant de « contre-forces psychiques » comme le pense Sigmund Freud pour édifier des défenses fructueuses contre la privation de réalisation sexuelle et les sentiments de castration. « *La main qui dessine condense un potentiel pulsionnel intense, mais pour autant la capacité figurative vient en signifier la représentativité... L'image du dessin s'inscrit dans la figurabilité de la représentation-chose. La dynamique du dessin, quant à elle, serait le fruit du fantasme ; il en préfigurerait la représentation en tant que représentation d'action* » (p. 225).

Annie Anzieu écrit dans les phrases conclusives de son livre (p. 230) : « *De fait, dans ces infinies modulations appropriatives de chaque écriture, se glisserait, aux côtés de multiples sens, l'empreinte "matricielle" indélébile de cette quête de figurabilité insérée dans le fonctionnement du processus primaire- sorte de réminiscence de ce temps d'une protohistoire de l'écriture que fut l'élaboration du dessin transférentiel de l'enfant* ».

En écho : « *L'incréable, c'est pour le créateur (j'ose la transposition : l'enfant !) le noyau maternel de la relation au corps de la mère : le représentant psychique de la pulsion, sous forme d'affect lié à la relation au corps maternel qu'il s'agit de représenter autrement, par le travail de l'art. Non le corps mais l'affect, c'est-à-dire la trace du rapport au corps de la mère* »⁹.

Voilà le moment de clore mon propos... Annie. Je t'adresse tendrement ces derniers mots... En faisant retour sur ce temps lointain d'un article refusé et corrigé qui n'est, en fait, jamais paru... réédition et après-coup d'une « position » de latence, d'un mouvement de latence... Qui m'ouvrit aux mots de la psychanalyse. J'ai compris aussi que « *peut-être n'écrit-on qu'à partir de son aphasie secrète pour la surmonter autant que pour en témoigner* » (J.-B. Pontalis)¹⁰.

8. Anzieu A. (1996-2012), *Le travail du dessin en psychothérapie de l'enfant*, avec Barbey L., Bernard-Nez J. et Daymas S., Dunod, 230 pages, plus particulièrement, pp. 148-155 et 225-230.

9. Green A., « La réserve de l'incréable », chapitre IX, *La Déliaison*, Éd. Les belles lettres, 390 pages, p. 321, 1992.

10. Pontalis J.-B., *La force de l'attraction*, Éd. Librairie du xx^e siècle, Le Seuil, 120 pages, 1990.

In memoriam Annie Anzieu

Luis Rodrigues de la Sierra

C'est un grand honneur pour moi de dire quelques mots sur Annie et je remercie la SEPEA de m'accorder ce privilège. J'en éprouve un grand plaisir car je l'admirais beaucoup, non seulement comme analyste mais également comme femme. Je partageais avec elle une passion particulière pour le rôle du langage en psychanalyse, sujet qui n'est pas abordé par la Société britannique et à propos duquel j'ai souvent vu et entendu des absurdités incroyables. Nous avons travaillé à de nombreuses reprises, ensemble, comme animateurs d'ateliers. Elle était toujours très attentive, respectueuse, créative et parfois sublime. Sa vitalité était sans limite. À deux ou trois occasions, elle avait annulé le matin sa participation de l'après-midi pour, soudainement, nous donner l'agréable surprise de sa présence un peu plus tard.

Permettez-moi de faire un petit voyage en arrière. Il y a déjà quelques années, plus précisément dans l'après-midi du samedi 24 mars 2001, je présentai pour la première fois un cas clinique dans un des ateliers, à l'invitation de Florence Guignard. Ignorant tout du fonctionnement des rencontres organisées par la SEPEA, j'apportai un texte un peu trop long et je demandai timidement et à voix haute si c'était approprié. Je travaillais à l'époque à la *Hampstead Clinic (Anna Freud Centre)* aujourd'hui. Annie, qui était là, me dit immédiatement et avec un grand sourire qui neutralisa aussitôt ma peur et mon embarras : « Allez-y, vous serez toujours le bienvenu ici, vous êtes un disciple de Mlle Freud ! »

Sa réponse me surprit car je la croyais plus proche de Melanie Klein et je lui fis part de mon étonnement par la suite. Elle m'avoua alors que ce n'était pas le cas, qu'elle avait beaucoup appris de grandes figures de la psychanalyse d'enfants, d'Anna Freud notamment, tout comme de Melanie Klein et de Winnicott. Elle connaissait bien la pensée de Serge Lebovici qui avait travaillé de près avec Anna Freud, même si elle, Annie, ne fut jamais très proche de Lebovici. Elle m'apprit en outre qu'elle avait travaillé et qu'elle était encore en relation avec des analystes proches de l'École d'Anna Freud. Avec encore un grand sourire, elle ajouta : « Comme vous, cher ami ! » Elle m'a dit qu'elle avait travaillé en Angleterre et qu'elle voulait savoir qui avait été mon analyste et qui avait supervisé mon travail. Quand je lui citai les noms d'Ilse Hellman et de Paula Heimann, elle me sourit de nouveau et me dit : « Vous allez voir, nous allons travailler beaucoup ensemble, je les ai connues toutes les deux ; la position de Paula Heimann à propos du contre-transfert a toujours été la mienne ». Elle semblait vouloir tout connaître de mon travail et, quand je lui dis que j'avais travaillé très longtemps avec des adolescents et écrit sur la question des brimades, elle dit tout de suite que c'était un travail très intéressant sur lequel on n'avait pas suffisamment écrit. Je répondis tout de suite : « Oui, mais ce n'est pas un analyste qui l'a fait » – « Qui donc, dit-elle ? » – « Robert Musil, dans son roman *Les désarrois de l'élève Törless* », lui dis-je. Elle se mit à rire et me dit qu'elle avait « volé » le titre de son roman le plus connu pour le donner à son livre *La femme sans qualité*.

Annie m'a souvent exprimé son admiration pour l'importance accordée à l'analyse d'enfants en Angleterre. Une des rares choses sur lesquelles Anna Freud et Melanie Klein étaient d'accord, me dit-elle, de nouveau en souriant, était leur conviction que tous les analystes devraient voir au moins un enfant dans leur vie professionnelle. Elle soutenait, tout comme nous, particulièrement ceux qui appartiennent au groupe freudien, qu'on apprend, en tant qu'analyste d'enfant et d'adolescent, la capacité à retrouver l'infantile dans l'adulte.

Mon texte présentait un travail sur le jeu, centré sur un ordinateur et une machine à écrire. C'était mon premier ordinateur et j'en ignorais le fonctionnement. L'enfant de dix ans découvrit la machine à écrire dans mon cabinet et, après avoir essayé de l'utiliser, il conclut que c'était une « machine infernale », qu'il n'apprendrait

jamais à la manipuler. Annie avait aimé mon texte et mon titre (*Pourquoi votre maison à vous ne tombe-t-elle jamais ?*) l'intrigua. Elle semblait bien connaître la technique de l'aide au développement (ainsi que le concept de l'analyse comme objet développemental), dont je donnais plusieurs exemples dans mon travail. Puisqu'Annie était très intéressée par le rôle du jeu dans l'analyse des enfants, je vais revenir brièvement au jeu avec les enfants tel que je l'avais appris avec Anna Freud et ses collaborateurs et tel qu'exposé dans mon introduction ce jour-là.

Le jeu, pour Anna Freud, était une source d'information importante sur le monde interne des enfants mais il ne représentait pas les associations libres des patients adultes comme le pensait Melanie Klein. Aujourd'hui, même si l'on comprend la position et les raisons exprimées par Anna Freud, la plupart des analystes d'enfant croient que le jeu est l'équivalent des associations libres des adultes, quoiqu'ils considèrent qu'il s'agit aussi d'une activité normale pour les enfants et qu'il y a une différence entre le jeu et les associations libres et volontaires que nos patients adultes nous apportent quand ils peuvent ou veulent bien le faire.

Je souris intérieurement quand je pense à mes jeux avec les enfants, parce que je n'aimais pas jouer quand j'étais enfant, cela m'ennuyait et je préférais lire et parler avec des adultes qui me racontaient des histoires intéressantes qui m'apprenaient quelque chose. Les enfants que je vois s'en rendent compte et ils me disent toujours qu'ils ne comprennent pas comment j'ai pu devenir docteur parce qu'à leur avis je suis stupide et je n'apprends pas les jeux qu'ils essaient de m'enseigner : « Je t'ai montré déjà plusieurs fois mais tu n'apprends pas, tu oublies toujours ! » C'est un cri que j'ai souvent entendu chez mes petits patients qui hurlent avec impatience et désespoir. Mais, j'ai de la chance, ils restent avec moi malgré mon ineptie, ce qui me rappelle toujours Winnicott pour qui, un des buts principaux de l'analyse d'enfant était d'apprendre à jouer aux enfants qui ne jouent pas. Quand je racontais tout cela à Annie, qui avait écrit sur le rôle du jeu dans la psychothérapie de l'enfant, elle riait beaucoup. « Je ne suis pas sûre de vous croire, mais je vois que vous avez l'esprit joueur et c'est ça qui compte ! », me dit-elle.

Quand elle sut que j'allais discuter le travail d'Hélène Suarez Labat sur l'autisme, elle me demanda si je connaissais les idées d'Anna Freud sur ces enfants : « C'est pour des enfants comme ça qu'elle créa l'aide au développement », me dit-elle. J'avouais que je n'en savais rien, et elle me conseilla de lire ce qu'elle avait écrit sur les enfants autistes dans son livre *Le normal et le pathologique chez l'enfant* – et de relire la première de ses *lignes de développement* où elle évoquait l'unité biologique du couple mère-nourrisson. Elle me dit aussi que, dans un travail présenté à un symposium organisé par la FEP à Genève en juin 1970 (Film critique : *John, 17 mois 9 jours dans une "nursery" ou chambre d'enfant résidentielle*, le film de James et Joyce Robertson) – Anna Freud présenta l'exposé le plus clair qu'elle ait jamais écrit sur l'autisme. Je n'ai jamais contesté sa connaissance de la pensée Anna freudienne !

Adieu Annie, la SEPEA ne sera plus la même sans vous.

Votre rire lumineux et votre érudition me manqueront pour toujours.

En séance avec Annie Anzieu : le travail du jeu et du dessin

Hélène Suarez Labat

Par quels chemins transférentiels silencieux les processus de jeu prenaient corps chez les enfants autistes ? Cette question sur l'évolution des processus de changement et leurs différentes expressions dans le transfert, animait l'intérêt d'Annie Anzieu. Son attention pour les différentes formes des assemblages de l'affect qui circulent entre le thérapeute et l'enfant, ceux qui conduisent au jeu puis à la figuration par le dessin, est présente dès ses premiers articles. « Comment on parle aux enfants »¹, « Cadrages. Constructions du cadre, construction du Moi »², et « Construction dans l'analyse d'enfants »³, ces trois textes sont publiés en 1986, ils sont contemporains de la création du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* créé par des membres de l'APF. Annie Anzieu était membre du Comité de rédaction et conseillère de la rédaction. À cette époque, elle dirigeait, à l'hôpital de la Salpêtrière, le département de psychanalyse de l'enfant dans le service du Pr Daniel Widlöcher, où elle animait une équipe de cliniciens, tous formés à la psychanalyse. Simone Daymas et Loïse Barbey l'ont rejointe, au-delà de la clinique du quotidien, elles animaient à ses côtés la formation et la recherche clinique.

En 2020, découvrir ou relire ces premiers textes suscitent chez le lecteur, la confirmation de l'authenticité et de la modernité de la psychanalyste qui évoquaient des concepts novateurs, qui conservent leurs éclats, en attente de prolongements.

Le premier texte « Comment on parle aux enfants » présente la parole de l'analyste de l'enfant comme « *celle qui soulève juste la petite pellicule qui reste collée à la souffrance des frustrations, castrations et autres inhibitions. Travail toujours délicat, illusoire, plein d'embûches* » (p. 111). Annie Anzieu énonce que le contre-transfert du thérapeute le conduit à examiner au plus près de son être les formes naïves que ce mouvement pourrait prendre, jusqu'à l'ignorance névrotique, voire de la perversité attachée à l'ignorance. Elle poursuit en soulignant que l'analyse des enfants n'est pas un jeu d'enfant, il est un examen constant des propres désirs infantiles persistant chez chaque analyste. L'illusion de l'enchantement à retrouver l'enfance, associée au danger de la rencontrer avec un contre-transfert idéalisant, ne permet pas la rencontre de la vérité avec l'enfant aux prises avec les souffrances, qu'il appartient à l'analyste de penser en termes d'intensité, de violence et de révolte, voire de haine qui circulent en brouillant les pistes.

Après cette analyse sans concessions de la méthode, Annie Anzieu évoque les relations avec les parents, indissociables de la relation avec l'enfant. Une place est réservée aux parents auxquels elle peut s'identifier, ce qui lui permet de différencier *l'écoute des parents de l'écoute en séance avec l'enfant*. Le travail des identifications est constamment à l'œuvre, l'analyste est invité par Annie Anzieu à ne pas se dérober pour commenter l'agressivité de l'enfant. Cette verbalisation des affects, projetés sur l'écran transférentiel, relance la capacité de l'enfant à s'identifier à l'analyste, à différencier les bons et les mauvais objets.

Dans le second texte, « Cadrages. Construction du cadre, construction du Moi », Annie Anzieu analyse les effets du cadre sur le transfert et sur la construction du Moi de l'enfant. Les données spatiales, sensorielles et temporelles du cadre analytique sont illustrées par l'évolution d'Antoine, jeune patient mutique, âgé de 7 ans,

1. Anzieu A., « Comment on parle aux enfants », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 1, *L'interprétation*, Bayard éditions, 1986.

2. Anzieu A., « Cadrages, construction du cadre, construction du Moi », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2, *Le cadre*, Bayard éditions, 1986.

3. Anzieu A., « Constructions dans l'analyse d'enfants », *Psychanalyse à l'université*, n° 11, 42, 1986.

il présente des troubles psychotiques pour lesquels Annie Anzieu s'interroge, dans l'après-coup, sur les mouvements autistiques à l'œuvre dans ces problématiques dysharmoniques. Il est intéressant de remarquer par quelles voies Annie Anzieu différencie l'autisme de la psychose. Antoine a fait l'objet de plusieurs présentations au fil de l'œuvre d'Annie Anzieu⁴. À chaque avancée, elle a examiné de nouvelles hypothèses sur les effets transférentiels dans l'évolution du travail du jeu puis celui du dessin. Lorsqu'elle rencontre Antoine, Annie Anzieu se centre sur le regard de l'enfant qui ne se fixe pas. Il se perd dans l'infini avec des gestes ritualisés, son attitude alterne entre une agitation quasi masturbatoire et une prostration triste, avec peu ou pas de réaction à la parole d'autrui. Même si Annie Anzieu livre la projection de ses mouvements ambivalents, on est frappé par la qualité de l'écoute des parents qui préfigure l'alliance thérapeutique (Didier Houzel, 1986⁵, 2018⁶) au service de la construction du cadre et de la construction du Moi de l'enfant. La compréhension par l'analyste des mouvements symbiotiques qui entravent les processus de différenciation avec le corps maternel, tant chez l'enfant que chez la mère et chez le père autrement, offre de nouvelles orientations à l'enfant et à ses parents. Les parents cherchent à intérioriser la qualité du regard porté par Annie Anzieu vers leur enfant. Cette différenciation progressive des espaces installe pour Antoine un accès vers la régression, devenue finalement possible, ceci au fil d'un long processus de répétition transférentielle où destructivité et haine furieuse se déchaînent chez l'enfant. Le dégel pulsionnel qui se produit chez Antoine à l'émergence de l'autisme, décrit par Frances Tustin⁷ se fait entendre. C'est à l'issue de cette régression qu'Antoine a commencé à investir le langage et la parole. La destruction répétitive, sans affect de la boîte de jouets et de ses contenus cassés, a constitué un moment de dégel autistique auquel Annie Anzieu a résisté par une ferme attention, à la différenciation entre bons et mauvais objets. Puis, un jour, Antoine a apporté un petit mouton en peluche, un blanc duveteux le recouvrait, il le déposait dans un coin du bureau puis il le reprenait en fin de séance, sans rien dire. Ce mouvement dura un certain temps, Annie Anzieu se pose la question d'un objet transitionnel naissant, tout en doutant de son espoir. L'investissement de Mouton par Antoine se développa au point qu'il évoqua les qualités de la peluche, entre dedans et dehors. Mouton incarnait l'adresse transférentielle de l'enfant envers son thérapeute qui reçut un jour Mouton sur ses genoux, au seuil de son giron.

Annie Anzieu s'est demandé si pour Antoine, l'inscription du découpage du temps et de l'espace a constitué une base de stabilité nécessaire pour construire des schémas mnémotecniques. Elle émit l'hypothèse des rôles joués par la rétention visuelle et le sentiment moteur du déplacement orientés comme une nécessité vitale de reconstruction transférentielle, « *L'organisation de sa vie intérieure commença avec ses visites chez moi et l'alternance de ma présence/absence qui éveillèrent le sentiment d'exister* »⁸. Ses réflexions sont étoffées par une troisième voie d'élaboration, qui introduit la relation particulière à la sensorialité et au processus d'obsessionnalisation du temps et du découpage de l'espace qui lui servaient de représentations de son histoire, contenues dans les petites cases de sa mémoire. La perception sensorielle de l'absence et de la présence est illustrée par l'histoire de Mouton qui figura un double d'Antoine.

4. Anzieu A., Le cas Antoine, « Cadrages, construction du cadre, construction du Moi », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2, Le cadre, Bayard éditions, pp. 64-77, 1986.

Anzieu A., « Les liens originaires du moi à l'objet concret », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, Naissance de la pensée, processus de pensée, Bayard éditions, pp. 348-363, 1993.

Anzieu A., Anzieu Premereur C., Daymas S. (2000), « L'utilisation de l'objet non constitué en figure : Antoine », *Le jeu en psychothérapie de l'enfant*, Dunod, pp. 164-207, 2015.

5. Houzel D., « Un élément du cadre : l'alliance thérapeutique », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2, Le cadre, Bayard éditions, 1986.

6. Houzel D., « L'alliance thérapeutique en psychanalyse de l'enfant », *Dialogue*, n° 220, pp. 49-60, 2018.

7. Tustin F., *Le trou noir de la psyché*, éditions du Seuil, 1989.

8. Anzieu A., « Cadrages, construction du cadre, construction du Moi », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 2, Le cadre, Bayard éditions, p. 24, 1986.

Le cas Antoine fut repris dans *Le travail du jeu en psychothérapie*, ouvrage qu'elle publia en collaboration avec Christine Anzieu Premmeur et Simone Daymas⁹. Vingt années sont passées après la première présentation du traitement d'Antoine, Annie Anzieu décrit avec plus de précisions et de détails les mouvements autistiques du garçon : du repli aux manifestations des stéréotypies, la relation à l'espace, la relation au thérapeute, la qualité de la communication verbale et la distance. Ces éléments sont nécessaires dans les premiers temps pour établir la relation transférentielle, « *Je lui parlais doucement, assise par terre en face, ou à côté de lui. Je lui offrais comme à tous mes petits patients, une boîte qui contenait divers jouets et de la pâte à modeler* »¹⁰. C'est après avoir éprouvé ces premiers contacts, qu'Antoine a ouvert sa boîte de jouets et a commencé à fragmenter les petites assiettes roses en les cassant lentement mais sûrement en petites lamelles, une méthode silencieuse et obsessionnelle, toujours pareille. Annie Anzieu livre ses pensées contre-transférentielles qui se révèlent extrêmement précieuses par rapport à la communication du garçon et du démembrement de l'objet et de sa forme sphérique. L'effet de ses brisures sur le thérapeute fait courir diverses pensées vagabondes chez Annie « *Je ressentais l'absurdité de ce comportement par rapport à la réalité banale de l'utilité des choses, réaction de défense évidente contre le geste mortifère d'un enfant* ». Elle parlait peu, supportait cette brisure incessante en tentant de lui donner sens « *cassures en lui, entre lui et moi, lui et les siens, lui et les choses, lui et la parole* » (p. 166). Elle commente dans l'après-coup de ces vingt ans : « *Je tends à penser, aujourd'hui, qu'il me signifiait peut-être que ces morceaux de choses qui avaient pris tant de sens entre lui et moi, étaient peut-être des lambeaux de mon être présent matérialisés et investis par lui de cette présence* » (p. 166). Effectivement, Antoine faisait la démonstration de la fragmentation de l'image du corps plus que du morcellement de l'objet. Une discussion toujours d'actualité qui signe la différenciation parfois complexe entre angoisse de fragmentation et angoisse de morcellement où le sadisme est beaucoup plus actif, témoin d'une image du corps plus unifiée mais tout aussi précaire, sous le joug de l'explosivité.

Le jeu de construire ou plutôt de reconstruire les petites assiettes, est apparu lorsque Antoine a demandé, par signes, à Annie Anzieu la reconstruction de « *l'objet assiette* » dont la restauration des fragments vont réunifier les différentes parties en un tout. La réunification de la cohésion de l'objet amène Annie Anzieu à interpréter par *petites quantités* les fantasmes originaires, dont celui de Scène primitive, qui permettent, notamment dans l'autisme, de stabiliser l'ancrage de l'image du corps et la liaison des affects avec des représentations des images parentales (Suarez Labat)¹¹. Le langage est apparu sur ces entrefaites, un langage qui, à la grande surprise d'Annie Anzieu, est « *très logiquement constitué, comme si tout le travail de pensée était simplement resté enclos, mais non refoulé. Seule l'expression relationnelle paraissait avoir été totalement inhibée* ». Les liaisons pulsionnelles sont campées par des petites voitures choisies par Antoine pour figurer les liaisons spatiales entre Antoine et son analyste. Les voitures et leurs symbolisations ont ouvert le chemin vers l'arrivée d'un nouvel acteur, le mouton, apporté par Antoine. Annie Anzieu reprend le cours de ses pensées à propos du mouton, il joue un nouveau rôle sur la scène du théâtre des séances. Entre dedans et dehors, au-dedans et au-dehors de la séance, le mouton circule, incarne les mouvements transitionnels naissants. Annie Anzieu n'en n'était pas persuadée, elle réaffirme que le mouton servait à combler le vide transitionnel. L'intégration des phénomènes transitionnels présente toujours des particularités dans l'émergence de l'autisme, les projections chez le thérapeute renvoient souvent à la précarité des ancrages psychiques et corporels de l'enfant, aux mouvements de position dépressive qu'ils suggèrent. Annie Anzieu en donne le récit plus en détails dans « *Les liens originaires du moi à l'objet concret* »¹². L'évolution de la cure d'Antoine engage le transfert vers d'autres régions psychiques, d'autres développements.

9. Anzieu A., Anzieu Premmeur C., Daymas S., *Le jeu en psychothérapie de l'enfant*, Dunod., pp. 164-172, 2015.

10. *Op. cit.*, pp. 164-165.

11. Suarez Labat H., « Des barrières aux limites : de nouvelles interprétations », *Revue française de psychanalyse*, vol. 76, n° 2, PUF, pp. 447-464, 2012.

12. Anzieu A., « Les liens originaires du moi à l'objet concret », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, *Naissance de la pensée, processus de pensée*, Bayard éditions, p. 356, 1993.

Le travail du dessin en séance

Revenons au travail du jeu vers le dessin en séance, comment le jeu est devenu dessin ? c'est une des questions centrales de l'ouvrage consacré au *Travail du dessin en psychothérapie de l'enfant*¹³ publié par Annie Anzieu avec ses collègues de la Salpêtrière, Loïse Barbey, Jocelyne Bernard-Nez, Simone Daymas. L'analyse du dessin d'enfant est devenue au fil du XX^e siècle un objet de connaissance de la construction psychique et corporelle de l'enfant pour les psychanalystes et les psychologues chercheurs (Klein, Morgenstern, Winnicott, Pernoud¹⁴). Annie Anzieu fait partie des psychanalystes peu nombreux qui se sont intéressés à l'analyse des effets des liens transférentiels sur les processus de changement. En tant qu'analyste d'enfants et dans son travail de supervision auprès de nombreuses collègues, la figurabilité offerte par le dessin, comme intermédiaire entre le jeu et la parole, est au cœur de cet excellent ouvrage qui demeure une référence solide et fiable en 2020, tant pour les repères cliniques que pour l'enseignement universitaire.

Annie Anzieu situe le dessin en séance comme un mode d'expression de l'inconscient, une mise en acte de l'expérience perceptive et sensori-motrice, une expression de représentations au même titre que le discours. Elle insiste sur l'intimité de l'enfant, révélée dans le transfert par le dessin, et sur l'importance du degré d'attention du thérapeute qui doit redoubler de délicatesse et de tact, pour accompagner le dégagement des angoisses primitives et œdipiennes qui assiègent l'enfant. Le travail du dessin est également évoqué, comme illustration du support concret, dont le cadre devient le contenant des fantasmes régressifs. On perçoit combien Annie Anzieu était soucieuse de transmettre l'importance de la pensée du thérapeute, tournée vers l'espace prévu par lui-même, pour dessiner, pour figurer les rêves en images, *un invariant* sur lequel l'enfant peut prendre appui pour déposer sa trace. Les réflexions d'Annie Anzieu conduisent à repenser la nature des éléments transférentiels qui engagent la fabrication de l'attention conjointe entre l'enfant et l'analyste. Une question m'est venue en relisant Annie Anzieu « Comment le rêve figure-t-il l'investissement de la trace motrice qui trouve une projection et une expression dans le dessin et ses différentes constructions » ? Un prolongement en devenir, une discussion mise en latence...

Retrouvons Antoine devenu dessinateur, il a entrepris de dessiner les rues de son quartier avec sa maison et les rues du quartier d'Annie Anzieu et de sa maison. Deux plans, dessinés séparément, un clivage nécessaire avant de relier dans un second temps toutes les rues intermédiaires, transitionnelles entre les deux quartiers, entre les deux maisons. Annie Anzieu situe l'inscription de la continuité transférentielle, entre dedans et dehors, avec la capacité advenue simultanément à dessiner. Le jeu transférentiel fabrique, restaure une géographie des identifications spatiales, entretenues par le rythme spatial. Annie Anzieu cite les travaux de Donald Meltzer¹⁵ sur la géographie des lieux du corps, ce qui évoque également la recherche de la symétrie (Annie Anzieu)¹⁶ et de l'insaisissable entre-deux (J.-B. Pontalis)¹⁷ qui crée l'entre-eux-deux et l'amour de la différence (Catherine Chabert)¹⁸. Après l'ancrage de la stabilité de l'espace, c'est la construction généralisée de la temporalité qui devient un investissement du plaisir à mesurer le temps et l'espace. Le découpage rythmique et affectif du temps prend diverses formes, le dessin en bande dessinée, les cases les unes à côté des autres contiennent l'intensité de l'expression motrice de l'affect (Laurence Kahn)¹⁹.

13. Anzieu A., Barbey L., Bernard-Nez J., Daymas S., *Le travail du dessin en psychothérapie de l'enfant*, Dunod, 2012.

14. Pernoud E., *L'invention du dessin d'enfant*, Hazan, 2003.

15. Meltzer D., *Le processus psychanalytique*, Payot, 1971.

16. Anzieu A., « Entre geste et parole, » *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, n° 4-5, *Colloque de l'Inserm sur le dessin de l'enfant*, 1982, 1895.

17. Pontalis J.-B., « L'insaisissable entre-deux », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

18. Chabert C., *L'amour de la différence*, PUF, 2011.

19. Kahn L., « L'expression », *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, n° 2, PUF, pp. 559-573, 2003.

Avant le dessin, Annie Anzieu a particulièrement observé de quelle façon Antoine agissait sur la conservation de la maîtrise de la main de sa thérapeute pour qu'elle soit en contact avec le mouton. Elle a perçu un double mouvement, la maîtrise anale devient au service du lien avec l'objet, l'investissement des zones érogènes du regard à la main a créé un nouveau théâtre des mains (Geneviève Haag²⁰, Gilbert Amy, Bernard Golse²¹). La main s'anime, s'instrumente pour façonner la trace des routes empruntées pour venir chez sa thérapeute, les traces perceptives peuvent être figurées, déposées sur la feuille. Ce double mouvement va contribuer à l'humanisation de la main à travers l'organisation du monde sensoriel. Le travail du dessin est une des voies empruntées par le travail de civilisation de la pulsionnalité.

Du travail du jeu au travail du dessin Annie Anzieu a montré tout au long de son œuvre comment elle travaillait au plus près de son contre-transfert pour la construction du regard et de la main chez l'enfant autiste et chez bien d'autres encore. Quelques mots d'Annie à propos d'Antoine : « *Il me semble avoir trouvé chez Antoine les éléments d'une hypothèse que la clinique m'entraîne à soutenir mais qui reste à confirmer : l'enfant, le garçon très précisément, dont le Moi se construit suffisamment grâce à la situation analytique pour sortir de l'autisme, en sort en obsessionnalisant ce qu'il intériorise du cadre temporo-spatial de l'analyse* »²². Une hypothèse à continuer à discuter, sans oublier cette rencontre unique dans la vie d'un enfant autiste en séance avec Annie Anzieu : « *Lorsque Antoine se mit à parler, j'étais Anzieu, comme pour moi il était Antoine* »²³.

20. Haag G., « L'acte création/représentation de formes dans le jeu de la transformation », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, n° 5, PUF, pp. 1779-1787, 2002.

21. Amy G., Golse B., *Bébés, chefs d'orchestre, une danse des mains*, Édition des alentours, 2017.

22. Anzieu A., « Le dessin dans la prise en charge thérapeutique de l'enfant », *Le dessin de l'enfant*, Annie Anzieu et coll, éd. La pensée sauvage, 1996, p. 75.

23. Anzieu A., Anzieu Premmeur C., Daymas S., « L'utilisation de l'objet non constitué en figure : Antoine », *Le jeu en psychothérapie de l'enfant*, Dunod, p. 193.

Hommage prononcé à la cérémonie du cimetière Montparnasse

par Olivia Todisco en tant que Vice-présidente de l'APF

Chère Christine Anzieu,

Chers collègues,

Tout d'abord dire le regret de notre Président, Claude Barazer, de ne pouvoir assister à cet hommage. Il est retenu à l'APF pour une journée institutionnelle prévue de longue date et à laquelle il ne peut se soustraire. Quant à moi, je pourrais souligner la place importante qu'Annie Anzieu a occupée dans notre Association, en participant à différents comités et en étant, un temps, la Vice-présidente ; mais je préfère l'évoquer de manière plus personnelle et rappeler en quelques mots quelle analyste formatrice et quelle femme Annie Anzieu a été pour moi ainsi que pour des générations d'analystes de l'APF. Annie Anzieu a été ma première superviseuse, d'abord hors cursus puis dans le cursus. Il s'agissait des cures de deux femmes, ce qui permit de nombreux échanges autour du féminin et du maternel, qu'elle aida, oralement et dans ses écrits, à départager. C'était un plaisir de la retrouver tous les jeudis et au cours des années, jamais son intérêt n'a faibli. J'étais alors très jeune et éprouvais de l'admiration pour sa vivacité clinique, sa ténacité. Tout ce que disait mes patientes l'intéressait et elle n'était jamais à cours d'hypothèses ou d'élaborations théoriques, en particulier à propos du masochisme féminin dont elle me dit, une pensée pas si courante, qu'il était aussi, dans le fantasme, une manière de posséder l'objet amoureux. C'est elle qui m'apprit à deviner et, surtout, à imaginer. Mais Annie était aussi une femme chaleureuse, dont je me suis rapprochée au fil des années. Elle avait un don pour créer de l'intimité et prodiguer une affection, soutenante, dans les bons et les mauvais moments. J'aimais par-dessus tout sa spontanéité, qui lui valut, un soir où nous fêtions au champagne la fin du séminaire qu'elle animait avec son mari Didier Anzieu, de nous faire une description, précise et assez chaude, des biceps du plombier venu réparer une fuite dans leur appartement. J'ai toujours gardé au fond de moi ses remarques, interprétations, parfois partis pris, concernant par exemple la place de la psychanalyse d'enfants au sein de notre Association, marque d'un esprit critique dont nous avons tant besoin. Au fond de moi et de beaucoup d'autres, elle est toujours vivante et le restera. C'est sans doute l'un des privilèges de ceux qui nous initient puis nous accompagnent au long de notre chemin analytique. Merci Annie.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Claude BARAZER
Vice-Présidentes Olivia TODISCO – Corinne EHRENBORG
Secrétaire général Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire scientifique Pascale TOTAIN
Trésorière Gilberte GENSEL
Président sortant Leopoldo BLEGER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Pascale TOTAIN
Bernard de LA GORCE, François HARTMANN
Serge FRANCO, Catherine MATHA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, François HARTMANN, Mathilde GIRARD, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.
Directeur de la publication Claude BARAZER

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Corinne EHRENBORG avec
Olivia TODISCO, Églantine MAZOYER, Martine MIKOLAJCZYK, Valérie-Anne QUEUILLE, Charlotte SOULTANIAN.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Brigitte EOCHE-DUVAL avec Wilfried MORICE.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Michel GRIBINSKI
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Jean-Yves TAMET
Viviane ABEL PROT, Didier HOUZEL, Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE,
Nicole OURY, Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Pascale MICHON RAFFAITIN
Membres ex officio : Claude BARAZER, Pascale TOTAIN
Membre représentant du Collège des Titulaires : Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON, Catherine HERBERT, Frédéric de MONT-MARIN,
Catherine PEDEZERT, Véronique RAVASSE.

MEMBRES D'HONNEUR

M. Daniel WIDLÖCHER

9, rue Édouard Jacques 75014 Paris

01 49 59 26 84

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	26, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
M. Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	0030 21 07 29 19 93
M. Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
M. Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
M. Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
M. Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Mme Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
		06 86 97 14 11
M. Michel GRIBINSKI	38, rue de Turenne- 75003 Paris	06 76 52 92 69
M. Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
M. Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
M. Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
M. Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Mme Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
M. Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Mme Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
Mme Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
M. Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
M. Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon 69004 Lyon	06 80 13 06 65
Mme Olivia TODISCO	9, rue du Maine – 75014 Paris	01 40 65 99 00
Mme Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
M. Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
M. Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
M. Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Mme Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat – Imm. Lux – Allée B 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais – 75005 Paris	01 43 22 13 36
M. Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
M. Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
M. Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
M. Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Mme Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron 75008 Paris	01 42 94 08 09
Mme Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Mme Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus – 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République 75011 Paris	06 84 08 37 79
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
M. Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01.45.51.79.89
M. François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	0142 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Mme Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban – 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	06 12 23 43 13
Mme Maria MARCELLIN	176, rue Legendre – 75017 Paris	01 42 26 63 72
M. Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
M. Frédéric MISSENERD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
M. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
M. Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts – 75006 Paris	06 84 20 21 92
M. Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
M. Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	0044 20 76 22 02 26
M. Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal – 75013 Paris	01 43 36 12 04
Mme Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
M. Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté 34200 Sète	06 45 46 39 33
Mme Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Claire SQUIRES	54, rue de l'Arbre sec 75001 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23

MEMBRES HONORAIRES

Mme Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
M. Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Françoise COUCHARD	61, av. du Roule 92200 – Neuilly sur Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
M. Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04.93.82.12.59
M. Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Mme Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d’Arc – 59000 Lille	03 20.52.75.69
M. Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Mme Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
M. Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal – 75003 Paris	06 81 37 18 17
M. Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d’or	04 78 89 11 50
Mme Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue – 75015 Paris	01 45 31 89 26
M. Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau 92160 Antony	
M. Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l’Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
M. Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Mme Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53